AVIS A MM. LES SOUSCRIPTEURS.

Plusieurs questions nous ayant été faites sur le mode d'envoi et de paiement, nous croyons devoir donner les éclaircissements suivants.

Les envois pour Paris se font à domicile, et le porteur perçoit le prix de la livraison. Les souscripteurs des départements qui ne désigneroient pas un correspondant à Paris, sont priés de nous indiquer la voie qu'ils choisissent.— En voici plusieurs : 1° celle de la poste, qui est fort coûteuse; 2° le roulage ou la diligence, dont le prix est de 1 à 2 sous par vol. suivant les distances; mais pour l'employer il faudroit attendre plusieurs livraisons, ou se réunir plusieurs souscripteurs dans les mêmes localités. Enfin nous rappelons que notre envoi est franc de port en réunissant cinquante souscriptions, et qu'en outre on reçoit un exemplaire en sus pour chaque douzaine. Notre intention est de ne rien négliger pour satisfaire nos souscripteurs, et nous nous empresserons toujours d'accéder à leurs désirs.

Quant au mode de paiement, nous croyons que pour éviter des envois d'argent trop menus, on pourra nous adresser la somme nécessaire pour un certain nombre de volumes. Cela est au reste à la volonté des souscripteurs.

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME PREMIER.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS;

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS,
ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DU LEVANT.

SEMIN. PHILOS. NANNET
AD USUM ALUMN.

Imprimerie de Béthune.

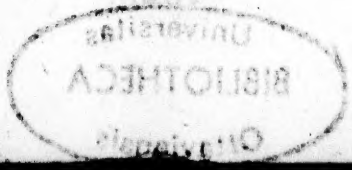
A PARIS,

AU BUREAU, PLACE SAINT-SULPICE, N° 8;
ET CHEZ GAUME FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER-SAINT-SULPICE, N° 5.

1829.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BV
2290
.A2
1829
V. 1-2



ÉPITRE
DÉDICATOIRE*.

SIRE,

L'ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à VOTRE MAJESTÉ *est un monument de la piété de vos augustes aïeux, et de leur zèle pour les arts et les sciences.*

Si VOTRE MAJESTÉ *daigne le parcourir, elle y verra ce qu'ils ont fait pour étendre et propager les lumières de l'Evangile, pourperfectionner la navigation, et pour ouvrir à leurs*

*Edition de Paris, 1780.

sujets de nouvelles sources de richesse et d'opulence. Elle y verra combien le nom des rois de France est chéri et respecté jusqu'aux extrémités de la terre. Vous en soutiendrez, SIRE, *vous en augmenterez l'éclat et la dignité. Nous en avons pour garants la solidité de votre esprit, la droiture de votre cœur, votre amour pour la religion, et votre application constante à travailler au bonheur des peuples dont la Providence vous a confié le gouvernement.*

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble et très obéissant serviteur et très fidèle sujet,

QUERBEUF, *prêtre.*

PRÉFACE*.

L'ouvrage dont nous donnons aujourd'hui une nouvelle édition n'a pas besoin de nos éloges : sa réputation est depuis long-temps établie auprès des vrais littérateurs et de toutes les personnes qui aiment la religion et qui s'intéressent à ses progrès. Quoi qu'aient fait pour le discréditer quelques écrivains modernes, il a été constamment recherché, cité, copié même par ceux qui en disoient le plus de mal, et qui ne rougissoient cependant pas de se parer des connoissances qu'ils y avoient puisées.

Nous croyons donc servir les sciences et la piété, en sauvant, pour ainsi dire, de la nuit du temps cette précieuse Collection.

Nous n'entrerons point ici dans le détail de tout ce qu'elle présente d'observations utiles

* Edition de Paris, 1780.

sur la géographie, sur l'astronomie, sur les mœurs, les usages, le gouvernement de tant de nations qui nous étoient auparavant inconnues; nous ne dirons rien de tout ce qu'elle nous a appris sur des arts presque ignorés parmi nous; nous ne chercherons point à faire valoir les dissertations savantes dont elle est parsemée, ni la manière simple, claire, élégante, naturelle, méthodique et intéressante, avec laquelle presque toutes ces lettres sont écrites.

Cet ouvrage est déjà connu, jugé par le public, et il faut qu'il soit excellent, pour avoir résisté aux attaques de la prévention et de la haine, si souvent et toujours si vainement réitérées.

Il a été entrepris sans ces motifs de vanité qu'on prête assez légèrement à ceux qui en sont les auteurs. Ce n'étoit d'abord que le commerce épistolaire de quelques missionnaires avec des amis, des supérieurs, des parents et des protecteurs. Ils y rendoient compte de leur situation, de leurs travaux, de leurs succès, de leurs sentiments, et de tout ce qu'ils

remarquoient de digne de quelque attention. Ces premières lettres parurent si bien faites, qu'on crut devoir les publier :

1° Pour encourager les missionnaires mêmes à éviter l'oisiveté, en donnant à l'utilité d'une patrie que les Français n'oublient jamais, les moments de liberté que leur laissoient les fonctions auxquelles ils s'étoient généreusement dévoués;

2° Pour entretenir parmi leurs confrères d'Europe le zèle pour les missions, et le désir d'en aller partager le pénible ministère;

3° Enfin pour justifier, soutenir et excite la charité de leurs bienfaiteurs.

Le premier recueil fut favorablement accueilli; on en demanda la suite avec empressement, et pour y satisfaire, on imprimoit ces lettres successivement dès qu'on en avoit rassemblé un nombre suffisant pour en faire un volume. Mais on n'observa point, on ne put point observer un ordre cependant désirable. On mit en quelque sorte pêle-mêle les lettres de la Chine, de l'Inde et de l'Amérique; et si dans cet arrangement on gagnoit du côté de

la variété, il s'y trouvoit aussi une confusion désagréable pour les lecteurs qui aiment à suivre les objets, et à classer sans peine leurs idées et leurs connoissances.

Nous avons tâché de remédier à cet inconvénient en partageant ce recueil en quatre parties.

La première renfermera les Mémoires du Levant, la plus ancienne des Missions françaises, et l'une des plus importantes à soutenir et à conserver.

La seconde sera composée des Lettres de l'Amérique, tant septentrionale que méridionale.

La troisième est toute consacrée aux Indes; et la quatrième à la Chine, au Tonquin et à la Cochinchine.

Chaque partie sera précédée d'une préface, et terminée par une table générale des matières; table que nous avons préféré de partager ainsi, parce que non divisée et renvoyée à la fin de tout l'ouvrage, il nous sembloit qu'elle seroit trop longue et plus pénible à consulter.

Enfin, pour qu'on puisse comparer notre édition avec l'ancienne, s'assurer qu'on n'y a rien changé, rien retranché d'essentiel, et vérifier les citations sans nombre qu'on en a faites dans différents ouvrages, nous avons marqué le tome et la page où se trouvent dans l'ancienne édition les lettres dont nous avons changé l'ordre et l'arrangement dans la nouvelle [1].

M. Brotier, l'éditeur célèbre de Tacite et de Pline, a bien voulu nous aider de ses conseils et de ses lumières ; nous lui devons presque toutes les notes ajoutées à cette première partie, et pour les autres, nous avons consulté les missionnaires qui ont long-temps séjourné dans les différentes contrées dont il sera question dans cet ouvrage, et nous n'avons rien

[1] Cette preuve étant faite par l'édition de 1780 que nous suivons littéralement, nous avons cru devoir supprimer cette indication, inutile aujourd'hui, parce qu'on n'auroit pu deviner si elle se rapportoit à la première édition ou à celle de 1780.

(*Note de l'édition de Lyon*, 1819.)

négligé pour éclaircir et constater tout ce qu'on y rapporte.

Les Missions du Levant comprennent l'Archipel, Constantinople, la Syrie, l'Arménie, la Crimée, l'Éthiopie, la Perse et l'Égypte. Elles ont toujours été protégées et presque toutes fondées par nos rois. Non contents de maintenir la religion dans leurs états, ils aimèrent à en étendre la lumière bienfaisante dans les régions les plus lointaines, et ne refusèrent jamais à ces saints établissements l'appui de leur puissance et le secours de leurs libéralités. Aussi les peuples schismatiques ou infidèles qui ont ouvert les yeux à la vérité, regardent-ils nos souverains comme leurs pères dans la foi, comme les protecteurs et les défenseurs de leur croyance.

Le P. Fleuriau d'Armenonville est le premier qui ait recueilli d'une manière exacte et suivie les Mémoires qu'il recevoit du Levant. Chargé en France de fournir aux besoins de ces Missions, il y pourvoyoit avec zèle, et ne négligeoit aucuns des moyens qu'il croyoit propres à les rendre florissantes. Il choisissoit,

il instruisoit, il formoit lui-même les missionnaires qu'il y destinoit, et ne leur demandoit pour récompense de ses soins vraiment paternels, que le secours de leurs prières et les observations qu'ils auroient le temps et l'occasion de faire sur tout ce qu'ils rencontreroient de curieux et d'utile.

C'est à lui que nous sommes redevables des sept premiers volumes des Mémoires du Levant. Le P. Ingoult nous a donné le huitième : et le P. Geoffroi, si connu par ses succès brillants lorsqu'il professoit la rhétorique au collége de Louis-le-Grand, est le rédacteur du neuvième.

Nous avons fait entrer dans cette première partie toutes les lettres écrites du Levant qui étoient dispersées dans le recueil des Lettres édifiantes, ce qu'on y trouve de relatif au trop célèbre usurpateur Thamas Kouli-Kan, et la relation du voyage en Éthiopie de M. Poncet, médecin français au Caire. Mais nous avons supprimé les lettres préliminaires, qui n'étoient qu'une espèce de nomenclature ou d'annonce de ce que contenoit chaque volume.

Il nous a paru désormais inutile de réimprimer les épîtres dédicatoires, au nombre de vingt-huit, toutes adressées aux Jésuites de France; nous en avons cependant conservé le fonds dans nos préfaces, et extrait fidèlement ce qu'elles renfermoient de curieux.

Nous dirons donc ici ce qui a donné occasion au voyage si long et si pénible d'Éthiopie. L'empereur de cette vaste contrée ayant une maladie dont il craignoit les suites, et ne trouvant pas dans ses états de médecins assez habiles pour le guérir, crut en devoir faire venir d'ailleurs : dans ce dessein, ayant su qu'un de ses officiers avoit la même maladie que lui, il l'envoya au Caire, capitale de l'Égypte, afin que s'il pouvoit rétablir sa santé par les remèdes qu'on lui donneroit dans cette grande ville, il lui amenât le médecin dont il se seroit servi. L'officier, qui se nommoit Hagi Ali, et qui avoit déjà fait ce voyage plus d'une fois, s'ouvrit à un Arménien de ses amis sur le sujet qui le faisoit venir au Caire. L'Arménien instruit par sa propre expérience de l'habileté de M. Poucet, qui l'avoit guéri autrefois

d'une maladie très violente et très dangereuse, l'indiqua à son ami.

Hagi Ali, sur la parole de l'Arménien, se mit entre les mains de M. Poncet, prit ses remèdes, garda le régime de vie qu'il lui prescrivit, et se trouva en peu de temps guéri. Il ne songea plus qu'à engager le médecin français à faire le voyage d'Éthiopie, pour rendre à l'empereur le même service qu'il lui avoit rendu. M. Poncet y consentit, et se disposa à suivre l'officier éthiopien.

Nos missionnaires qui avoient déjà tenté plusieurs fois d'entrer dans cet empire sans avoir pu y réussir, crurent qu'il falloit se servir d'une conjoncture si favorable pour exécuter le projet qu'ils avoient formé. Ils communiquèrent leurs vues à M. Poncet et à M. Maillet, consul de France au Caire. On convint qu'un de nos missionnaires accompagneroit M. Poncet en Éthiopie, et qu'il prendroit l'habit et la qualité de son domestique, pour ne point donner d'ombrage ni de jalousie à une nation dont on ne connoissoit ni le génie, ni les dispositions à l'égard des Euro-

péens. L'emploi étoit important, et demandoit un homme éclairé et plein de zèle; car il devoit s'instruire sur les lieux de l'état du christianisme, et voir quelles mesures on pouvoit prendre pour rétablir la religion catholique dans un pays où elle avoit fait autrefois de grands progrès sous les patriarches Jean Nunez Baretto, André Oviedo, Apollinaire d'Almeida, et plusieurs autres missionnaires jésuites.

Le P. Brévedent, d'une famille distinguée de la ville de Rouen, fut celui sur qui on jeta les yeux. Il avoit toutes les qualités nécessaires pour une entreprise aussi difficile et aussi importante que celle-là: un courage à l'épreuve des plus grands dangers, un désir ardent de travailler à la conversion des ames et de souffrir beaucoup pour la gloire de Jésus-Christ, un esprit pénétrant et cultivé par l'étude de la théologie et des mathématiques. Une dissertation physico-mathématique qu'il publia en 1685, et dont il a été parlé dans les journaux de ce temps-là, lui donna de la réputation parmi les savants, et fit voir jusqu'où alloit la

pénétration et l'étendue de son esprit. Il demanda quelques années après à ses supérieurs la permission de se consacrer aux missions, et il le fit avec tant d'instances, qu'ils ne crurent pas devoir s'opposer à une vocation si sainte. Il travailla pendant plus de dix ans dans les îles de l'Archipel et dans la Syrie : il y donna une haute idée de sa vertu, et fit des conversions si surprenantes, que sa mémoire sera long-temps en bénédiction dans toutes ces contrées. Sa douceur et ses manières pleines d'onction engageoient les plus endurcis à quitter leurs désordres, et les hérétiques les plus opiniâtres à abjurer leurs erreurs. On le regardoit comme un véritable apôtre.

Il portoit si loin ses austérités, que dans ses courses évangéliques sa nourriture étoit un peu de son détrempé dans de l'eau, avec quelques herbes ou quelques racines. Il couchoit sur la dure, passoit toutes les nuits deux ou trois heures en oraison, et y ajoutoit tant de mortifications, que ses supérieurs, avertis qu'il ne pourroit pas long-temps soutenir un genre de vie si austère, furent obligés de modérer la

rigueur de sa pénitence, pour ne pas perdre un homme si utile à la mission. Son union avec Dieu étoit presque continuelle; il ne parloit que de sa bonté et de ses miséricordes, et il le faisoit d'une manière si vive, qu'on ne pouvoit l'entendre sans en être pénétré.

Il comptoit pour rien sa santé et sa vie quand il s'agissoit du salut du prochain. Dans le temps qu'il demeura au Caire, et que la peste désola l'Égypte, il se dévoua au service des pestiférés avec un courage et un zèle qui édifia également les chrétiens et les infidèles. Enfin un de ses plus ardents désirs étoit de répandre son sang pour Jésus-Christ; et c'est cet ardent désir qui lui fit entreprendre le voyage d'Éthiopie avec une joie qu'on ne sauroit exprimer. Cette mission avoit été autrefois féconde en martyrs, plusieurs de ses confrères avoient eu le bonheur d'y mourir pour la défense de la foi et de la primauté du siége de Rome. Il espéra de jouir d'un sort si heureux: mais Dieu, qui lui avoit inspiré ces sentiments, se contenta de sa bonne volonté. Ce fervent missionnaire, avant que d'être arrivé au terme

e son voyage, consomma son sacrifice de la anière dont M. Poncet le raconte dans la elation de son voyage.

Nous ne parlerons pas ici ni des objets, ni des uteurs des autres lettres du Levant; mais il nous roît indispensable de dire un mot du P. Sicard. On trouvera plusieurs mémoires de lui, vec le plan d'un grand ouvrage qui avoit our titre : *Description de l'Egypte ancienne moderne*, description qu'il avoit achevée, pour l'exécution de laquelle M. le comte de aurepas, alors ministre de la marine, avoit urni à ce savant missionnaire des dessinaurs qui l'accompagnoient dans ses voyages, qui, sous sa direction, levoient les plans, ssinoient les monuments, et dressoient les rtes de tout le pays qu'ils parcouroient avec i. Ce fruit de tant de peines, de recherches de dépenses, est perdu pour les lettres. Envoyé en France, et déposé à la maison professe, il a disparu sans qu'on ait jamais pu découvrir ni comment, ni par qui il a été enlevé. Puisse-t-il sortir enfin des ténèbres où n ravisseur l'a condamné, et ajouter encore

aux connoissances que nous avons sur une contrée aussi intéressante que l'Égypte.

Puisse surtout le recueil que nous redonnons au public, ranimer le zèle des sociétés ecclésiastiques et religieuses pour les missions étrangères ! Que de peuples encore plongés dans la nuit de l'ignorance et de la superstition ! que de nations pour qui l'aurore des vérités chrétiennes ne commence qu'à luire ! La moisson est abondante, mais les ouvriers sont rares.

Que ceux donc qui se sentent touchés de besoins de ces malheureuses régions ; que ceux à qui il est donné, à qui il est encore permis de voler à leur secours, ne dédaignent pas de lire un ouvrage dicté par l'amour de la religion, et peut-être propre à éclairer, à diriger à soutenir leur ardeur pour la gloire de Dieu et pour le salut des ames.

PROTESTATION.

Pour obéir aux décrets du pape Urbain VIII et des autres souverains Pontifes, je proteste que je ne prétends point attribuer le titre de Saint, d'Apôtre ou de Martyr, aux hommes apostoliques dont il est parlé dans ces Lettres, et que je ne demande de ceux qui les liront qu'une foi purement humaine.

ÉD

Du P
cha
mis

Pa
absen
l'hon

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

LETTRE

Du P. Tarillon à Monseigneur le comte de Pontchartrain, secrétaire d'état, sur l'état présent des missions des pères Jésuites dans la Grèce.

MONSEIGNEUR,

PRÊT à repasser dans la Grèce, dont je suis absent depuis plus d'un an, agréez que j'aie l'honneur de vous entretenir de l'état où j'ai

laissé les missions que nous y avons. Vous parler, MONSEIGNEUR, de ces belles et florissantes missions, et des facilités que nous trouvons partout à y exercer nos saints ministères, c'est moins vous en faire la relation, que vous rappeler le souvenir des grandes obligations que nous vous avons, et que vous rendre compte de l'usage que nous faisons de votre protection. J'ose dire que c'est encore satisfaire en quelque façon votre piété. Je sais, MONSEIGNEUR, et je sais par ma propre expérience, le plaisir que vous prenez à être informé dans le plus grand détail de tout ce qui a rapport à l'avancement de la religion, pour laquelle vous avez un zèle qui doit bien animer le nôtre. Dans cette confiance, MONSEIGNEUR, et pressé d'ailleurs par ma reconnoissance particulière, j'ai cru ne pouvoir me dispenser de faire à votre grandeur, avant que de partir, un récit fidèle et circonstancié des différents lieux où nous résidons, et des emplois que nous y exerçons.

Les principales demeures des missionnaires sont Constantinople en Thrace, Smyrne en Ionie, Thessalonique en Macédoine; Scio, Naxie, Santorin dans l'Archipel.

LA MISSION DE CONSTANTINOPLE.

Constantinople est un monde où le nombre des chrétiens est prodigieux : on ne parle pas moins que de deux cent mille Grecs, et de quatre-vingt mille Arméniens d'habitants fixes, sans y comprendre ceux qui vont et viennent, et que la demeure de la cour ou le mouvement du grand commerce y fait incessamment circuler. Rien ne donne une plus véritable idée de la multitude du peuple de Constantinople que les temps de mortalité. J'ai été témoin que la peste y a enlevé jusqu'à deux et trois cent mille personnes. On faisoit cette supputation par le nombre des corps morts que l'on passoit aux portes pour les aller enterrer hors de la ville. Au bout de quelques semaines on revoyoit partout la même foule, et il ne paroissoit pas que le peuple eût diminué.

De toutes les familles qui y habitoient du temps des Génois, il y en a encore plusieurs qui se sont maintenues à Galata et à Péra. Ces familles font entre elles trois à quatre cents personnes. La plupart sont interprètes des ambassadeurs, quelques-uns sont médecins, ce qui leur donne une grande considération et de

grandes entrées auprès des seigneurs turcs, et même jusque dans le sérail.

Les maisons des ambassadeurs des princes chrétiens, et les marchands de leurs nations, font la portion la plus distinguée des chrétiens francs; ils se montent à près de trois mille personnes.

Les bâtiments des chrétiens jettent encore beaucoup de monde. On voit souvent d'un jour à l'autre les avenues de la marine remplies de nouveaux débarqués de tous pays.

Il faut encore compter parmi les catholiques de Constantinople quatre ou cinq mille esclaves servant sur les vaisseaux et les galères, ou enfermés dans le bagne du grand-seigneur, et plus de vingt mille autres répandus dans les diverses maisons des particuliers. Tous ces catholiques ont pour supérieur ecclésiastique M. Raymond Galani, archevêque titulaire d'Ancyre, de l'ordre de saint Dominique, et Ragusois de nation, prélat d'une très exacte régularité, et d'une grande attention à tous ses devoirs.

La situation de notre maison nous met fort à portée de secourir ce grand peuple-là. Nous sommes presque au centre de Galata, voisins de la marine, et au grand passage de tout ce

qui vient de l'entrée et du fond du port. Notre église passe pour la plus belle et la plus singulière de toute la Turquie. Les colonnes qui soutiennent son vestibule, la balustrade qui le termine, et qui règne le long de l'escalier qui y conduit, tout cela est de marbre blanc. Le corps de l'église est voûté, avec sa coupole et sa couverture de plomb, qui est le privilége des seules mosquées. La nef est décorée des sépultures de quelques ambassadeurs de France, et de celle de la jeune princesse Tekeli. La sépulture de madame la princesse Ragotzki, sa mère, mariée en secondes noces au feu prince Tekeli, est dans une chapelle séparée. Cette pieuse et courageuse princesse mourut à Nicomédie. Tant qu'elle y a demeuré, les Jésuites se sont fait un devoir d'aller lui rendre les services qu'ils lui avoient rendus pendant plusieurs années à Constantinople. A cette occasion, ils avoient commencé à Nicomédie une petite mission que la mort de la princesse a interrompue, ces missions détachées n'étant pas praticables autour de Constantinople, à moins qu'on n'ait quelque prétexte plausible, comme étoit celui de visiter cette princesse.

Les fonctions ordinaires de notre église sont la célébration du service divin, l'administra-

tion des sacrements, les prédications, les catéchismes, les conférences sur l'Évangile, tout cela avec une liberté aussi entière que si nous étions au milieu des villes les plus chrétiennes. Les prédications se font en grec, en turc, en italien, en français. Quantité d'hommes et de femmes des trois rits, franc, grec et arménien, y assistent successivement. Les hommes occupent le plain-pied de l'église; les femmes sont, à la manière d'Orient, dans une tribune séparée et entourée de hautes jalousies. Les catéchismes en grec et en turc, quoique établis pour les seuls enfants, ne sont pas moins utiles à beaucoup de personnes d'âge qui s'y trouvent.

Depuis quelques années, le P. Jacques Portier, notre supérieur, homme vraiment apostolique, a établi deux instructions turques tous les lundis, une le matin pour les marabutes ou vierges arméniennes consacrées à Dieu, et qui, dans les maisons de leurs parents, mènent une vie fort retirée et fort austère. L'autre instruction, qui se fait l'après-dînée en forme de conférence, a été instituée pour apprendre les principaux points de la religion orthodoxe, et les devoirs des ecclésiastiques à beaucoup de jeunes diacres et sous-diacres arméniens, d'un

fort bon esprit, qui par-là s'aguerrissent contre les erreurs, et seront eux-mêmes un jour d'excellents missionnaires, quand ils auront été faits prêtres ou *vertabiets*.

Le dimanche les marchands s'assemblent pour leur confrérie du Saint-Sacrement, qui est fort nombreuse, et où il se fait beaucoup de bonnes œuvres. Les Latins de Péra ont aussi chez nous leur association des pénitents de sainte Anne, établie à Galata, et qui s'est toujours conservée depuis le départ des Génois. Ils ont leur chapelle à part, où ils font leurs exercices de dévotion. Le samedi saint au soir, leur coutume est de faire en pleine rue une processsion générale, où l'on porte solennellement la relique de la sainte Épine, et où tout Galata et tout Péra se trouvent.

Le lendemain, jour de Pâques, de grand matin, ils reviennent faire une autre procession le long des principales rues de Galata, avec la croix haute et chantant des hymnes. De tout temps ils ont eu cette permission. Les Turcs qui se rencontrent sur leur chemin sont les premiers à s'arrêter, et à donner des marques de leur respect.

Comme les Allemands n'ont point d'église à Constantinople, c'est encore dans la nôtre

qu'ils font toutes leurs grandes cérémonies, mais toujours avec la permission expresse des ambassadeurs du Roi. Le comte Caprara, un de leurs ambassadeurs, y est inhumé, et j'y ai vu faire pendant plusieurs jours les obsèques des deux derniers empereurs. Il faut qu'à chaque cérémonie il y soit venu plus de cent mille personnes. Les Grecs appeloient ces représentations funèbres *Katarthirion*, et les Arméniens *Kavaran*, qui, en leur langue, veut dire purgatoire. Ils étoient extraordinairement frappés du deuil, des messes, des prières continuelles, des grosses aumônes, des oraisons funèbres, et de tout ce qui se pratiquoit selon nos usages pour le repos de l'ame, ou pour honorer la mémoire des princes défunts. On en sait plusieurs que ces actes publics de la foi du purgatoire ont fait renoncer à leurs erreurs.

Quoique les Grecs soient en grand nombre à Galata et à Péra, cependant tout ce qu'il y a parmi eux de noblesse et de gens de distinction résident dans la ville impériale au-delà du port, qu'on appelle proprement Constantinople. Les plus qualifiés habitent le quartier appelé le *Patriarchat*, ou le *Phanal*. Il y a des familles qui prétendent être issues des anciens empereurs grecs, d'autres qui ont des alliances avec

les beys de Moldavie et de Valachie. La famille des Scarlati, à laquelle le fameux Alexandre Scarlati, connu sous le nom de Mauro Cordato, a rendu sa première splendeur, est aujourd'hui celle qui se distingue le plus par son crédit et par les honneurs dont elle est revêtue. Moro Cordato a laissé deux fils, dont l'aîné est pour la seconde fois bey de Moldavie; l'autre est grand drogman de l'empire. Nous sommes fort bien reçus de tous ces messieurs. Le bey de Moldavie, à qui le P. Jacques Piperi a autrefois appris la langue latine, a prié qu'on lui donnât encore un jésuite pour l'apprendre à son fils. Nous sommes aussi fort bien auprès du patriarche des Grecs. Nous lui rendons de fréquentes visites, et il nous comble de caresses. La conversation tourne quelquefois sur des points de religion; il nous dit ses pensées, et sans sortir des bornes du respect, nous lui disons aussi les nôtres.

Avant que de passer au Levant, je m'étois formé une idée magnifique de la majesté de ce patriarche de la nouvelle Rome. La première fois que jallai lui rendre visite, je demeurai tout surpris de le voir logé et servi dans la dernière simplicité. Sa chambre est pauvre et dénuée de tout. Ses domestiques consistent en

deux valets assez mal en ordre, et en deux ou trois clercs. Quand il sort pour des visites particulières, c'est toujours à pied. Ses habits n'ont rien qui le distingue des autres religieux grecs. On ne le connoît que parce qu'il est accompagné de quelques prélats vêtus aussi simplement que lui, et de quelques ecclésiastiques qui l'environnent. Sa plus grande distinction consiste en ce qu'un diacre ou un prêtre marche devant lui, portant une espèce de béquille ou crosse de bois ornée de compartiments d'ivoire et de nacre. Je l'ai vu bien des fois aller encore plus simplement, n'ayant à sa suite que deux ou trois personnes. Cependant il prend sans façon le titre de patriarche universel; et il faut l'appeler, non très saint père, mais très saint *Panosiotatos*. De même, quand les Grecs parlent de leurs autres prélats, ils ne disent pas, comme nous, l'archevêque ou évêque, mais le *Saint* d'une telle ville, comme le *Saint* d'*Héraclée*, le *Saint* de *Chalcédoine*, etc.

La bonne correspondance que nous avons soin d'entretenir avec le patriarche et les autres prélats grecs dispose les peuples à nous écouter. Les pères et mères envoient volontiers leurs enfants à nos instructions et à nos écoles. Nous y avions, il n'y a pas long-temps, les deux fils

d'un bey de Valachie. Je connais à Constantinople un assez grand nombre de Grecs qui sont dans de bons sentiments; mais, généralement parlant, ce n'est pas dans cette capitale qu'il faut s'attendre aux grandes et nombreuses conversions des schismatiques de cette nation. La vue, quoique triste et humiliante, des restes de leur ancienne grandeur leur remplit la tête de je ne sais quelles idées hautaines, qui les rendent indociles et suffisants. On diroit que cette grande ville, et toute la puissance qu'elle renferme, est encore à eux. Quoiqu'ils n'entendent plus leurs saints pères, et que tous les jours ils s'éloignent de leur doctrine, ou qu'ils la détournent à des explications pitoyables, ils ne souffrent qu'avec une extrême peine que les Occidentaux les entendent mieux qu'eux, et qu'ils viennent de si loin leur en montrer le vrai sens. Un de leurs beaux esprits, fort homme de bien, m'a dit souvent, avec une naïveté que je n'oublierai jamais, que le Grec, pour être solidement converti, vouloit être pauvre et humilié. « Dieu, » m'ajouta-t-il, qui nous connoît, et qui veut » nous sauver, nous fait marcher par-là depuis » près de trois cents ans. Nos richesses et notre » grandeur passée nous ont perdus. J'ai bien

» peur que les fumées qui nous en sont restées
» à la tête n'achèvent notre entière ruine. »

Les Arméniens ne sont pas d'eux-mêmes plus grands docteurs, ni en meilleur chemin que les Grecs; mais ils sont infiniment plus dociles, et ont plus d'envie d'être éclairés. On ne peut les rassasier d'instructions et de pratiques de piété. Il ne faudroit pas se contenter de leur parler de Dieu pendant trois quarts d'heure, ou une heure seulement, comme on fait en France; ils n'en seroient pas édifiés. Après deux ou trois heures d'une attention continuelle, ils sont prêts à écouter encore autant de temps, et ils se plaignent toujours qu'on finit trop tôt.

Ils ont parmi eux trente ou quarante familles des plus distinguées, dont la ferveur est digne des premiers temps de l'Eglise. Les pères et les mères, les enfants, les domestiques même, tout n'y respire que charité et que zèle du service de Dieu. Les chefs de quelques-unes de ces familles, ci-devant très-riches, et qui ont presque tout perdu pour la foi, sont comme scandalisés quand on les plaint, et qu'on veut leur procurer du soulagement. *Y pensez-vous*, disent-ils à leurs amis, *la parole de Jésus-Christ, notre maître, n'est-elle pas*

expresse? « *Que qui perdra tout pour lui,* » *jusqu'à sa vie, retrouvera tout dans lui.* » Il n'y a rien de si édifiant que de voir ces bons vieillards entourés de leurs enfants, mariés et non mariés, s'approcher tous les huit jours de la sainte communion, et après eux les mères au milieu de leurs filles. Tout cela se fait avec tant de modestie et de dévotion, qu'il n'est pas possible de n'en avoir pas l'ame pénétrée. Si nous n'avions des mesures à garder, et notre temps à partager à d'autres occupations indispensables, nous n'aurions pas assez de tous les jours de la semaine pour contenter la piété avide de ce bon peuple.

Celui des Jésuites qui a reçu de Dieu le talent le plus rare pour le salut de cette nation à Constantinople, est le P. Jacques Cachod, de Fribourg en Suisse. Avant que de se consacrer aux missions du Levant, il avait fait pendant quelques années l'office de missionnaire à Fribourg en Brisgau, du temps de la dernière guerre. Nos officiers, dont plusieurs vivent encore, l'honoroient de leur confiance, et c'est entre ses mains que le célèbre M. du Faï voulut mourir. Dans la seule année 1712, ce père a ramené près de quatre cents schismatiques, et a confessé lui seul plus de trois mille

personnes. L'année passée, le nombre des schismatiques convertis a presque monté à une fois autant. Sa maxime est de paroître peu et d'agir beaucoup. Il a toujours à sa main un nombre de catholiques zélés et sages qui se répandent de tous côtés et lui amènent sans bruit ceux qu'ils ont disposés à se convertir. Plusieurs prêtres et vertabiets orthodoxes servent encore extrêmement à maintenir la foi. Ils sont comme les surveillants de leur nation, toujours prêts à courir où on a besoin d'eux, et à maintenir l'ordre dans les familles.

Depuis la justice que le grand-seigneur fit, il y a quatre ans, du sanguinaire visir Ali Pacha, dont les Turcs eux-mêmes ont regardé la mort tragique comme la punition de ses fureurs contre les Arméniens, les catholiques jouissent d'une tranquillité jusqu'ici assez constante. Il semble que le sang du saint prêtre arménien Dergoumidas[1], répandu en haine de la foi, ait comme éteint le feu de la persécution. Il ne se fait plus de temps en temps, de la part des hérétiques, que quelques légers mouvements qui passent vite, et

[1] Il fut condamné à mort par le grand visir Ali Pacha, le 5 novembre 1707.

qui ne servent qu'à épurer davantage la vertu des vrais fidèles.

Si on en croit tout Constantinople, la mémoire du serviteur de Dieu devient tous les jours plus vénérable à l'occasion des grâces miraculeuses que plusieurs personnes publient avoir obtenues par son intercession. La plus réelle, et celle qu'on attribue le plus communément à ses prières, est l'esprit de foi qui semble avoir repris de nouvelles forces parmi les Arméniens, malgré la longue et sanglante persécution qu'ils viennent d'essuyer. Ce violent orage, loin d'avoir anéanti la religion, comme les hérétiques le prétendoient, n'a fait que l'accroître dans toute la Turquie. Le nombre des catholiques de Coustantinople s'est augmenté de la moitié. Ils montent actuellement à plus de douze mille. Il en est des autres grandes villes à proportion. Messire Melchou, élève de la congrégation *de Propagandâ*, et évêque de Mardin dans le Diarbek, prélat d'une grande vertu et d'un grand savoir, vient de faire presque tout son diocèse catholique. Il est vrai qu'il lui en a coûté de grandes avanies et de grands périls; mais enfin il en est venu à bout. Pour affermir son ouvrage, il eut le courage de passer à Constantinople l'année

dernière, et de venir demander au grand visir un *firman* de la Porte qui mît à couvert sa personne et son troupeau des vexations du pacha de Mardin. Ne trouvant personne qui voulût se hasarder à plaider une cause si délicate, il l'alla plaider lui-même en plein divan; et Dieu donna tant de force à ses paroles, que le visir ordonna par sentence publique que le pacha de Mardin seroit déposé et mis en prison jusqu'à ce qu'il eût restitué ce qu'il avoit pris.

Un autre emploi qui occupe fort nos missionnaires à Constantinople, est le soin des esclaves du bagne du grand-seigneur. Le bagne, ainsi appelé du mot italien *bagno*, à cause d'un bain qu'ont là les Turcs, est une vaste enceinte fermée de hautes et fortes murailles, qui n'a qu'une seule entrée munie d'une double porte, où il y a toujours une garde armée. Au milieu de cette grande enceinte ou avant-cour s'élèvent deux gros bâtiments de figure presque carrée, mais de grandeur inégale. Le plus grand s'appelle le grand bagne, et le plus petit le petit bagne. Ces deux bagnes ou prisons n'ont de jour que par la porte, et par quelques fenêtres fort hautes traversées de gros barreaux de

fer. C'est là où on loge les chrétiens pris en guerre ou sur les armateurs ennemis de la Porte. Les officiers ont de petites loges à deux ou à trois. Les simples soldats sont à découvert sur des estrades ou soupentes de bois qui règnent le long des murailles, et où chacun n'a guère de place que celle que son corps peut occuper. Dans un quartier de chaque bagne, on a pratiqué une double chapelle, dont une portion est pour les esclaves du rit franc, et l'autre pour les esclaves du rit grec et moscovite. Chaque chapelle a son autel et ses pauvres ornements à part. Ces chapelles avoient en commun d'assez bonnes cloches. Il y a cinq ou six ans qu'on les leur a enlevées, parce que, disoient les Turcs, leur son réveilloit les anges qui venoient dormir la nuit sur le toit d'une mosquée bâtie depuis peu dans le voisinage.

Assez près du petit bagne, on a bâti et orné, des aumônes des fidèles, une petite église sous le titre de saint Antoine, qui est assez bien fournie des meubles d'autel nécessaires, et même de quelque argenterie. C'est la chapelle des officiers et des malades. Les esclaves élisent tous les ans un écrivain ou préfet du bagne, et sous lui un sacristain, à qui

tout se donne par compte, pour le remettre dans le même état à ceux qui entrent en charge après eux.

Chaque esclave, quoique dans le bagne, a toujours une ou deux chaînes sur le corps. Tous les jours de l'année, excepté les quatre fêtes solennelles, on les mène de grand matin travailler à l'arsenal, ou aux autres ouvrages publics. Ils vont au travail par troupes de trente ou quarante, enchaînés deux à deux. Leur nourriture est de deux mauvais pains noirs pour la journée de chaque homme. Le soir, au soleil couchant, on les ramène. Ceux dont les gardiens turcs ont été contents pendant le travail sont séparés les uns des autres. Ceux qu'ils veulent punir sont laissés enchaînés ensemble, après quoi le cri se fait pour la rentrée dans les bagnes. Ils n'y sont pas plus tôt ramassés et comptés, qu'on les y enferme à double serrure jusqu'au lendemain matin. Quand ils tombent malades, il n'est pas permis de les transporter ailleurs : il faut qu'ils demeurent dans le bagne, et toujours avec la chaîne, qu'on ne leur ôte que quand ils sont morts, encore les gardiens turcs ne s'y fient-ils pas. Les cadavres, avant que d'être portés aux cimetières publics, sont arrêtés à la grande

porte, où ils les percent plusieurs fois d'outre en outre avec de longues broches de fer, pour être plus assurés qu'ils sont véritablement morts.

Les services que nous rendons à ces pauvres gens consistent à les entretenir dans la crainte de Dieu et dans la foi, à leur procurer des soulagements de la charité des fidèles, à les assister dans leurs maladies, et enfin à leur aider à bien mourir. Si tout cela demande beaucoup de sujétion et de peine, je puis assurer que Dieu y attache en récompense de grandes consolations.

Outre les visites qu'on leur rend pendant le cours de la semaine, deux jésuites vont toute l'année, fêtes et dimanches, aux deux bagnes. Ils s'y rendent la veille et s'y enferment avec les esclaves. Le père de chaque bagne a un petit réduit à part, où il se retire quand il n'y a point de malades à visiter. Après que ces malheureux se sont un peu délassés, et qu'ils ont pris quelque nourriture, le signal se donne pour la prière. La coutume est de commencer par faire l'eau bénite, et d'en jeter de tous côtés. Ensuite le père fait la prière à haute voix, et donne les cinq points de l'examen avec la formule de l'acte de contrition, que tous répètent après lui. Quand les prières

sont achevées, il fait une exhortation d'une petite demi-heure sur quelque matière touchante, et qui a le plus de rapport à leurs dispositions présentes. De là il se met au confessionnal pendant quelques heures. Les confessions finies, il va prendre un peu de repos, à moins qu'il ne faille veiller quelque mourant. A quatre heures du matin en hiver, et à trois heures en été, on éveille tout le monde pour la messe, pendant laquelle le père leur fait une courte explication de l'Évangile. La messe finie, après que les communiants ont fait leur action de grâces, il va se placer à la porte de la chapelle avec les aumônes qu'il a pu ramasser; il les distribue à tous, à mesure qu'ils passent; après quoi les portes se rouvrent à grand bruit, et chacun va se faire enchaîner avec un compagnon pour retourner au travail.

Dans les temps de peste, comme il faut être à portée de secourir ceux qui en sont frappés, et que nous n'avons ici que quatre ou cinq missionnaires, notre usage est qu'il n'y ait qu'un seul père qui entre au bagne, et qui y demeure tout le temps que la maladie dure. Celui qui en obtient la permission du supérieur (ce qui n'arrive pas sans de fortes représentations de la part des autres et du

supérieur même) s'y dispose pendant quelques jours de retraite, et prend congé de ses frères comme s'il devoit bientôt mourir. Quelquefois il y consomme son sacrifice, et quelquefois il échappe au danger. Le dernier jésuite qui est mort dans cet exercice de charité, est le P. Van der Mans, flamand de nation. La peste étoit alors très violente. La quantité des mourants qu'il assista la lui communiquèrent en moins de quinze jours. Il le fit savoir incontinent au supérieur, priant instamment qu'on lui accordât la grâce de mourir auprès de ses frères. On le transporta dans une petite maison qui est au bout de notre jardin, où s'étant de nouveau confessé, et ayant communié, il mourut plein de joie et de reconnaissance de la grâce insigne que Dieu lui faisoit. Depuis lui personne n'a plus été frappé de cette maladie que le P. Pierre Besnier, si connu par son beau génie et par ses rares talents. Sur la fin de ses jours il se consacra une seconde fois à la mission de Constantinople, à laquelle il avoit déjà rendu les plus grands services. La peste le prit en confessant un malade : la Providence veilla à la conservation des autres pères de cette mission, car les signes du mal ne se montrèrent qu'après que le père eut expiré; et pendant

les trois jours de sa maladie ils avoient été nuit et jour auprès de lui.

Mais si quelqu'un jusqu'ici a dû mourir de ce genre de mort, c'est le P. Jacques Cachod, dont j'ai parlé, et qui avec le nom de père des Arméniens, a encore à Constantinople et à Malte celui de père des esclaves. Il y a huit ou dix ans qu'il est presque incessamment occupé aux œuvres de charité où il y a le plus de péril, soit dans le bagne, soit sur les vaisseaux et sur les galères du grand-seigneur. Les esclaves qui n'en peuvent sortir savent l'y introduire par le moyen de leurs gardiens turcs, avec qui ils sont d'intelligence. L'année 1707, que la peste fut si furieuse qu'elle emporta près d'un tiers de Constantinople, ce père m'écrivit à Scio la lettre qui suit :

« Maintenant je me suis mis au-dessus de » toutes les craintes que donnent les maladies » contagieuses; et, s'il plaît à Dieu, je ne mour- » rai plus de ce mal après les hasards que je » viens de courir. Je sors du bagne, où j'ai » donné les derniers sacrements, et fermé les » yeux à quatre-vingt-six personnes, les seules » qui soient mortes en trois semaines dans ce » lieu si décrié, pendant qu'à la ville, et au » grand air, les gens mouroient à milliers.

» Durant le jour je n'étois, ce me semble, » étonné de rien ; il n'y avoit que la nuit, pendant le peu de sommeil qu'on me laissoit » prendre, que je me sentois l'esprit tout rempli d'idées effrayantes. Le plus grand péril » que j'ai couru, ajoute-t-il, et que je ne courrai peut-être de ma vie, a été à fond de cale » d'une sultane de quatre-vingt-deux canons. » Les esclaves, de concert avec les gardiens, » m'y avoient fait entrer sur le soir pour les » confesser toute la nuit, et leur dire la messe » de grand matin. Nous fûmes enfermés à doubles cadenats, comme c'est la coutume. De » cinquante-deux esclaves que je confessai et » communiai, douze étoient malades, et trois » moururent avant que je fusse sorti. Jugez » quel air je pouvois respirer dans ce lieu » renfermé, et sans la moindre ouverture. » Dieu, qui par sa bonté m'a sauvé de ce pas-là, » me sauvera de bien d'autres. »

J'abuse peut-être de votre patience, Monseigneur, en vous entretenant de tous ces menus détails. Je voulois les supprimer, mais on ma assuré que votre grandeur seroit bien aise de les voir ici. J'ajouterai seulement à cet article de la mission de Constantinople, que, si au lieu de quatre ou cinq jésuites, nous y étions

douze ou quinze, nous aurions encore plus de travail que nous n'en pourrions porter.

LA MISSION DE SMYRNE.

Smyrne n'a que quatre jésuites, dont deux ont près de quatre-vingts ans. Cependant c'est encore une mission où il y a de grands biens à faire pour le salut du prochain. Il est vrai que le P. Adrien Verzeau, qui en est le supérieur, y travaille autant que plusieurs autres.

Les consuls de France, d'Angleterre, de Venise, de Hollande, de Gênes, logent, avec presque tous leurs marchands, dans une grande et belle rue d'une demi-lieue de longueur, appelée pour cela la rue des Francs. Il y a bien à Smyrne vingt mille Grecs, et sept à huit mille Arméniens. Les Grecs commencent là à être un peu plus traitables qu'à Constantinople. Nous sommes en commerce d'amitié avec l'archevêque et les principaux du pays. Ils nous amènent volontiers leurs enfants pour les former de bonne heure à la piété et aux lettres. Plusieurs d'entr'eux, jusqu'à leurs ecclésiastiques, se confessent à nous, et fréquentent notre église comme les Latins.

Les Arméniens sont à Smyrne à peu près

les mêmes qu'à Constantinople, excepté que les hérétiques n'y parlent pas si haut. Nous avons là pour consul M. de Fontenu, qui sait les contenir, eux et les autres, dans un respect dont personne n'ose sortir.

On trouve parmi les Arméniens quantité de catholiques très réglés et très fervents, entre autres beaucoup de marchands de Perse de la province de Nakivan, que les pères Dominicains cultivent depuis près de quatre cents ans. Presque toute cette province a embrassé le rit latin. A l'arrivée des caravanes, qui sont ordinairement très nombreuses, et qui marchent trois ou quatre fois l'année, on est bien consolé de voir l'empressement des catholiques à s'approcher des sacrements. Quelquefois notre église et notre maison en sont si remplies, qu'il n'y a presque de place que pour eux. A Noël et à Pâques un des pères est demandé à Guzel-Hissar, ville bâtie des ruines de l'ancienne Éphèse, à Thyatire et autres lieux de ces quartiers-là, où le commerce assemble beaucoup d'Arméniens. A chaque voyage, le père réconcilie toujours quelqu'un à l'Église. Quand nous aurons un plus grand nombre de missionnaires, nous étendrons ces missions à plusieurs grandes villes qui sont aux environs

de Smyrne. Si même il étoit possible que quelques-uns de nous pussent aller et venir tour-à-tour avec les caravanes, il est certain que le long de la route on gagneroit bien des ames à Dieu.

On peut dire que Smyrne est comme une annexe des missions de l'Archipel. Les jardinages sans fin dont la ville est environnée sont presque tous entre les mains des chrétiens latins et grecs des îles de Scio, Naxie, Tine, Santorin, Paros, etc., tous gens à portée d'être instruits, et qui nous connoissent dès leur pays. Il y a encore un nombre prodigieux de femmes et de filles de toutes les îles, que la pauvreté contraint d'aller à Smyrne comme à une ville opulente où tout abonde. Les missionnaires ont souvent besoin de toute la vigilance et de toute l'ardeur de leur zèle pour contenir cette multitude dans les bornes que prescrit la sévérité du christianisme.

La ville de Smyrne est souvent affligée de pestes violentes et de tremblements de terre si furieux, qu'ils alarment ceux-mêmes qui sont les moins susceptibles de crainte. Il y a deux ans que la peste y enleva plus de dix mille personnes, et les maladies qui la suivirent furent presque aussi dangereuses. Les catholiques se

précautionnèrent, et très peu en furent frappés. Messire Daniel Duranti, leur évêque, fut presque seul frappé à mort. C'étoit un bon prélat, âgé de plus de quatre-vingts ans, que sa douceur et sa vertu ont fait universellement regretter.

Pour ce qui est des tremblements de terre, on ne peut ni s'en garder, ni les prévoir. Ils surprennent en tout temps, pendant le jour et pendant la nuit. Ils viennent quelquefois si brusquement, que l'unique parti que l'on ait à prendre est de purifier sa conscience, et de se recommander à Dieu. On prétend que dans le grand été, quand la mer est long-temps calme, c'est un pronostic certain d'un prochain tremblement de terre. J'ai néanmoins plusieurs fois éprouvé, au contraire, que la terre trembloit lorsque la mer étoit fort agitée, d'autres fois, que la mer étoit très unie pendant les jours entiers, et que la terre ne trembloit pas.

On a cru que la destruction générale de Smyrne, arrivée l'an 1688, venoit de ce que les maisons étoient trop chargées de pierres, et que leur lourde masse ne prêtoit pas assez aux secousses réitérées, qui trouvant de l'obstacle les renversoient entièrement. On a remédié à cet inconvénient en rebâtissant la ville.

Toutes les maisons ne sont de pierres que depuis les fondements jusqu'à la hauteur de quinze ou vingt pieds. Le reste est de pièces de bois entrelacées, dont les intervalles sont remplis de terre cuite avec un enduit de chaux. Il est en effet survenu depuis des tremblements qui ébranloient tout, et qu'on trouvoit même plus forts que celui qui avoit abattu la ville. Les maisons étoient fort agitées, mais presque aucune ne tomboit. La ville de Smyrne est au pied d'une montagne qui a en face toute la longueur du port. L'entrée de ce port est gardée par une petite forteresse éloignée de trois ou quatre lieues. J'ai ouï dire à des gens dignes de foi que, quand la ville fut renversée, on vit d'abord la forteresse tomber, et le tremblement venir de là par-dessous la mer, qu'il faisoit bouillonner et mugir avec un bruit horrible à mesure qu'il avançoit. Le dixième de juillet, jour auquel arriva ce désastre, dont le souvenir fait encore frémir, on a établi à Smyrne un anniversaire, avec jeûne, et exposition du Saint-Sacrement. Il y a un grand concours de monde à cette fête, et beaucoup de communiants. Le P. François Lestringant, alors supérieur de cette mission, qu'on retira demi-mort de dessous les ruines de notre maison, prie

toujours, quoique fort âgé, qu'on lui laisse faire le sermon de ce jour-là ; personne, dit-il, ne le pouvant faire avec autant de connoissance de cause, ni être aussi rempli de son sujet que lui.

Notre église et notre maison ont été rebâties, et elles sont maintenant bien plus commodes et plus spacieuses qu'elles n'étoient. On en est redevable à la libéralité de messieurs de la chambre du commerce de Marseille, à qui les Jésuites ont les plus essentielles obligations. L'église est propre et bien entretenue. Fêtes et dimanches les prédications s'y font en quatre langues, comme à Constantinople. A la fin de la dernière messe on fait dans la cour une instruction en grec aux pauvres de la ville qui s'y rassemblent de toutes parts. Après l'instruction le père leur distribue les aumônes qu'il a eu soin de leur ramasser pendant la semaine. A une heure après midi le père fait l'explication de la doctrine chrétienne aux petites filles grecques, et à leurs servantes, qui ne manquent jamais de s'y trouver en foule.

Nous avons encore chez nous une fervente congrégation de nos marchands, sous le titre de la conception de Notre-Dame. Les assemblées s'en font les dimanches avec une assiduité

et une dévotion qui édifient toute la ville. C'est toujours un des députés de la nation qui en est le préfet. Lui et les autres marchands à son exemple font de grosses aumônes pour le soulagement des pauvres malades, et pour le rachat des esclaves.

A Smyrne il n'y a point de bagne pour les esclaves. Quatre galères seulement y viennent hiverner. Les beys de ces galères permettent rarement qu'on y aille administrer les sacrements à leurs esclaves chrétiens. Ces pauvres gens n'obtiennent qu'à force d'importunités, et le plus souvent par argent, la liberté d'aller faire leurs dévotions aux églises, toujours avec leurs chaînes, et des gardiens qui les suivent partout. En récompense, nous avons les bâtiments français et italiens du port, où nous allons confesser et instruire les équipages qui ne peuvent venir à terre, et faire le catéchisme aux mousses, dont la plupart n'ont pas encore fait leur première communion, quoiqu'ils aient d'ordinaire plus de quinze ans.

Je dois encore dire de la mission de Smyrne, qu'à la mort de monseigneur le dauphin et de madame la dauphine, la nation française leur fit faire chez nous de secondes obsèques, où tous les étrangers se trouvèrent, et qui, pour

la multitude des luminaires, pour la disposition et le bon goût du mausolée, des inscriptions, des devises, des armoiries, et pour tout le reste, auroient peut-être été approuvées en France.

LA MISSION DE THESSALONIQUE.

Thessalonique est, MONSEIGNEUR, une de nos anciennes missions dont nous vous devons le renouvellement depuis l'an 1706, que votre grandeur a bien voulu y remettre des jésuites chapelains des consuls de France : elle a ouvert par là un vaste champ à leur travail.

La ville de Thessalonique est une des plus grandes et des plus fameuses de la Turquie européenne. Elle a un *Éptapyrgion*, c'est-à-dire un château des sept tours, comme Constantinople. Les Grecs y sont en assez grand nombre. Il y a aussi des négociants arméniens. Tous ces chrétiens ne montent guère qu'à dix mille ames. Les Juifs y sont autour de dix à douze mille. Ils passent pour être fort industrieux. Deux grands visirs des années dernières s'étoient mis en tête de faire imiter aux Juifs de Thessalonique les manufactures de nos draps, pour mettre, disoient-ils, la Turquie en état de se passer des

étrangers; mais, quelque dépense qu'ils aient faite, et quelques mesures qu'ils aient prises, ils n'ont jamais pu y réussir.

Les pères missionnaires traitent familièrement et utilement avec les Grecs. Le P. François Braconnier, depuis sept ou huit ans qu'il est là, a fort gagné leurs esprits par ses manières affables, et par le talent singulier qu'il a de leur faire sentir avec amitié le danger de leurs erreurs.

Les Arméniens prennent aussi à merveille toutes les impressions de piété et de religion qu'il leur donne. Comme ils ne peuvent être long-temps stables, et qu'ils sont obligés de suivre le mouvement de leur commerce, le père a occasion d'en instruire successivement un assez grand nombre. Ils se servent de la chapelle des marchands français, et ils n'en fréquentent point d'autres.

La nation française n'est pas si nombreuse à Thessalonique qu'elle est à Constantinople ou à Smyrne; mais elle est composée de sujets très choisis. M. de Boesmont, son consul, y est universellement aimé et respecté, et il le seroit partout ailleurs. Sur ses représentations, soutenues du crédit de M. le comte des Alleurs, ambassadeur du Roi à la Porte, le

grand-seigneur vient de lui accorder, et à sa nation, l'usage d'une chapelle publique. Des deux missionnaires jésuites, il en reste toujours un pour la desservir; l'autre se transporte vers Pâques à Scopoli et à la Cavale, où il y a des vice-consuls et d'autres Français qui n'ont personne pour leur administrer les sacrements. Scopoli est une île fort peuplée et fort agréable, à cinquante lieues de Thessalonique. Elle est la principale de plusieurs autres qui forment comme un archipel à part sur les côtes de la Macédoine.

La Cavale, forteresse turque, ainsi nommée de la figure du cheval que représente de loin le grand rocher sur lequel elle est bâtie, est par terre à trente lieues de Salonique, tirant au nord-est. Par mer il y auroit près de cent lieues, à cause des grands circuits qu'il faudroit faire. A la vue de la Cavale paroît Thasso. C'est une fort belle île de près de trente lieues de tour. Ses habitants, partagés en quinze villages ou bourgades, font environ huit mille ames. Les missionnaires sont très bien venus en tous ces endroits. Le P. Braconnier les a été visiter déjà plusieurs fois. Il a aussi fait quelque séjour aux monastères du mont Athos, à Lemnos et à Négrepont; et dans tous ces

endroits il a fait de grands fruits. Les autres îles de ces grandes et belles côtes n'ont besoin que de missionnaires zélés et laborieux qui aillent les instruire. Le P. Matthieu Piperi a aussi fait à son tour des excursions vers les habitations grecques du mont Olympe, et des environs des monts Pélion et Ossa. C'est entre ces deux dernières montagnes que coule le fleuve Pénée, qui forme en serpentant le célèbre vallon de Tempé. Le père y a trouvé partout des gens d'une humeur fort douce, mais de vrais sauvages pour la religion. Si nous étions en Grèce plus de jésuites que nous ne sommes, nous pourrions faire un établissement à Scopoli, où les gens du pays nous souhaitent, et où la bonté de l'île attire bien des Francs, qui y vivent et y meurent sans assistance. Nous pourrions encore rétablir la mission de Négrepont, que les dernières guerres des Vénitiens, les fréquentes pestes, et surtout la disette des missionnaires, nous ont fait quitter, jusqu'à ce que nous nous trouvassions dans de plus heureuses conjonctures. Il est vrai que la peste nous y a enlevé coup sur coup six jésuites d'un grand mérite, dont la mémoire est encore en bénédiction dans le pays; mais il y auroit à cela

un expédient, qui seroit de résider l'hiver à la ville, où nous avons encore notre maison et notre chapelle; et pendant les chaleurs de l'été, qui est le temps que la ville est infectée, de nous répandre par les bourgs et villages, où la contagion ne se répand guère. Cette grande île a près de deux cents villages, grands et petits, et plus de cent lieues de tour. De Négrepont, ou de Scopoli, rien ne nous empêcheroit de passer, quand nous voudrions, dans la terre ferme de Macédoine, qui en est fort proche. Les campagnes y sont pleines de chrétiens, à qui personne ne parle comme il faut de leur salut. Le canton de Larissa occuperoit seul deux missionnaires pendant six mois de l'année. C'est, après Thessalonique, la ville la plus fréquentée de ces quartiers-là, et où il aborde le plus d'étrangers chrétiens.

L'île de Tasso, qui est à l'autre extrémité de la Macédoine du côté du nord, seroit encore une station très propre pour les missions, qu'on iroit faire de là aisément dans la partie de cette belle province qui confine avec la Thrace, et qui n'est ni la moins belle, ni la moins peuplée. J'ajoute que c'est peut-être l'endroit de toute la Turquie où les Français sont le mieux reçus. Les Vénitiens qui y vont,

n'y sont regardés que comme de nouveaux réconciliés, avec qui on a aujourd'hui la paix, et demain la guerre; au lieu qu'on y regarde les Français comme des amis éternels, qu'on ne connoît là de père en fils que par leur commerce, et que par les douceurs qu'ils procurent à tout le pays.

J'espère de votre protection, MONSEIGNEUR, et je crois devoir me promettre du zèle de nos jésuites, que la Macédoine, cette noble partie de la Grèce dont le seul nom retrace à l'esprit tant de hautes idées, ne tardera pas à reprendre un peu de cette ferveur du vrai christianisme que saint Paul y entretenoit autrefois par ses travaux et par ses épîtres aux Thessaloniciens et aux Philippiens.

LA MISSION DE SCIO.

Scio est encore une mission que vous avez relevée, MONSEIGNEUR, et où sans vous la religion catholique étoit anéantie. Tout le monde sait qu'en 1694 cette île devint la conquête des Vénitiens, qui l'abandonnèrent ensuite, et la laissèrent à la merci de l'armée turque, qui y commit en y rétablissant les plus horribles désordres. Sous prétexte que les Vénitiens sont

latins, quelques mauvais Grecs accusèrent faussement les latins de Scio de les y avoir appelés. Il n'en fallut pas davantage aux Turcs pour les animer. Tout leur ressentiment se tourna contre ces derniers. Leurs églises furent abattues, ou changées en mosquées, ou attribuées aux Grecs; les maisons des particuliers saccagées, et avec elles leurs plus beaux biens partagés entre les Grecs et les Turcs. Jamais on n'avoit vu une pareille désolation.

Les Jésuites avoient à Scio, depuis près de cent ans, une église et un collége qui rendoient au public les plus grands services. Comme à l'approche de l'armée navale des Turcs ils n'avoient jamais voulu se retirer, quelques instances qu'on leur en fît de Constantinople et d'ailleurs, et quelque pressant exemple que leur en donnassent les autres religieux qui abandonnoient cette île, notre maison et notre église furent conservées pendant quelque temps. Le séraskier, ou général de l'armée, Missir Oglow, loua fort les pères de leur attachement et de leur constance, et il leur donna une garde de soldats pour leur sûreté, jusqu'à ce que le premier tumulte fût apaisé; mais les Grecs schismatiques, déterminés à ôter toute ressource au rit latin qu'ils

vouloient détruire, firent tant par les grosses sommes qu'ils allèrent offrir, qu'au bout de quelques jours on vint brusquement mettre notre maison au pillage. En un instant le toit de notre église fut enfoncé, les pères tirés de leurs chambres avec violence, et quelques-uns d'eux blessés de coups d'épées. Quand l'église et la maison eurent été dépouillées de tout, elles furent données en présent à un Turc du pays, qui en fit un *caravansérail*, ou maison de louage. En même temps on publia par toute la ville une défense de professer la religion du Pape, sous peine de mort ou d'esclavage, à ceux qu'on trouveroit en faire le moindre exercice. Pour cela il fut ordonné qu'on iroit faire ses prières aux églises grecques. On dressa même, et on envoya solennellement au grand-seigneur un acte public par lequel on assuroit à sa Hautesse qu'il n'y avoit plus de Francs à Scio, et qu'on les avoit tous faits grecs. Néanmoins les Jésuites ne purent se résoudre à quitter l'île, comme on les en sollicitoit de toutes parts, et à laisser sans secours quatre ou cinq mille catholiques qui n'avoient qu'eux pour les soutenir dans des conjonctures si fâcheuses. Ne pouvant plus paroître avec leurs habits de religieux, ils en

prirent d'autres, et se mirent à parcourir les maisons latines, disant la messe, administrant les sacrements, encourageant les fidèles à tout souffrir plutôt que de permettre qu'on donnât atteinte à leur foi. Un seul trait fera voir combien les catholiques étoient fermes et prêts à tout souffrir. Les schismatiques, pour répandre la terreur, et décrier à jamais le rit latin, avoient demandé et obtenu, à force d'argent, la mort de quatre des plus qualifiés catholiques, dont deux étoient de la maison de Justiniani. Ces quatres nobles, estimés les plus gens de bien du pays, et à qui on n'avoit rien à reprocher que leur religion, allèrent à la mort avec joie, rejetant avec une fermeté toute chrétienne les grands établissements qu'on leur offroit s'ils vouloient changer de religion. Le lendemain de leur mort, les dames leurs épouses, malgré la délicatesse et la timidité de leur sexe, allèrent trouver le séraskier, menant à la main leurs petits enfants. « Seigneur, » dirent-elles d'un ton assuré, vous avez fait » mourir hier nos maris, parce qu'ils étoient » catholiques, faites-en autant de nous et de » ces petits innocents que vous voyez; car » nous sommes tous de la même religion » qu'eux, et nous n'en changerons jamais. »

Le séraskier, attendri et frappé de ce spectacle, leur fit distribuer à toutes des mouchoirs brodés d'or, leur disant d'un ton de compassion : « Ne m'imputez pas la mort de vos maris; ce » n'est pas moi qui les ai fait mourir; » ce sont ceux-là, dit-il, en leur montrant les primats grecs.

Les choses furent pendant près d'un an dans ce triste état. M. de Castagnères, alors ambassadeur du roi à la Porte, touché de l'oppression de tant de fidèles catholiques, et des dangers continuels des missionnaires qui les assistoient avec tant de risques, ordonna au sieur de Rians, consul de Smyrne, d'envoyer incessamment à Scio un vice-consul, et de lui joindre le P. Martin, jésuite français, en qualité de son chapelain. Sa vue étoit d'ouvrir un asile à la religion à la faveur d'une chapelle française, et de ménager en même temps aux autres jésuites du pays la liberté de leur ministère par l'aide et par l'appui qu'ils recevroient d'un de leurs frères sur lequel les Grecs et les Turcs n'auroient nulle autorité. Vous eûtes la bonté, MONSEIGNEUR, de seconder ce projet, sur la requête que vous en fit M. l'ambassadeur, et il vous plut de l'affermir par les lettres-patentes du Roi, que vous en fîtes expé-

dier aux Jésuites en 1696 et en 1699. On peut dire qu'après Dieu c'est là ce qui a sauvé la religion catholique à Scio. Un si grand monde, et surtout le petit peuple, n'auroit pu tenir long-temps contre tant de violentes attaques. Quelques-uns même, à demi séduits, commençoient à chanceler. Les autres quittoient déjà le pays, et peu à peu tout seroit retombé dans la malheureuse condition de plusieurs autres îles du voisinage, où le rit latin, qui y dominoit autrefois, est aujourd'hui aboli. Grâces à la protection du Roi et à votre piété, MONSEIGNEUR, dès qu'on vit une chapelle ouverte sous la protection de la France, il ne fut plus parlé d'autre église. Il n'est pas croyable avec quel empressement on y courut pour y participer aux sacrements et y entendre la parole de Dieu. Depuis ce jour-là, outre les prières ordinaires et publiques qu'on fait pour le Roi et pour vous, MONSEIGNEUR, il en fut ordonné de particulières dans les familles, auxquelles personne n'ose manquer depuis près de vingt ans.

Si les Latins virent avec une grande consolation la chapelle française suppléer en quelque façon aux églises qu'ils avoient perdues, les schismatiques en eurent de leur côté

le dernier dépit. Ils voyoient que la porte s'ouvroit par-là au rétablissement du rit franc, qu'ils croyoient anéanti. Taxes excessives, emprisonnements, citations éternelles devant les juges, accusations, calomnies, tout fut mis en usage pour fatiguer les malheureux Latins, et les rebuter de l'exercice de leur religion. On en vint même jusqu'à solliciter à la Porte des ordres précis de les transporter en exil à Brusse, comme des gens dangereux, qu'on ne pouvoit laisser avec sûreté dans un pays exposé, tel qu'étoit Scio. Soit que ces ordres eussent été effectivement accordés, comme on le crut alors, ou que l'exil eût été commué en une peine pécuniaire, les Latins, outre les sommes immenses qu'ils avoient déjà payées, furent encore obligés de se racheter de cette avanie par une contribution de quatorze mille écus. On ne les laissa pas plus en repos pour cela. Leurs adversaires leur tendirent bientôt d'autres piéges. Le plus captieux fut de les engager, ainsi qu'ils l'espéroient, à reconnoître de leur propre aveu, en présence de la justice, qu'ils entretenoient d'étroites liaisons avec le Pape. On sait assez qu'en Turquie le nom du Pape est en horreur, et qu'on l'y regarde comme le premier et le

plus irréconciliable ennemi de la loi de Mahomet. Cette haine générale du nom du Pape étoit devenue plus vive à Scio, où l'on prétendoit que ses galères avoient aidé les Vénitiens à s'emparer de la place. Les schismatiques, profitant malignement de la conjoncture, ne doutoient pas que l'aveu public et juridique des Latins survenant là-dessus, il n'y eût de quoi les perdre à jamais. Pour cela ils ménagèrent à grands frais, et par de longues intrigues, une assemblée générale des gens de loi et de tous les agas de l'île en présence du cadi. Le vicaire-général, qui étoit revenu depuis peu avec quelques-uns de ses prêtres, tous les jésuites du pays, et tous les chefs des familles latines, y furent cités; mais Dieu confondit l'iniquité, et protégea l'innocence. Les Latins avoient été avertis sous main par des Turcs de considération, leurs anciens amis, qu'ils eussent à se garder par dessus toute chose de prononcer dans ce jugement le nom du Pape; qu'on n'attendoit que cela de leur part pour achever de les exterminer. Ils profitèrent de l'avis. Quelques demandes que leur fit le cadi, et de quelque côté qu'il les tournât, jamais il ne put tirer de leur bouche d'autre nom que

celui du Roi de France, redisant incessamment qu'ils alloient prier Dieu à sa chapelle; qu'ils croyoient en Dieu, et faisoient tous leurs exercices de piété comme lui; qu'enfin ils n'avoient que la même religion et le même chef de loi que lui [1]. L'interrogatoire dura une grande heure, pendant laquelle il ne fut pas possible de tirer d'eux autre chose. A la fin un bey de galère, leur ami, qui rioit depuis long-temps de ce manége, dit en se levant : « Pour moi, je me fierai toujours plus » à ceux qui croient comme les Français, » qu'à ceux qui croient comme les Mosco- » vites; » voulant par là insinuer les Grecs,

[1] En des cas semblables il est non seulement permis de se conduire d'après les règles de la prudence chrétienne, mais il faut encore avoir grand soin de ne pas s'en écarter. Le confesseur de la foi n'est pas obligé d'aller au-devant de la persécution, et encore moins de la provoquer. Cependant il seroit dangereux de faire de la conduite des missionnaires en cette circonstance une règle générale. Il n'est point permis de dissimuler sa foi, et l'on doit surtout dans cette matière éviter les subterfuges. Il n'y a, du reste, qu'une manière d'être catholique : c'est de l'être comme le Pape, puisque, comme dit saint François de Sales, *l'Église ou le Pape c'est tout un.*

(*Note des Éditeurs.*)

qui le sentirent vivement, mais qui n'osèrent répliquer. L'affaire en demeura là ; il n'y eut point d'acte judiciaire dressé, et les Latins en furent quittes pour cent écus de dépens.

La persécution continua pourtant, et dura de la même force près de quatre ans et demi, chaque semaine amenant toujours quelque nouveau sujet de terreur, sans que, pendant tout ce temps de souffrance, il parût aucun des religieux que le premier orage avoit écartés. On ne peut exprimer les extrêmes fatigues qu'eut à essuyer le P. Martin et les autres jésuites, étant presque seuls à soutenir et à encourager tant de monde. Aussi de six qu'ils étoient, deux succombèrent au travail et moururent; savoir : le P. Ignace Albertin, et le P. François Ottaviani. Enfin le calme succéda à cette tempête, et les choses se rétablissant peu-à-peu, les autres religieux commencèrent aussi à revenir un à un. Le P. Martin les recueillit tous avec joie dans la chapelle, comme dans l'église commune des catholiques. Depuis ce temps-là il s'y dit régulièrement tous les jours neuf ou dix messes, hautes et basses, accompagnées de confessions et de communions continuelles. L'office divin, les prédications presque journalières, les catéchismes, les as-

semblées de la congrégation de Notre-Dame, composées de plus de cinq cents personnes, les quarante heures avec exposition du Saint-Sacrement : tout s'y fait, sous l'autorité du nom du Roi, avec une ardeur et un concours qui rappelle le souvenir des temps les plus favorables à la religion.

Pour suppléer, autant que nous avons pu, à la destruction de notre collége, les PP. Antoine Grimaldi et Stanislas d'Andria ont ouvert séparément deux nombreuses classes, où les Grecs les plus déchaînés contre nous ne laissent pas d'envoyer leurs enfants avec ceux des Latins. Les pères s'appliquent à les instruire avec la même charité qu'auparavant; ils édifient par-là le public autant peut-être que par tous les autres travaux de leur zèle.

Quoique depuis long-temps on doive être accoutumé à l'attachement des catholiques pour leur religion, et qu'on ne puisse plus se flatter de les ébranler, leurs persécuteurs n'en sont pas moins attentifs à les inquiéter, et à imaginer toutes sortes de moyens pour les contraindre à abandonner leur foi. Leur vue principale est de les ruiner peu à peu par les dépenses qu'ils leur suscitent à toute occasion. Jamais il ne vient de nouveau pacha et de nouveau cadi à

Scio, qu'ils ne les fassent mettre à contribution, tantôt sous un prétexte, et tantôt sous un autre. Le plus ordinaire est celui de la religion. Les catholiques y sont si accoutumés, que, dès que ces nouveaux officiers du grand-seigneur arrivent, ils se préparent à la prison et aux avanies. Il y a cinq ans que cela fut poussé beaucoup plus loin. Quatre chefs des premières familles, et avec eux le P. Stanislas d'Andria, furent chargés de fers et jetés dans une galère qui les mena à Rhodes. Ils ne revinrent de là qu'après quatre mois de souffrances, et moyennant une exaction de trois cents écus par tête. J'étois à Scio quand ces bons catholiques arrivèrent, tout pâles et tout décharnés. Leur premier soin, en débarquant, fut, non d'aller revoir leurs familles, mais de se rendre à la chapelle, remerciant Dieu, à deux genoux et le visage contre terre, de les avoir jugés dignes de souffrir quelque chose pour la gloire de son saint nom.

Les Latins de Scio ont fait à divers temps de fortes tentatives à la Porte pour être jugés, et punis s'ils étoient trouvés coupables, ou déclarés innocents si on ne trouvoit rien à leur reprocher. Ali Pacha, le plus terrible des derniers visirs, à qui ils ne craignirent pas de

s'adresser comme à ses prédécesseurs, les renvoya avec des paroles douces qu'ils n'attendoient pas d'un homme aussi rude que lui. Deux ans après, Numan Kuprogli, aujourd'hui pacha de la Canée, avoit commencé à les servir; mais le temps de son visiriat fut si court, qu'il ne put conduire jusqu'où il falloit les bonnes intentions qu'il avoit pour eux. La persuasion générale est qu'ils ne verront jamais de consolation solide pour l'établissement de la religion que par l'entremise et l'autorité de la France : à quoi je dois ajouter que, si quelque peuple du Levant peut mériter cette faveur par son attachement sincère à la nation, et par ses inclinations toutes françaises, c'est certainement le peuple latin de Scio.

Au reste, leur nombre croît de plus en plus malgré les persécutions. On y compte aujourd'hui plus de sept mille ames. La peste, qui prend aussi souvent à Scio qu'au reste de la Turquie, semble les épargner; elle ne leur enlève chaque année que peu de monde, et quelquefois même il n'y meurt personne, pendant qu'elle enlève par centaines les Grecs et les Turcs. Il y a encore à Scio de très fréquents tremblements de terre. La chapelle est une salle haute, fort spacieuse, assise sur trois

voûtes, dont l'une enjambe sur l'autre. J'ai souvent vu survenir de très rudes secousses pendant la célébration des saints mystères et les prédications, où il y avoit près de deux mille personnes, sans qu'il soit jamais arrivé aucun malheur.

L'île de Scio est la plus peuplée de tout le Levant. On y compte plus de cent mille chrétiens. Les Grecs de la campagne ne sont pas, à beaucoup près, si mal intentionnés que ceux de la ville; et de ceux de la ville, tous ne sont pas également contraires aux Latins. Pendant le plus grand feu de la persécution, lorsque tout paroissoit déchaîné contre le rit latin, plusieurs l'ont embrassé d'eux-mêmes, et l'ont professé avec courage parmi les exils et les confiscations de biens. Quantité d'autres, sans quitter le rit grec qui en soi est bon et saint, persistent tous les jours à ne vouloir point se confesser à d'autres qu'à des confesseurs latins. Les schismatiques ont souvent essayé de les en détourner, en leur faisant refuser la communion; mais ils n'y ont rien gagné, et ils ont été obligés de ne plus les inquiéter là-dessus.

Dans les campagnes les peuples sont très dociles et très portés au bien. Jamais je ne leur ai parlé de Dieu que je ne les aie vus

m'écouter avec joie, et que je n'en aie confessé plusieurs. Si les choses devenoient plus tranquilles, et qu'on eût là autant de liberté que dans les autres îles à faire des missions réglées par les villages, il est certain qu'on y feroit d'excellents chrétiens. La grande opposition ne vient pas des Turcs, qui aiment et estiment naturellement les Latins, et surtout les Français. Elle vient toute des supérieurs des Grecs, dans qui on ne peut dire ce qui domine davantage, ou l'ignorance, ou la prévention. Pour les Turcs, ils sont tous ce qu'on veut qu'ils soient : il n'y a seulement qu'à les bien payer. Si les Latins avoient la conscience assez mauvaise pour vouloir les tourner contre les Grecs, comme les Grecs les tournent contre eux, il est constant qu'avec la moitié moins de dépense ils les engageroient à tout ce qu'ils voudroient. Les Turcs s'en expliquent eux-mêmes de la sorte. Ils aiment les Latins d'inclination, comme étant, disent-ils, les *Beyzadez*, c'est-à-dire les nobles, au lieu qu'ils ne qualifient les Grecs que de *Taïf*, qui veut dire la populace. Ils ont en particulier beaucoup de considération pour les Jésuites. Pendant le long séjour que j'ai fait à Scio, j'en ai vu d'assez publiques et d'assez

fréquentes preuves de la part de quelques pachas et des agas les plus distingués de l'île. Celui qui est aujourd'hui possesseur de notre maison et de notre église nous offre de nous les remettre pour le prix qu'il en a payé; ce qui ne va qu'à huit bourses, ou quatre mille écus. Si nous avions pu lui trouver cette somme, il y a long-temps que nous y serions rentrés, et que le vice-consul y auroit pu placer sa chapelle. Les beys des quatre galères du département de l'île nous font aussi toutes sortes de caresses, et nous permettent sans peine d'administrer les sacrements à leurs esclaves. Je fus bien surpris un jour des invitations réitérées qu'un de ces beys m'envoya faire, de venir promptement sur sa galère, et d'apporter avec moi le livre dont je me servois pour bénir l'eau, parce que, disoit-il, la nuit, ses esclaves voyoient des esprits qui les empêchoient de dormir. Cette mission des galères va encore à plus de douze cents Latins, Allemands, Espagnols, Italiens, et environ cent Français. Le P. Richard Gorré, mon successeur, y mourut il y a près de trois ans. La maladie étoit alors sur les galères, et elles devoient partir dans peu de jours pour la mer Noire. Le père se hâta de faire faire les pâques aux esclaves qui

l'en supplioient, et qui appréhendoient tous de mourir sans sacrements. Il y étoit les jours entiers, ayant, disoit-il, compassion de tant de pauvres ames abandonnées. A la fin il lui prit une fièvre maligne qui l'emporta en deux fois vingt-quatre heures. Toute la ville alla à son enterrement, chacun le pleurant comme son père, et l'invoquant comme un saint.

Si jamais nous avons le bonheur de revoir la religion catholique jouir à Scio de quelque repos, et que nous puissions nous y rassembler huit ou dix jésuites, comme nous étions avant que les Vénitiens s'en fussent rendus les maîtres, nous serions à portée de rouvrir les missions de Metelin, des îles Mosconisses et de Samos. J'ai été à ces trois îles. Le peuple y est doux. Je n'y ai parlé nulle part des vérités du salut qu'on ne m'ait écouté avec attention et respect. A Metelin, où j'ai fait trois petits voyages, l'archevêque grec me donna tous ses pouvoirs dans les trois villes et les quatre-vingts villages de sa dépendance. « Seigneur père, » me dit-il d'un air fort ouvert et fort familier, » amenez ici deux ou trois de vos pères Francs, » et prêchez mes peuples tant qu'il vous plaira; » vous ne ferez pas peu si vous les faites gens

» de bien : car j'ai bien de la peine à en venir
» à bout. »

J'ai été deux fois aux Mosconisses : c'est un amas de petites îles à l'est de Metelin, fort abondantes en vins et en huiles, peu éloignées de la terre ferme d'Anatolie. La plus grande de ces îles a un gros bourg de plus de six cents maisons, où on me prioit de demeurer, me promettant de faire tout ce que je dirois. La dernière fois que j'y ai été, ils venoient d'être affligés de la peste ; et les gens, encore tout effrayés, ne demandoient qu'à apaiser promptement la colère de Dieu. Il me parut qu'ils avoient fort peu d'idée de leurs papas. Vis-à-vis du bourg de Mosconisse, il en paroît un autre dans la terre ferme qui a une fois autant de maisons. Depuis ces îles, en suivant la grande courbure du golfe qui tourne plus de quarante lieues autour de la pointe orientale de Metelin, on trouve de belles côtes, et d'espace en espace des habitations toutes de chrétiens aussi peu instruits que les barbares de l'Amérique. Il y a encore sur ces côtes et dans les terres beaucoup d'esclaves latins qui ne savent presque plus ce qu'ils sont. Les habitations les plus considérables de ce grand golfe sont Adramit et Élea, villes anciennes, mais aujourd'hui

toutes ruinées. Il y a encore beaucoup de petits lieux semés le long de la côte. C'est un pays très beau, mais très inconnu, et où les ames périssent sans qu'on s'informe seulement s'il y en a. On doit dire la même chose de presque toute cette partie de l'Anatolie, à mesure qu'on avance dans la terre ferme. Les Grecs n'y conservent plus que quelques vestiges de la foi. Ils ont même oublié jusqu'à la langue du pays. Le peu de service divin qui leur est resté, et qui consiste en peu de chose, se fait en turc.

Une autre mission à la porte de Scio est la belle île de Samos. On y compte douze à quinze mille ames en dix-huit habitations, dont trois ressemblent à des villes. L'évêque et les principaux ecclésiastiques nous ont souvent invités à passer chez eux. J'y ai séjourné trois semaines, prêchant et instruisant tant que je voulois dans les églises et dans les places publiques. De tous les Grecs des îles, je n'en ai point encore vu de plus spirituels que ceux de Samos, mais ils ont besoin de missionnaires zélés qui les établissent fortement dans la crainte de Dieu. J'espère de sa miséricorde infinie que toutes ces anciennes missions refleuriront dès que celle de Scio, qui en est comme le centre, sera un peu rétablie.

LA MISSION DE NAXIE.

Naxie passe pour une île des plus belles et des plus fertiles de l'Archipel. Depuis la prise de Rhodes, dont l'évêque était primat de la mer Égée, la primatie a été transportée à l'archevêque de Naxie, de qui tous les autres évêques de ces quartiers-là relèvent comme de leur métropolitain. C'est dans cette île qu'habite la principale noblesse de l'Archipel, presque toute du rit latin. Ce sont les restes de ces anciennes familles de France, d'Espagne et d'Italie qui s'étoient fait des établissements dans la Grèce à l'occasion des conquêtes de nos princes occidentaux.

L'église cathédrale et l'archevêché sont dans le château, qu'on laisse sans garnison, quoique entouré d'épaisses murailles flanquées de grosses tours à vingt pas l'une de l'autre. Au milieu du château s'élève une grosse masse carrée, qui a un escalier carré en dehors, avec des fenêtres et des crénaux de marbre blanc. C'étoit le palais des anciens ducs de Naxie. Leur souveraineté qui avoit commencé en 1208 sous Marc Sanudo, le premier duc, finit en 1566 dans la personne de Jacques

Crispo, le dernier duc, dépouillé par Soliman II.

Le chapitre de la cathédrale, le plus ancien de toute la Turquie, consiste en douze chanoines primitifs, auxquels on en a ajouté quelques-uns de nouvelle création.

Les Jésuites furent appelés et fondés à Naxie en 1627 par MM. Coronello, qui leur firent donner l'ancienne chapelle ducale, à laquelle on a depuis ajouté une nef qui en a fait une belle et grande église. Ces messieurs leur donnèrent encore une de leurs maisons pour les loger, et leur ont toujours fait de grands biens. Quelques années après, ils appelèrent aussi à Naxie les RR. pères capucins, et leur donnèrent un bel emplacement.

L'île n'est ni peuplée, ni cultivée à proportion de sa grandeur et de la bonté de ses terres; il n'y a pas plus de dix mille ames. Quoique les Latins ne fassent en tout que mille personnes, ils possèdent de père en fils les premiers fiefs et les plus grands biens de l'île. Les maisons des Grecs de quelque distinction sont autour du château, où elles forment un gros bourg qui couvre le penchant de la colline sur le haut de laquelle est placé le château.

Les chrétiens des deux rits vivent avec assez d'union, et font entre eux de fréquentes alliances qui l'entretiennent. Les missionnaires s'appliquent à maintenir cette bonne correspondance, et à travailler au salut de tous.

Nos occupations ordinaires dans le château sont les prédications du carême et de l'avent dans la cathédrale et dans notre église, où l'auditoire est composé de Latins et de Grecs; les instructions aux assemblées du rosaire les samedis; les catéchismes pour les garçons le dimanche, et pour les filles le lundi. Nous avons, outre cela, une grande classe d'enfants latins et grecs, où les jeunes clercs sont élevés en particulier. Les vendredis, l'après-dinée, un des pères va faire à la cathédrale la conférence des cas de conscience, où l'archevêque assiste toujours avec son clergé. Le père explique d'abord les questions, ensuite chacun propose sa difficulté.

En entrant dans la chapelle ducale, nous y avons trouvé établie, depuis près de trois cents ans, l'association des pénitents du titre de Jésus crucifié, sur le modèle et avec les statuts de celle de Rome. Elle s'y continue avec grande édification de tout le pays. Les confrères sont latins et grecs. Leurs fonctions

sont de faire l'office public de leur chapelle pendant le carême et aux grandes fêtes de l'année, de soulager les pauvres familles, de faire porter le saint viatique aux malades, et d'avoir soin de la sépulture des morts.

Nos occupations hors le château sont auprès des Grecs du bourg et des campagnes. Nous allons les prêcher dans leurs églises. Ils nous reçoivent et nous écoutent avec de grandes marques de respect. Tous les dimanches et à chaque grande fête ceux de nous qui peuvent s'absenter du château se partagent dans les villages une ou deux lieues à la ronde. La méthode que nous observons est de nous trouver à leur messe avant l'évangile. Quand le célébrant en a fait la lecture, le père prend le livre de sa main, le baise, le porte sur sa tête à la manière des Orientaux, et l'explique mot à mot en langue vulgaire; ensuite il remet le livre au prêtre avec les mêmes cérémonies, et va s'asseoir sur un lieu élevé, d'où il dit ce que Dieu lui inspire. La messe finie, il assemble les enfants sur le parvis de l'église, et leur explique la doctrine chrétienne. Les personnes âgées ne manquent jamais de s'arrêter en foule pour l'écouter. Comme les Grecs sont fort vifs et fort naturels, les pères et mères

qui voient quelquefois leurs enfants embarrassés à répondre, prennent souvent la parole et répondent pour eux, et il arrive souvent qu'eux-mêmes ne se tirent pas mieux d'affaire. D'autres surviennent et veulent mieux dire, et par-là les vérités de la religion s'impriment dans les esprits. Souvent il se fait là plus de fruit qu'au sermon même.

Quand leurs fêtes de communion approchent, telles que Noël, Pâques, la Pentecôte, les Apôtres, l'Assomption, nous ne pouvons presque fournir au grand nombre des confessions. Alors, pour y vaquer, nous sommes obligés de demeurer trois et quatre jours dans les villages éloignés. Quelques-uns des plus peuplés ont coutume de nous envoyer prier de bonne heure de venir chez eux. Dès qu'on sait que nous sommes arrivés, la coutume est d'en faire avertir tous les habitants par la voix du crieur public, et de leur annoncer le temps que nous resterons à instruire et à entendre les confessions, et l'église où nous nous tiendrons. Depuis qu'on a fait ce cri jusqu'à ce que toutes les confessions soient finies, il ne faut pas compter d'avoir un seul moment à nous.

Il est aisé de voir par là la grande diffé-

rence qu'il y a entre les Grecs des divers pays, et combien ceux de l'Archipel sont plus dociles que les autres. Cela n'empêche pourtant pas qu'ils n'aient aussi quelquefois leurs travers. Leurs moines ne s'avisent que trop souvent de leur parler mal à propos de notre créance et de nos sacrements, ce qui les trouble et les refroidit quelquefois; mais on n'a pas plutôt levé leurs doutes, qu'ils sont les premiers à aller défier à la dispute ces faux docteurs; ils s'échauffent contre eux, et le plus souvent ils les maltraiteroient si on n'alloit les apaiser. On doit s'attendre à toutes ces inconstances parmi un peuple naturellement volage et peu éclairé. C'est dans la Grèce plus qu'ailleurs qu'il faut être fait aux contradictions, et aller toujours son chemin. Aujourd'hui les gens blâment tout haut ce que vous dites, et le lendemain ils reviennent vous écouter les larmes aux yeux. On a de cela une preuve publique à Naxie dans ce qui se passe tous les ans à la Fête-Dieu. Les Grecs ont toujours de la peine à souffrir nos azymes, que quelques-uns prétendent n'être qu'un pain commencé, et conséquemment une matière non suffisante à être changée au corps de Jésus-Christ. Ils ont encore beaucoup de peine

à s'accoutumer à l'eucharistie gardée dans nos tabernacles sous une seule espèce. Ils disent, et ils tâchent de prouver à leur manière que, hors de l'action du sacrifice, la séparation des deux espèces n'est pas permise. Malgré tout cela, le jour du Saint-Sacrement, qu'ils appellent le jour *du présent du Ciel*, personne ne travaille dans toute cette île, et de tous côtés on les voit se rendre au château en habits de fêtes, pour assister à la procession des Latins. Dès que l'archevêque met le pied hors de l'église, portant le Saint-Sacrement, les uns se jettent par terre sur son passage, afin qu'il leur marche sur le corps; ceux qui ont des malades les mettent dans les rues, priant à haute voix notre Seigneur de les guérir. Tous vont baiser avec respect le pied du Soleil, et y font toucher des fleurs et des branches de myrte, qu'ils répandent ensuite dans leurs maisons et sur leurs terres, pour les mettre, disent-ils, sous la protection du Sauveur du monde.

Rien ne contribueroit davantage à lier encore mieux les chrétiens des deux rits, et à sanctifier leurs familles, que l'exécution du projet formé depuis long-temps d'établir à Naxie un monastère d'Ursulines françaises.

L'archevêque latin, noble Génois de la maison de Justiniani, qui est un prélat rempli de vertu et de zèle, leur a déjà cédé un grand emplacement au plus bel endroit du château, près de son palais archiépiscopal, et il promet de leur faire encore d'autres biens considérables.

Pour cet établissement si nécessaire il suffiroit de deux ou trois religieuses de France qui pussent lui donner la première forme. En moins de quatre ou cinq ans le monastère se trouveroit rempli de tant de filles de qualité de toutes les îles, chacune avec sa dot, qu'on seroit obligé d'y ajouter de nouvelles maisons. A mon départ de ce pays-là, tous, Grecs et Latins, m'ont fait de très vives instances de hâter, autant que je pourrois, l'accomplissement de cette sainte œuvre, que la mort du P. Robert Sauger avoit suspendue. L'obstacle de la première fondation, qui est celui qui arrête ordinairement le plus, a été presque tout levé par les libéralités d'une personne pieuse et riche, qui y a déjà beaucoup contribué, et qui est prête à y contribuer encore beaucoup davantage.

A l'égard des difficultés qu'on se figure du côté des Turcs, on peut dire qu'elles sont les

moindres de toutes, l'Archipel étant un pays presque aussi franc que la chrétienté.

1° Les galères des Turcs n'y paroissent qu'une ou deux fois l'année pour recevoir les tributs; encore ne les voit-on presque jamais à Naxie, parce que le port n'y est pas sûr. Leur mouillage ordinaire est au port de Drio, ou à celui de *Sancta-Maria* sur l'île de Paros.

2° Les religieuses seroient dans le château au milieu des églises latines et des maisons de la principale noblesse du pays, pour laquelle on a de grands égards.

3° Plusieurs îles de l'Archipel, bien moins respectées que Naxie, ont deux ou trois monastères de religieuses grecques, sans protection de personne, où il est inoui qu'il soit jamais rien arrivé d'indécent de la part des Turcs. Santorin a un monastère de religieuses latines de saint Dominique qui se sont fondées et mises d'elles-mêmes en clôture il y a plus de deux cents ans. On est encore à entendre dire que les Turcs les aient jamais inquiétées; au contraire, ils leur rendent toute sorte d'honneurs et de déférences, autant par l'estime qu'ils font de leur vie sainte et retirée, que par l'éducation qui leur fait regarder comme des asiles inviolables tous les lieux où

il y a des femmes assemblées et consacrées à Dieu.

4° Les établissements de filles ne font nulle sensation en Turquie; on ne regarde que ceux des hommes. Toute la formalité qu'il y auroit à observer, quand les Ursulines viendroient à Naxie sous la protection du Roi, seroit que les principaux chefs de familles allassent témoigner au cadi du lieu, qu'il leur faut chez eux une maison de maîtresses d'école française pour élever leurs filles dans l'honnêteté et la crainte de Dieu, et qu'ils en prissent de lui un acte. Sur cet acte du cadi de Naxie ils feroient lever à Constantinople, par le premier homme qu'ils voudroient, un commandement qui ne coûteroit pas plus de cinq écus. Moyennant cela, les religieuses seroient dans leurs maisons et y serviroient Dieu selon leur vocation avec autant de tranquillité et de sûreté que dans leurs couvents de France.

Il n'est pas concevable combien elles rendroient de services à la religion et aux bonnes mœurs. Par le moyen des seules pensionnaires et des externes qu'elles instruiroient, et à qui elles inspireroient la crainte de Dieu, elles réformeroient peu à peu et convertiroient les familles entières.

C'est une mauvaise coutume de l'Archipel, que les veuves, quelque jeunes qu'elles soient, ne se remarient plus. Plusieurs filles des meilleures maisons, pour n'avoir pas de quoi se marier selon leur naissance, sont quelquefois exposées à de grands malheurs. J'en ai souvent vu demander en pleurant, quand donc elles verroient à Naxie le monastère tant souhaité. Les îles de Tine, de Miconé, d'Andros, de Zia, de Thermia et de Milo, réitèrent souvent la même demande. Il est sûr qu'à la première nouvelle de cet établissement, on y verroit venir beaucoup de filles des premières familles, latines et grecques.

Dans l'Archipel l'inclination des personnes du sexe se porte naturellement à la vie retirée. Les maisons latines, et à leur imitation les maisons grecques, ont souvent des filles qui prennent de leur propre choix l'habit de religieuse, et qui se retirent des compagnies, déclarant par là qu'elles renoncent au monde. Naxie en a plusieurs qui ont embrassé ce parti; entre elles, la nièce de M. l'archevêque, jeune demoiselle qui a de grands biens, et qui n'attend que l'érection du monastère pour y entrer des premières, et lui léguer tout ce qu'elle a.

L'autre grand moyen dont nous nous som-

mes servis depuis quelques années, et qui sert infiniment à rapprocher les Grecs de la créance catholique, est la mission qui se fait en parcourant toutes les îles de l'Archipel. Jusqu'ici Dieu a béni cette sainte institution au-delà de nos espérances. Les pères qu'on a appliqués à ce laborieux emploi, ont visité à diverses fois les îles de Siphanto, Serpho, Zia, Thermia, Andros, Paros, Antiparos, Tine, Miconé, Icarie, Kimulo ou Argentaria, dans lesquelles ils ont enseigné le chemin du Ciel à plus de quarante mille ames. Ces onze îles ne sont qu'une petite partie de l'Archipel, qui en a encore plus de quatre-vingts, toutes habitées. Le centre de cette nouvelle mission est Naxie. Les pères n'ont encore pu marcher que deux chaque année; aussi n'ont-ils pu visiter qu'une partie de ces îles. Quand on sera venu à leur secours, le projet est de former plusieurs troupes de missionnaires qui embrasseront plus de pays. Entre la pointe d'Anatolie et de Candie il y a un assez grand nombre d'îles fort peuplées où l'on n'a point encore été. Piscopia, Simi, Nissaro, Scarpanto, qui en font partie, ont un extrême besoin de la visite des missionnaires. Pour faire dans tous ces endroits des fruits solides, il ne suffit pas d'y aller une ou

deux fois, et d'y demeurer même les mois entiers, il faut y retourner souvent, et rebattre incessamment les mêmes vérités. Ces pauvres gens sentent eux-mêmes le besoin qu'ils ont de ce secours. Quand les missionnaires quittent une île pour passer à l'autre, ils emploient les termes les plus touchants pour les engager ou à demeurer plus long-temps chez eux, ou à revenir bientôt les voir.

Presque tous les temps de l'année sont propres à ces saintes expéditions, et il seroit bien à souhaiter qu'on eût assez de missionnaires pour les occuper dans une œuvre aussi sainte et aussi utile qu'est celle-là; néanmoins les temps les plus propres sont ceux des carêmes de l'église grecque : celui de Noël, qui dure quarante jours : celui de Pâques, qui est de près de deux mois : ceux des Apôtres et de l'Assomption de Notre-Dame, qui varient selon les variations de l'ancien calendrier que suivent les Grecs. Ces temps d'abstinence sont pour eux des temps de recueillement et de prière. Alors, avec un peu de zèle et d'assiduité, il est assez facile de les ramener à Dieu et à la pureté de la foi.

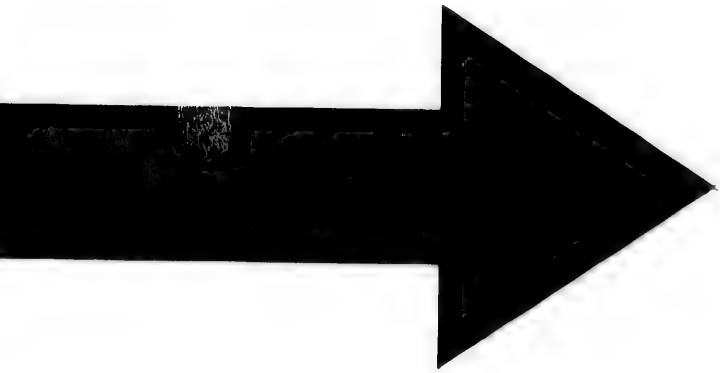
Sur quelques lettres écrites à Paris touchant le progrès de ces missions, bien des gens de

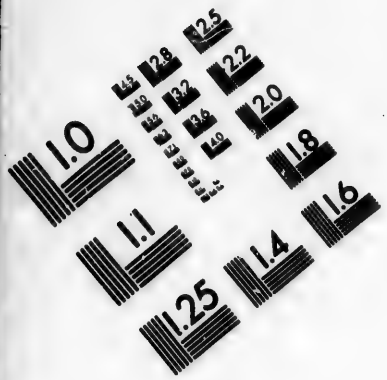
mérite se sont informés de moi quelle méthode nous tenions avec les Grecs par rapport au schisme qui afflige leur église. Cette méthode est toute unie et toute simple. Elle consiste à inculquer aux peuples, dans tous nos discours, les vérités catholiques, et à rebattre incessamment dans nos catéchismes les articles contestés. Après en avoir exigé la créance en public, nous revenons à nous en assurer plus en détail à l'égard de chaque particulier dans le tribunal de la pénitence. Quant au rit grec, qui en soi n'a rien de mauvais, nous n'obligeons personne à le quitter pour passer au latin. Lorsqu'il se trouve des curés, ou d'autres ecclésiastiques qui errent dans quelques articles de la foi, les orthodoxes ont sur cela des règles du S. Siége, selon lesquelles ils peuvent communiquer avec eux en ce qu'ils ont de bon et d'utile, et doivent rejeter constamment le reste. C'est sur ces règles que nous nous conduisons, et que nous conduisons les autres. Ceux qui refusent de s'y conformer ne reçoivent de nous aucune absolution. Nous ne laissons pas pour cela d'aller à leurs églises pour avoir occasion de les mieux instruire. Nous ne les excluons pas non plus des églises latines, quand ils y viennent implorer le secours de

Dieu, nous proposer leurs difficultés, y prendre l'estime et le goût de nos cérémonies. Cette condescendance gagne les esprits, et nous avons l'expérience que c'est la voie la plus efficace pour les faire rentrer dans l'union de l'Église.

A l'égard des abus qui se commettent en matière de mœurs, outre les instructions publiques, nous avons coutume d'assembler séparément tous les particuliers des différents états du lieu où se fait la mission. Un jour se fait l'assemblée des prêtres; l'autre, celle des pères de famille; l'autre, celle des gens de négoce, et ainsi du reste. Dans ces assemblées chacun s'instruit à fond de ses devoirs, et des fautes dans lesquelles il tombe communément. Les auditeurs en sortent consternés, et ils ne tardent guère à mettre ordre à leur conscience par des confessions générales. Je sais des îles où l'on a vu par ce moyen disparoître en peu de semaines des vices très anciens et très scandaleux.

Il est certain que ces missions ne sauroient être trop soutenues et trop multipliées, et que quand celle de Naxie ne serviroit que d'entrepôt à ces saintes courses, on la devroit toujours regarder comme une mission très utile à la religion.





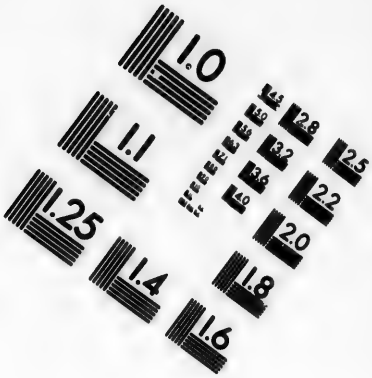
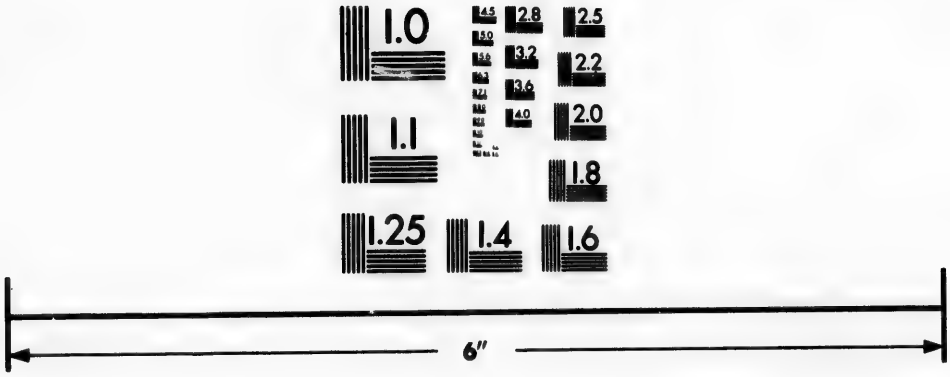
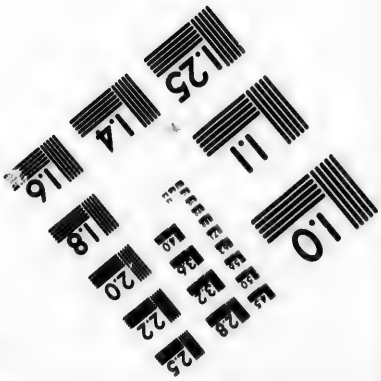


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

LA MISSION DE SANTORIN.

Santorin est à trente lieues environ au Sud de Naxie. Le pays n'en est pas beau, mais le peuple y est doux et porté à la piété. Les Latins y sont au nombre de près de deux mille, et l'on y compte huit ou dix mille Grecs. La principale habitation des Latins est la ville, où, comme on l'appelle dans le pays, le château de Scaro. Dans ce château est la cathédrale latine, la maison des Jésuites, et le monastère des religieuses de saint Dominique dont j'ai parlé. L'évêque grec, avec ses principaux ecclésiastiques, demeure dans un autre château appelé Pyrgo, peu éloigné de Scaro. Nos fonctions sont à Santorin comme partout ailleurs. On y prêche, on y catéchise, on y confesse, on y forme aux lettres et à la piété une nombreuse jeunesse latine et grecque, d'où l'on tire tous les jours de très bons ecclésiastiques.

L'union qui règne entre les chrétiens de Santorin, plus qu'en aucune île de l'Archipel, nous donne de grandes facilités à les porter tous à Dieu, chacun dans l'esprit et selon les

observances de son rit. Nous prêchons, nous confessons, nous faisons nos catéchismes dans les églises grecques, à la ville et à la campagne indifféremment, comme dans nos propres églises. Quand nous donnons la retraite aux ecclésiastiques latins dans le temps des ordinations, et aux séculiers dans les autres temps de l'année, les Grecs y entrent avec eux, et en font comme eux tous les exercices. Notre congrégation de Notre-Dame est presque mipartie de Grecs, et il ne se fait pas dans la cathédrale latine ou chez nous la moindre solennité qu'ils n'y assistent. Il est vrai que depuis quelques années il s'est trouvé des esprits inquiets qui ont essayé de donner atteinte à cette bonne correspondance des deux églises, mais ils n'y ont rien gagné. Après quelques troubles tout est revenu comme de son propre poids au premier état de tranquillité.

En 1704, quelques faux zélés donnèrent au patriarche d'alors des impressions si peu justes de la bonne intelligence qui s'affermissoit tous les jours entre les Grecs et les Latins, que sur leurs mauvaises relations il se porta à de grands excès. Non content de plusieurs lettres particulières, il fit dresser en forme de circulaire, pour tout l'Archipel, une épître syno-

dale, contenant cent invectives grossières contre les dogmes et les pratiques de l'Église latine. Les missionnaires n'y étoient pas plus épargnés que les autres. Les noms les plus modérés étoient ceux de *séducteurs* et de *loups* revêtus de peaux de brebis. Le tout finissoit par une défense extrême aux ecclésiastiques et aux laïques d'avoir désormais commerce avec eux. Cette violente épître fut adressée aux primats grecs de Santorin, avec ordre de la faire lire dans les églises, et de rendre compte incessamment de tout ce qui se feroit sur ce sujet. Les Santorinois convinrent entre eux, grands et petits, qu'on ne devoit faire aucune réponse. On rechargea du côté du patriarche, et on les pressa de s'expliquer. « Ils récrivirent que ce n'étoit » pas à eux que *sa toute Sainteté* avoit parlé; » qu'ils ne reconnoissoient dans les Latins » de leur île, ni dans les pères qui les con- » duisoient, aucuns des traits exprimés dans » l'épître sydonale; que ces pères n'étoient » ni des séducteurs, ni des loups; qu'ils » étoient les guides fidèles et les pères de » leurs ames; que, depuis plus de quatre- » vingts ans que Santorin avoit le bonheur de » les posséder, ceux qui s'attachoient à eux

» étoient, de l'aveu de tout le monde, les plus gens » de bien et les meilleurs chrétiens de l'île; qu'au » reste ces pères, quoique nés Latins, savoient » mieux le rit grec et l'honoroient plus que » les Grecs même; enfin, que si l'on vouloit « que le peuple de Santorin n 'eût plus aucun » rapport avec eux, on eût à lui envoyer des » gens plus capables, plus zélés et plus rem- » plis de l'esprt de Dieu. » Dans le même temps M. l'ambassadeur de France envoya ses drogmans demander de sa part au patriarche si c'étoit par son ordre que l'on avoit écrit à à Santorin tant d'indignités contre la créance et les ministres de l'Église romaine. Le supérieur des Jésuites alla le voir en particulier, et le supplia avec les instances les plus respectueuses de vouloir bien lui spécifier en quoi les missionnaires lui avoient déplu, et ce qu'il y avoit à corriger sur leur conduite. Ses réponses furent d'un homme qui sentoit parfaitement qu'on l'avoit surpris, et qui avoit honte de l'avouer.

Les quatre patriarches qui lui ont succédé ont été plus modérés, et même un ou deux pères de Santorin étant allés à Constantinople pour des affaires de leur mission, ils ont affecté

de leur faire en public plus de caresses qu'aux autres.

La sainte mort du P. Louis de Boissy, arrivée un an après ces discussions, fut aux Grecs une nouvelle occasion de marquer publiquement aux missionnaires l'attachement qu'ils avoient pour eux. Le P. de Boissy leur étoit cher depuis long-temps, et ils ne l'appeloient que le saint homme. Dès qu'ils le surent en danger, ils vinrent de toutes parts lui demander sa bénédiction et se recommander à ses prières, eux et leurs petits enfants, qu'ils lui amenoient auprès de son lit. Quand il eut expiré, il ne fut pas possible de les empêcher de se jeter sur ses habits et sur les pauvres meubles de sa chambre, qu'ils gardent encore comme des reliques d'un saint.

Le P. Jacques Bourgnon est à Santorin un autre missionnaire d'un grand mérite, en qui toute l'île a une entière confiance. Il fait servir à son zèle ce qu'il sait de médecine, et il en sait beaucoup. Il a par-là gagné le cœur des habitants des cinq îles voisines, Nio, Amourgo, Policandro, Sichino, Anasi. Il y fait durant l'année des excursions qui y entretiennent la pureté de la foi et l'innocence des mœurs.

A ces missions des jésuites français, on peut

ajouter celle que les jésuites Italiens cultivent avec de très grands fruits dans l'île de Tine, qui appartient aux Vénitiens. Elle est de près de vingt mille ames. Les Grecs en font les deux tiers. La différence qu'il y a entre les Grec de Tine et ceux des îles tributaires des Turcs, est que leurs ecclésiastiques admis aux ordres sacrés n'ont permission d'en exercer les fonctions qu'ils n'aient pris leurs démissoires de l'évêque latin. A cela près, ils ont pour leurs observances particulières la même liberté qu'ailleurs. Les pères jésuites s'emploient auprès d'eux avec grand zèle et avec succès. En temps de paix ils vont à Miconé et à Andros, et ils viennent quelquefois nous aider à Naxie.

C'est là, MONSEIGNEUR, la situation où j'ai laissé l'an passé nos missions de Grèce; votre grandeur les a toujours honorées de sa protection et de ses bontés. Je vous en demande très humblement la continuation au nom de tous nos missionnaires qui y travaillent sous vos auspices. Les assurances que je leur en donnerai leur inspireront un nouveau courage à supporter les fatigues de leurs emplois, et une nouvelle confiance à vous en rendre compte.

Il m'a paru que votre grandeur verroit vo-

lontiers une description de la nouvelle île sortie de la mer depuis quelques années dans le golfe de Santorin. Je m'en suis fait communiquer le journal suivi, tel que deux de nos jésuites, gens fort exacts, l'ont dressé sur les lieux. Je l'ai mis à la suite de cette lettre.

Je suis avec un très profond respect, etc.

TARILLON, *missionnaire de la Grèce.*

De Paris, ce 4 mars 1714.

RELATION

En forme de journal de la nouvelle île sortie de la mer dans le golfe de Santorin.

Ce n'est pas seulement de nos jours que le golfe de Santorin a été fameux par les nouvelles îles qu'il a produites. Si l'île de Santorin, dont l'ancien nom étoit *Théra* ou *Théramène*, n'est pas sortie elle-même du fond de la mer, ainsi que Pline le prétend, liv. 2, chap. 87, il est du moins certain que deux autres îles voisines en sont sorties à l'aide des feux souterrains. L'une appelée autrefois *Hiéra*, parce qu'elle fut consacrée à Pluton, est aujourd'hui connue sous le nom de grande *Cammeni*, ou de Grande-Brulée. Elle parut, selon Justin, la première année de la 145e olympiade, et l'an 196 avant la naissance de Jésus-Christ. Voici ce qu'en dit cet historien au livre 20, chap. 4 : *Eodem anno inter insulas Theramenen et Therasiam, medio utriusque ripæ et maris*

spatio terræ motus fuit, in quo cum admiratione navigantium, repentè ex profundo cum calidis aquis insula emersit.

L'autre île, appelée par les gens du pays la petite *Cammeni*, ou la Petite-Brûlé, pour la distinguer de l'autre qui est plus grande, se forma l'an 1573, selon le rapport de personnes fort âgées, qui l'avoient appris de leurs ancêtres.

Ces deux îles, ou, pour mieux dire, ces deux écueils sont inhabités. La grande *Cammeni*, comme la plus ancienne, a quelque peu de verdure après les pluies. La petite *Cammeni*, qui est la plus voisine de Santorin, est toujours noire et stérile. C'est du milieu de ces deux îles, mais beaucoup plus près de la petite que de la grande, qu'est sortie la nouvelle île dont il est ici parlé.

Santorin, dont le nom revient si souvent dans la relation, est une île des plus méridionales de l'Archipel, éloignée de Candie de près de cent milles. Elle a de tour douze ou quinze lieues. Son terrain est fort sec, et ne donne que de l'orge et du coton. Elle produit encore beaucoup de figues, mais surtout quantité d'excellents vins. La côte qui regarde l'île nouvelle et les deux *Cammeni* a un aspect qui fait peur.

Ce n'est partout que précipices et rochers noirs, où il semble que le feu ait été longtemps.

Il y a sur l'île cinq gros bourgs fermés, et d'une assez bonne défense. On leur donne le nom de châteaux. Le plus considérable est Scaro. Il est bâti sur un petit cap fort avancé. De tous les châteaux, c'est le plus voisin de la nouvelle île, qui n'en est distante que de trois milles.

A une des extrémités de l'île, il y a une montagne dite de *San-Stephano*, où on voit d'anciennes ruines de marbre blanc. Santorin a autrefois frappé des médailles, et on en trouve encore avec les têtes de Marc-Aurèle, de Luce-Vère, de Commode, de Septime-Sévère et de sa famille, etc. Les revers ont tous le mot *Thereon* ou *Theraion*, de l'ancien nom de l'île *Thera*.

L'an 1707, le 23 mai, au point du jour, on aperçut les commencements de la nouvelle île qui sortoit de la mer entre la grande et la petite *Cammeni*, environ à trois milles de Santorin. Le 18 du même mois, sur le midi, on avoit senti à Santorin deux petites secousses de tremblement de terre. On n'y fit pas alors grande attention; mais dans la suite on eut

lieu de croire que c'étoit à ce moment-là que l'île nouvelle commençoit à se détacher du fond de la mer, et à s'élever sur la surface de l'eau. Quoi qu'il en soit, des mariniers ayant vu de grand matin les premières pointes de l'île naissante, sans pouvoir encore distinguer ce que c'étoit, s'imaginèrent que ce pouvoit bien être les restes de quelque naufrage que la mer avoit amenés là pendant la nuit. Dans cette pensée et dans l'espérance d'être des premiers à en profiter, ils y allèrent en diligence; mais dès qu'ils eurent reconnu qu'au lieu de débris flottants, c'étoient des rochers et une terre solide, ils revinrent sur leurs pas tout effrayés, publiant partout ce qu'ils venoient de voir.

La frayeur fut d'abord générale dans tout Santorin, où l'on savoit que ces sortes de nouvelles terres n'avoient presque jamais paru dans le voisinage sans causer à l'île de grands désastres. Néanmoins deux ou trois jours s'étant passés sans qu'il arrivât rien de funeste, quelques Santorinois, plus hardis que les autres, prirent la résolution d'aller observer de près ce que c'étoit. Ils furent long-temps à tourner de côté et d'autre, et à considérer attentivement toutes choses; puis, ne voyant pas qu'il

y eût de danger, ils approchèrent et mirent pied à terre. La curiosité les fit aller de rocher en rocher, où ils trouvèrent partout une espèce de pierre blanche qui se coupoit comme du pain, et qui en imitoit si bien la figure, la couleur et la consistance, qu'au goût près, on l'auroit prise pour du véritable pain de froment. Ce qui leur plut davantage furent quantité d'huîtres fraîches attachées aux rochers, chose fort rare à Santorin; ils se mirent à en ramasser le plus qu'ils purent. Lorsqu'ils s'y attendoient le moins, ils sentirent tout-à-coup les rochers se mouvoir, et tout trembler sous leurs pieds. La frayeur leur fit bientôt abandonner leur pêche pour sauter dans leur bateau. Cet ébranlement étoit un mouvement de l'île qui croissoit, et qui, dans le moment, s'éleva à vue d'œil, ayant gagné en très peu de jours près de vingt pieds de hauteur, et en largeur environ le double.

Comme ce mouvement, par lequel la nouvelle île devenoit tous les jours plus haute et plus large, n'étoit pas toujours égal, aussi ne croissoit-elle pas tous les jours également de tous les côtés. Il est même arrivé souvent qu'elle baissoit et diminuoit par un endroit, tandis qu'elle se haussoit et s'étendoit par un

autre. Un jour, entre autres, un rocher fort remarquable par sa grosseur et par sa figure, étant sorti de la mer à quelque quarante ou cinquante pas du milieu de l'île, je m'attachai à l'observer en particulier pendant quatre jours, au bout desquels il se renfonça dans la mer, et ne parut plus. Il n'en fut pas de même de quelques autres, qui, après s'être montrés et être rentrés dans l'eau à diverses reprises, reparurent enfin, et demeurèrent stables. Tous ces différents balancements ébranlèrent fort la petite *Cammeni*, et on remarqua sur son sommet une longue fente qu'on n'y avoit pas encore vue. Pendant cela la mer du golfe changea plusieurs fois de couleur. Elle devint d'un vert éclatant, ensuite de couleur rougeâtre, et enfin d'un jaune pâle, le tout accompagné d'une grande puanteur.

Le 16 juillet on vit pour la première fois la fumée sortir, non de la partie de l'île qui paroissoit, mais d'une chaîne de rochers noirs qui s'élevèrent tout-à-coup à soixante pas de là, et d'un endroit de la mer où jusqu'alors on n'avoit point trouvé de fond; ce qui forma pendant quelque temps comme deux îles séparées, dont l'une fut appelée l'île Blanche, et l'autre l'île Noire, à cause de leur différente

couleur, mais qui ne tardèrent pas à se réunir, de manière pourtant que ces rochers noirs, les derniers sortis, devinrent le centre de toute l'île. La fumée qui sortoit de cette chaîne de rochers noirs étoit épaisse et blanchâtre, comme celle qui sort de plusieurs fours à chaux réunis en un seul. Le vent la porta sur une des habitations située à l'extrémité du golfe, où elle pénétra partout sans beaucoup incommoder, l'odeur n'en étant pas trop malfaisante.

La nuit du 19 au 20 de juillet on vit du milieu de cette fumée s'élever des langues de feu; ce qui fit faire bien des réflexions aux gens de Santorin, et particulièrement à ceux du château de Scaro, les plus exposés de tous, et par le voisinage, n'étant pas à plus d'une demi-lieue de l'île brûlante; et par la situation, Scaro étant bâti sur la pointe d'un promontoire fort étroit, et comme à demi suspendu sur des précipices qui vont se terminer à la mer. A la triste vue du feu et de la fumée qui s'élançoient si près d'eux, ils ne pouvoient s'attendre, disoient-ils, ou qu'à sauter en l'air, à cause des veines de matière combustible qui apparemment de la nouvelle île communiquoient sous leurs pieds, et qui prendroient bientôt feu, ou enfin qu'à être renversés dans la mer avec leurs mai-

sons, par quelque subit tremblement de terre qui ne manqueroit pas de venir bientôt. Sur tout cela ils prenoient le parti, et avec raison, d'abandonner le château, et de se retirer avec leurs effets dans quelque autre île, ou au moins de changer d'habitation, jusqu'à ce qu'on eût vu où tout cela aboutiroit. En effet, quelques-uns prirent ce dernier parti, et on eut beaucoup de peine à faire demeurer les autres. Les Turcs qui étoient alors à Santorin pour lever le tribut que l'île paie tous les ans au grand-seigneur ne furent pas les moins intimidés. Frappés au-delà de l'imagination de voir des feux s'élever d'une mer si profonde, ils exhortoient tout le monde à prier Dieu, et à faire marcher les enfants par les rues, criant à haute voix *Kyrie eleison;* parce que, disoient-ils, ces enfants n'ayant pas encore offensé Dieu, ils étoient plus propres que les grandes personnes à apaiser sa colère. Ce feu néanmoins étoit encore peu de chose, puisqu'il ne sortoit que d'un seul petit endroit de l'île Noire, et qu'il ne paraissoit point pendant le jour.

Pour ce qui est de l'île Blanche, on n'y vit jamais ni feu ni fumée. Elle ne laissoit pas pourtant de croître toujours; mais l'île Noire croissoit beaucoup plus vite. On voyoit chaque jour

sortir de gros rochers qui la rendoient tantôt plus longue et tantôt plus large, et cela d'une manière si sensible, qu'on s'en apercevoit d'un moment à l'autre. Quelquefois ces rochers étoient joints à l'île, quelquefois ils en étoient fort éloignées : de sorte qu'en moins d'un mois nous comptâmes jusqu'à quatre petites îles noires, qui, en quatre jours, se réunirent et n'en firent plus qu'une. On remarqua encore que la fumée s'étoit fort augmentée, et qu'aucun vent ne soufflant alors, elle montoit si haut, qu'on la voyoit de Candie, de Naxie et des autres îles éloignées. Pendant la nuit cette fumée paroissoit toute de feu à la hauteur de quinze ou vingt pieds, et la mer se couvrit d'une matière ou écume rougeâtre en certains endroits, et jeaunâtre en d'autres. Il se répandit sur tout Santorin une si grande infection, qu'on fut obligé de brûler des parfums, et de faire des feux dans les rues. Cette infection ne dura qu'un jour et demi. Un vent du sud-ouest fort frais la dissipa; mais en chassant un mal il en amena un autre. Il porta cette fumée ardente sur une grande partie des meilleurs vignobles de Santorin, dont les raisins étoient presque mûrs, et qui, en une nuit, en furent tout grillés. On remarqua encore que

partout où cette fumée fut portée, elle y noircit l'argent et le cuivre, et causa aux habitants de violentes douleurs de tête, accompagnées de grands vomissements. Dans ce temps-là l'île Blanche s'affaissa et baissa tout d'un coup de plus de dix pieds.

Le 13 juillet on s'aperçut que la mer jetoit de la fumée et bouillonnoit en deux endroits, l'un à trente, et l'autre à soixante pas de l'île Noire. Dans ces deux espaces, dont chacun formoit un cercle parfait, l'eau parut comme de l'huile sur le feu. Cela dura plus d'un mois, et pendant ce temps-là on trouva sur le rivage quantité de poissons morts.

La nuit suivante nous entendîmes un bruit sourd comme de plusieurs coups de canon tirés au loin, et presque aussitôt sortirent du milieu du fourneau deux longues lances de feu, qui montèrent bien haut, et s'éteignirent incontinent.

Le 1er août le même bruit sourd se fit entendre à plusieurs reprises. Il fut suivit d'une fumée, non pas blanche comme auparavant, mais d'un noir bleuâtre, et qui, malgré un vent du nord fort frais, s'éleva en forme de colonne à une hauteur prodigieuse. S'il avoit

été nuit, je crois que cette longue colonne de fumée aurait paru toute de feu.

Le 7 août le bruit qui se fit entendre n'étoit plus si sourd. Il étoit semblable à celui de plusieurs gros quartiers de pierres qui tombent tout à-la-fois dans un puits profond. Il est assez probable que c'étoient de grosses roches qui, après avoir été soulevées avec le fond de l'île, s'en détachoient ensuite par leur propre poids, et retomboient dans le gouffre. Ce qui pourroit confirmer cette pensée, c'est que pendant tous ces grands bruits je voyois les extrémités de l'île dans un continuel mouvement; les rochers qui le formoient allant et venant, disparoissant et puis reparoissant de nouveau. Quoi qu'il en soit, ce bruit, après avoir ainsi duré plusieurs jours, se changea en un autre bien plus fort. Il ressembloit tellement à celui du tonnerre, que lorsqu'il tonnoit véritablement, ce qui arriva alors trois ou quatre fois, il y avoit peu de différence de l'un à l'autre.

Le 21 août le feu et la fumée diminuèrent notablement. Il n'en parut même que très-peu pendant la nuit; mais à la pointe du jour ils reprirent plus de force qu'ils n'en avoient encore eu. La fumée étoit rouge et fort épaisse, et le feu qui sortoit étoit si ardent, que la terre

autour de l'île Noire fumoit et bouillonnoit d'une manière surprenante. Pendant la nuit j'eus la curiosité d'observer avec une lunette d'approche tous ces amas de feux. Avec le grand fourneau qui brûloit sur la cime de l'île, j'en comptai jusqu'à soixante d'un éclat très-vif. Peut-être y en avoit-il encore autant de l'autre côté de l'île que je ne pouvais pas voir.

Le 22 août au matin je trouvai l'île devenue beaucoup plus haute qu'elle n'étoit la veille. Je trouvai encore qu'une chaîne de rochers, de près de cinquante pieds, sortie de l'eau pendant la nuit, avoit beaucoup augmenté sa largeur. Outre cela la mer étoit encore couverte de cette écume rougeâtre dont j'ai parlé, qui jetoit partout une puanteur insupportable.

Le 5 septembre le feu souvrit un passage à l'extrémité de l'île Noire, en tirant vers Thérasia, que quelques auteurs disent n'avoir été autrefois qu'une même terre avec Santorin, dont elle fut séparée par un tremblement de terre qui mit la mer entre-deux. Le feu ne sortit par-là que quelques jours, pendant lesquels il en sortit moins du grand fourneau.

Si l'inquiétude où tout le monde étoit jour et nuit nous avoit permis d'être sensibles à

quelque divertissement, ç'en auroit été un pour nous que le spectacle que nous eumes alors. Trois fois il s'éleva de la grande bouche comme trois des plus grosses fusées volantes d'un feu le plus brillant et le plus beau. Les nuits suivantes ce fut encore tout autre chose. Après les coups ordinaires du tonnerre souterrain, on voyoit partir tout à-la-fois comme de longues gerbes, étincelantes d'un million de lumières, qui, se suivant l'une l'autre, s'élevoient fort haut, et puis retomboient en pluie d'étoiles sur l'île, qui en paroissoit toute illuminée. Ce jeu fut un peu troublé par un nouveau phénomène qui parut à quelques-uns être d'un mauvais augure. C'est que du milieu de ces feux volants il se détacha une lance de feu fort longue, qui, après avoir été quelque temps immobile sur le château de Scaro, s'alla perperdre dans les nues.

Le 9 de septembre les deux îles, la Blanche et la Noire, à force de croître chacune en largeur, commencèrent à se joindre et à ne faire plus qu'un seul corps. Après cette jonction, l'extrémité de l'île qui répond au sud-ouest ne crut plus ni en longueur ni en hauteur, tandis que l'autre extrémité de l'île,

tournée à l'ouest, ne cessoit de s'alonger très-sensiblement.

De toutes les ouvertures dont j'ai parlé, il n'y en avoit plus que quatre qui jetassent du feu. Quelquefois la fumée sortoit avec impétuosité de toutes ensemble, quelquefois seulement d'une ou de deux, tantôt avec bruit, et tantôt sans bruit, mais presque toujours avec des sifflements qu'on eût pris pour les divers sons de tuyaux d'orgue, et quelquefois pour les hurlements de bêtes féroces.

Le 22 septembre, le bruit souterrain, qui naturellement sembloit ne devoir plus être si violent, ayant à se partager par ces quatre ouvertures, ne fut jamais ni si épouvantable, ni si fréquent que ce jour-là et les suivants. Les grands coups redoublés, semblables à la décharge générale d'une grosse et nombreuse artillerie, se faisoient entendre dix ou douze fois en vingt-quatre heures; et un moment après il sortoit de la grande bouche des pierres d'une grosseur énorme, toutes rouges de feu, qui s'alloient perdre bien loin dans la mer. Ces grands coups étoient toujours accompagnés d'une épaisse fumée, qui voloit aux nues en figure d'ondes, et qui, lorsqu'elle se dissipoit, répandoit partout de gros nuages

de cendre, dont quelques tourbillons furent portés jusqu'à Anasi, île distante de Santorin de vingt-cinq milles. J'eus la curiosité de ramasser de cette cendre, elle paroissoit blanche sur le noir, et presque noire sur le blanc. J'en jetai dans le feu pour voir quel effet elle auroit, ayant la figure et le grain de la poudre fine ; mais elle ne produisit que quelques légers frémissements, sans jeter la moindre flamme.

Le 18 septembre il y eut à Santorin un tremblement de terre qui ne fit aucun dommage. L'île s'en accrut notablement, aussi bien que le feu et la fumée, qui ce jour-là et la nuit suivante se firent de nouveaux passages. Jusque-là je n'avois pas encore vu tant de feux ensemble, ni entendu de si grands coups : leur violence étoit si extraordinaire, que les maisons de Scaro en furent ébranlées. Au travers d'une grosse et épaisse fumée qui paroissoit une montagne, on entendoit le fracas d'une infinité de grosses pierres, qui bruissoient en l'air comme de gros boulets de canon, et retomboient ensuite sur l'île et dans la mer avec un fracas qui faisoit trembler. La petite *Cammeni* fut plusieurs fois couverte de ces pierres enflammées, qui la rendoient

toute resplendissante. La première fois que nous vîmes ce grand éclat de lumières, nous crûmes, à cause de la proximité des deux îles, que le feu avoit passé sous la mer de l'une à l'autre. Nous nous trompions; tout cela ne venoit que des pierres enduites de soufre, qui s'éteignirent toutes en moins de demi-heure.

Le 21 septembre, la petite *Câmmeni* étant ainsi tout en feu, après un de ces furieux coups dont j'ai parlé, il s'en éleva trois grands éclairs qui parcoururent en un clin-d'œil tout l'horizon de la mer. Dans ce même instant il se fit un si grand ébranlement de toute la nouvelle île, que la moitié de la grande bouche en tomba, et qu'il y eut des roches ardentes d'une masse prodigieuse qui furent poussées à plus de deux milles au loin. Nous crûmes tous que ce violent et dernier effort avoit enfin épuisé la mine. Quatre jours de calme et de tranquillité, pendant lesquels on ne vit nulle apparence de feu ni de fumée, n'aidèrent pas peu à nous fortifier dans cette pensée; mais nous n'en étions pas encore où nous pensions.

Le 25 septembre le feu reprit toute sa furie, et l'île devient plus formidable que jamais. Parmi les coups presque continuels, et qui

furent si violents que deux personnes qui se parloient avoient de la peine à s'entendre, il en survint un si effrayant qu'il fit courir tout le monde aux églises. Le gros roc sur lequel Scaro est bâti en chancela, et toutes les portes des maisons s'en ouvrirent de force.

Pour éviter les redites inutiles, je me contenterai de dire ici que tout continua de la même manière pendant les mois d'octobre, novembre, décembre 1707, et janvier 1708, aucun jour ne se passant sans que le grand fourneau jouât au moins une ou deux fois, et le plus souvent cinq ou six.

Le 10 de février 1708, sur les huit heures du matin, il y eut à Santorin un tremblement de terre assez fort. La nuit il y en avoit eu un beaucoup plus foible; ce qui nous fit juger, par l'expérience du passé, que notre volcan nous préparoit encore quelque terrible scène. Nous ne fûmes pas long-temps à l'attendre : feu, flamme, fumée, coups à faire trembler, tout fut horrible. De grands rochers d'une masse effroyable, qui jusque-là n'avoient paru qu'à fleur-d'eau, élevèrent fort haut leur vaste corps, et les bouillonnements de la mer augmentèrent à tel excès, que, quoique nous fussions comme accoutumés à tout

ce vacarme, il n'y eut personne qui n'en fût frappé d'horreur. Les mugissements souterrains ne venoient plus par intervalle ; ils duroient le jour et la nuit sans discontinuer. Le grand fourneau éclatoit jusqu'à cinq ou six fois en un quart d'heure, et frappoit des coups qui, par leurs redoublements, par la quantité et la grosseur des pierres qui voloient, par l'ébranlement des maisons, et par le grand feu qui paroissoit en plein jour (ce que nous n'avions pas encore vu), surpassoient tout ce qui avoit précédé.

Le 15 avril fut remarquable entre les autres jours pour le nombre et la furie de ces coups terribles, en sorte que pendant fort longtemps, ne voyant plus que feu, fumée ardente et grandes pièces de roches qui remplissoient l'air, nous crûmes tous que c'en étoit fait, et que l'île avoit sauté. Il n'en étoit pourtant rien, et il n'y eut que la moitié de la grande bouche qui s'étoit éboulée une autre fois, et qui en un instant redevint plus haute qu'elle n'étoit, par l'amas des cendres et des grosses pierres qui la réparèrent.

Depuis ce jour-là jusqu'au 23 mai, qui fut l'an révolu de la naissance de l'île, tout continua à-peu-près sur le même pied. Ce que je

remarquai de particulier, fut que l'île crut toujours en hauteur, et ne croissoit presque plus en largeur. La grande bouche ou le grand fourneau s'éleva fort haut, et par les matières fondues, que je crois être du soufre et du vitriol qui en lièrent la fabrique, il se fit là peu-à-peu comme un grand pâté avec un talus fort large.

Dans la suite tout s'apaisa insensiblement. Le feu et la fumée diminuèrent; les tonnerres souterrains devinrent tolérables; et leurs éclats, quoique toujours fréquents, n'étoient plus si effrayants. Cela vint apparemment de ce que les matières lui servoient d'aliment au feu n'étoient plus si abondantes, et peut-être de ce que les passages s'étoient de beaucoup élargis.

Le 15 juillet j'exécutai le dessein que j'avois depuis long-temps d'aller voir de près la nouvelle île. Le jour étoit beau, la mer calme, et les feux fort modérés. J'engageai dans cette partie Mgr. François Crispo, notre évêque latin, et quelques autres ecclésiastiques qui avoient la même curiosité que moi. Pour cela, nous eûmes soin de nous fournir d'un caïque bien calfaté, et dont les fentes avoient doubles étoupes enfoncées à force. Comme nous étions convenus de mettre pied à terre s'il étoit pos-

sible, nous fîmes tirer droit a l'île par un côté où la mer ne bouillonnoit pas, mais où elle fumoit beaucoup. A peine fûmes-nous entrés dans cette fumée, que nous sentîmes une chaleur étouffante qui nous saisit. Nous mîmes la main dans l'eau, et nous la trouvâmes brûlante. Nous n'étions pourtant encore qu'à cinq cents pas de notre terme. N'y ayant pas d'apparence de pousser plus loin par là, nous tournâmes vers la pointe la plus éloignée de la grande bouche, et par où l'île avoit toujours crû en longueur. Les feux qui y étoient encore, et la mer qui y jetoit de gros bouillons, nous obligèrent de prendre un long circuit, encore sentions-nous bien de la chaleur. En chemin faisant j'eus le loisir d'observer l'espace qu'il y avoit entre la nouvelle île et la petite *Cammeni*. Je le trouvai plus grand que je ne croyois, et je jugeai à l'œil qu'une galère en vogue pourroit passer par les endroits même les plus étroits. De là nous allâmes descendre à la grande *Cammeni*, d'où nous eûmes la commodité d'examiner sans beaucoup de danger toute la vraie longueur de l'île, et particulièrement le côté que nous n'avions pu voir de Scaro. L'île sur sa figure oblongue pouvoit bien avoir alors deux cents pieds dans

sa plus grande hauteur, un mille et plus dans sa plus grande largeur, et environ cinq milles de tour.

Après avoir éte plus d'une heure à considérer toutes choses, l'envie nous reprit de nous approcher de l'île, et de tenter encore une fois d'y mettre pied à terre par l'endroit que j'ai dit avoir été appelé long-temps l'île Blanche. Il y avoit plusieurs fois que cet endroit-là ne croissoit plus, et jamais on n'y avoit aperçu ni feu, ni fumée. Nous nous rembarquâmes, et fîmes ramer de ce côté-là. Nous en étions à près de deux cents pas, lorsque mettant la main dans l'eau, nous sentîmes que plus nous approchions, et plus elle devenoit chaude. Nous jetâmes la sonde. Toute la corde, longue de quatre-vingt-quinze brasses, fut employée sans qu'on trouvât le fond. Pendant que nous étions à délibérer si nous irions plus avant ou si nous retournerions en arrière, la grande bouche vint à jouer avec son fracas et son impétuosité ordinaire. Pour comble de disgrâce, le vent qui étoit frais porta sur nous le gros nuage de cendre et de fumée qui en sortit. Nous fûmes heureux qu'il n'y portât pas autre chose. A voir comme nous étions faits, après cette ondée de cendre qui nous avoit tout

couverts, il y avoit de quoi rire; mais aucun de nous n'en avoit envie. Nous ne songeâmes qu'à nous en aller bien vite, et nous le fîmes très-à-propos. Nous n'étions pas à un mille et demi de l'île, que le tintamarre y recommança, et jeta dans l'endroit que nous venions de quitter quantité de pierres allumées. De plus, en abordant à Santorin, nos mariniers nous firent remarquer que la grande chaleur de l'eau avoit emporté presque toute la poix de notre caïque, qui commençoit à s'ouvrir de tous côtés.

Pendant le temps que je demeurai encore à Santorin, qui fut jusqu'au 15 d'août de la même année 1708, l'île a continué à jeter du feu, de la fumée et des pierres ardentes, toujours avec un grand bruit, mais bien moindre que celui des mois précédents. Depuis mon départ jusqu'à ce jour 24 juin 1710, que j'écris ceci, j'ai reçu bien des lettres de Santorin, et j'ai fait diverses questions à un grand nombre de personnes qui en venoient; selon ce qu'elles m'ont rapporté, l'île brûle encore, la mer aux environs est toujours bouillante, et il ne paroît pas que cela doive cesser sitôt.

Extrait d'une lettre écrite de Santorin, le 14 septembre 1712, sur le même sujet.

Il y a un an, jour pour jour, que j'arrivai ici. Quelques heures après mon arrivée je me mis à considérer, le plus exactement qu'il me fut possible, la situation et les autres merveilles de la nouvelle île dont vous souhaitez que je vous rende compte. J'ai eu le loisir de réitérer souvent mes observations, la nouvelle île étant toujours sous mes yeux à une distance d'environ trois milles. J'ai eu de plus la commodité d'en aller souvent faire le tour, quoique toujours d'un peu loin, à cause de la chaleur que retient l'eau à un bon quart de lieue aux environs. Pendant que les bateliers rament à coups comptés, il faut qu'il y ait toujours quelqu'un qui ait la précaution de tenir la main dans l'eau, et qu'il avertisse vite dès qu'il la sent devenir trop chaude; autrement on y est pris, ainsi que dans les commencements plusieurs l'ont été, la poix des bateaux se fondant tout-à-coup, comme si le feu y avoit passé.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottav

L'île me paroît avoir bien cinq à six milles de tour. Elle est partout couverte de rochers noirs et calcinés, entassés pêle-mêle les uns sur les autres. Il y en a quelques-uns qui sont demeurés droits, et qui de loin ne représentent pas mal un cimeterre turc. Vis-à-vis la petite île, qu'on appelle la petite *Cammeni*, il s'élève du pied de la mer une fabrique naturelle, semblable à une espèce de tour bastionnée, de la hauteur de plus de quatre cents pieds. J'ai été long-temps à ne pouvoir presque croire qu'elle n'eût pas été faite de main d'homme, tant les proportions y sont bien gardées. Le corps de cette grande masse est d'une terre grisâtre; le haut est ouvert, et les bords en sont encroûtés d'une matière qui paraît être un mélange de soufre et de vitriol fondus ensemble. Cette ouverture peut avoir trente ou quarante pieds de diamètre. Les gens du pays l'appellent le grand fourneau. Un peu au-dessous de la grande bouche sont trois autres ouvertures de six à sept pieds de diamètre, assez semblables à trois grandes embrasures. Du côté de la mer le grand fourneau est parfaitement escarpé, et a le talus si droit, qu'un chat n'y pourroit grimper. Par le dedans de l'île on peut monter jusque dessus la bouche, à la fa-

veur de plusieurs gros rochers posés les uns sur les autres.

Depuis un an je n'ai vu jouer le fourneau qu'une seule fois, qui fut le 14 septembre 1711, le propre jour de mon arrivée à Santorin. Cela commença vers les deux heures après-midi, et finit un peu après quatre heures. Je ne sais comment vous exprimer ce que j'entendis et ce que je vis. En moins de deux heures le fourneau éclata jusqu'à sept fois tout de suite, dont l'une à peine attendoit l'autre, faisant à chaque fois un bruit égal à celui que feroient plusieurs gros canons tirant tous ensemble, élevant bien haut en l'air, et transportant à plus de deux milles en mer des pièces de roches enflammées qui à la vue paroissoient avoir plus de vingt pieds de longueur. La fumée qui les accompagnoit étoit blanche et épaisse comme du coton, et montoit droit aux nues en forme de colonne, le vent qui étoit alors fort frais, ne l'étant pas assez pour la faire seulement gauchir. Pendant que tout cela sortoit avec impétuosité, les trois ouvertures inférieures, que j'ai appelées embrasures, vomissoient des ruisseaux d'une matière fondue et étincelante, de couleur violette et d'un rouge qui tiroit sur le jaune. Après de

grands coups, et en suite de l'élancement des pièces de roches, on entendoit pendant un long temps, dans le fond du fourneau, comme des échos qui imitoient le son des tambours et des trompettes, des hurlements de chiens, des mugissements de taureaux, des hennissements de chevaux, etc.

Depuis ce jour-là, qui fut, comme j'ai dit, le 14 septembre de l'année passée, le fourneau n'a plus jeté de feux ni fait de bruit. Les trois embrasures poussent seulement de temps en temps quelques tourbillons d'une fumée épaisse, qui n'est ni assez forte, ni assez abondante pour arriver à la grande bouche. J'ai encore observé que dans les grandes pluies le corps du fourneau fume beaucoup, et rend les mêmes frémissements que le fer chaud quand on répand de l'eau dessus. Je travaille à vous faire un plan de la nouvelle île, non dans toute l'exactitude géométrique, mais le moins mal qu'il m'est possible. Je ne me sens pas encore le courage, pour ne pas dire la témérité qu'ont eue quelques-uns de nos Santorinois, d'aller grimper sur la nouvelle île par l'endroit qu'ils croyoient le moins chaud, et d'où ils sont revenus plus vite qu'ils n'y étoient allés, ayant leur chanssure brûlée jusqu'à la chair, et ra-

menant avec bien de la peine leur bateau plein d'eau, quoiqu'ils eussent dedans deux hommes uniquement occupés à étouper les fentes que la grande chaleur de l'eau faisoit. Ils ont apporté de là du soufre en pierre fort épuré, avec d'autres morceaux d'une matière congelée et pesante qui paroît un mixte de vitriol et d'une espèce de bitume raffiné. Quoique les feux aient cessé, il coule toujours d'une petite anse qui s'est formée au pied du grand fourneau de longues traînée d'une matière liquide, tantôt jaune, quelquefois rouge, et le plus souvent verte. Cette liqueur vient de dessous terre, et laisse des vestiges dans la mer sur une étendue de quatre ou cinq milles.

La nouvelle île ne croît plus. Depuis qu'elle est sortie de la mer, et à mesure qu'elle s'élevoit, la Petite-Brûlée qui en est proche, s'est beaucoup affaissée et s'affaisse tous les jours, et même le côté de Santorin qui lui est opposé a jusqu'à présent baissé de plus de six pieds. On en juge par quelques magasins de la marine qui avant cela étoient à plus de cinq grands pieds du niveau de la mer, et dans lesquels aujourd'hui les bateaux entrent et demeurent à flot.

Je ne sais où tout ceci aboutira; mais c'est

un spectacle qui n'est pas beaucoup agréable. Le grand fer à cheval qui forme le golfe de Santorin, dans lequel ont paru à divers temps trois nouvelles îles, étoit, selon les vieilles traditions du pays, une même terre avec l'île qui s'abîma autrefois. Maintenant que de ce côté-là les terres commencent à remonter du fond de la mer, qui sait si ce qui est resté de Santorin ne sera pas abîmé à son tour avec tous ses châteaux et tous ses villages, à peu près comme il arrive aux deux plats de la balance, dont l'un baisse à mesure que l'autre hausse? Ce qui me confirmeroit presque dans cette conjecture, c'est: 1° que Santorin est souvent agité de tremblements de terre : ce qui marque qu'il y a des feux dans ses fondements; et qui sait si ces feux ne les sapent pas peu-à-peu, et si quelque beau jour, lorsqu'on s'y attendra le moins, tout ne viendra pas à s'écrouler, comme il arrive de temps en temps le long des bords escarpés de l'île, où de grands rochers se détachent et s'en vont à la mer? Il y a quelques années que nous perdîmes ainsi, pendant la nuit, la moitié de notre jardin.

2° Le fonds, et comme la substance de l'île, est tout de pierre-ponce, qui est manifestement une pierre calcinée, dans laquelle les

habitants de la campagne creusent leurs logements avec une facilité surprenante. Or pour calciner ainsi la pierre, il faut que tout le corps de l'île soit tout pénétré d'exhalaisons de feu.

3° Les terres, tant des champs que des vignes, ne sont pas ici comme ailleurs, liées et consistantes : ce n'est qu'une cendre fine et légère, sous laquelle on trouve la pierre-ponce à quelques pieds de profondeur. Cette terre cendreuse ne laisse pas d'être fertile, surtout quand la saison est pluvieuse; mais dans le temps de sécheresse le pays est désolé : les vents transportent la terre d'un lieu à un autre; de manière que tel qui avoit aujourd'hui un champ, n'a plus le lendemain que de la pierre nue, toute la terre étant allée à ses voisins, et de ceux-là à d'autres.

4° Tous les vins de Santorin ont le goût et la couleur de soufre, et sont communément très-violents; ce qui marque qu'ils sont remplis d'esprits de feu. Enfin je compare Santorin à un grand laboratoire, où tout se fait, blés, vins, et le reste, à force de feux et de minéraux. Il y a bien des années que cela dure. Dieu veuille que cela dure encore long-temps, et que les feux sur lesquels l'île me paroît soutenue ne viennent pas à se faire jour quelque part, et à la détruire de fond en comble.

LETTRE

Du P. Antoine-Marie Nacchi, supérieur-général des missions de la compagnie de Jésus en Syrie et en Egypte, au très révérend P. Michel-Ange Tamburini, général de la compagnie de Jésus.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LE zèle ardent et continuel de votre paternité pour envoyer des ouvriers de notre compagnie jusqu'aux extrémités du monde, et faire annoncer aux nations barbares, infidèles et schismatiques, l'Évangile de Jésus-Christ, mérite que votre paternité ait la consolation d'apprendre le succès que Dieu accorde aux travaux des Jésuites.

Ce fut un de vos prédécesseurs qui établit en 1626 les missions de notre compagnie dans cette partie de l'Asie qu'on nomme la Syrie; c'est de ces missions que je dois avoir l'honneur de vous rendre compte : j'ai l'avantage de les connoître dès ma plus tendre jeunesse;

car votre paternité sait que je suis né sujet du maître de ce grand empire. Mais je suis redevable à la bonté particulière de Dieu de m'avoir fait naître de la nation maronite, qui a toujours fait une profession publique et non interrompue d'être inviolablement attachée à la religion catholique.

C'est le témoignage que tout le monde chrétien lui rend avec justice, et que je lui rends avec joie pour mon honneur.

On sait que la nation maronite tire son origine et son nom du célèbre abbé *Maron*, qu'il ne faut point confondre avec un plus ancien *Maron*, hérésiarque monothélite. Le saint abbé Maron naquit en Syrie dans le quatrième siècle. Il y mena la vie des cénobites. Il eut sous sa conduite plusieurs disciples qui embrassèrent son genre de vie. La réputation de sa sainteté fut si grande, que saint Jean Chrysostôme lui écrivit du lieu de son exil pour le prier de lui obtenir de Dieu par ses prières la grâce de supporter avec patience et courage l'excès des peines qu'il y souffroit. Le cardinal Baronius fait l'éloge des lettres que le saint abbé écrivit au pape Hormisdas, et du livre qu'il présenta au concile, preuve authentique de la catholicité du saint abbé.

Après qu'il eut saintement fini ses jours, ses disciples bâtirent un second monastère près le fleuve Oronte. Pour le rendre plus recommandable, ils lui donnèrent le nom de leur père, et depuis ce temps-là il fut appelé le monastère de saint Maron. L'empereur Justinien en rebâtit l'église, et lui donna une bien plus belle forme que n'étoit celle de la première.

Dans le nombre des cénobites de ce monastère, il y en eut un nommé Jean, qui s'étant distingué entre ses frères par sa vertu, fut élu abbé; et en l'honneur de leur premier père, celui-ci fut surnommé l'abbé *Maron*.

Ce second abbé Maron combattit vivement les hérétiques et les schismatiques. Il en convertit plusieurs, et défendit si heureusement sa nation contre le schisme et l'hérésie qui l'environnoient de toutes parts, qu'elle est demeurée seule dans le Levant constamment et universellement dévouée à la chaire de saint Pierre.

L'abbé Jean Maron dont nous parlons fut le premier de sa nation qui fut honoré du titre de patriarches des Maronites. Il reçut le patriarchat du Saint-Siége. Ses successeurs, après leur élection, ne manquent pas encore aujourd'hui

d'envoyer un député au Pape, pour en recevoir la confirmation et le *pallium*.

Après la grâce que Dieu m'a faite d'avoir pris naissance dans une nation si catholique, il a plu au Seigneur d'en ajouter une autre qui m'est très précieuse, c'est de m'avoir appelé à la compagnie de Jésus, et d'y avoir été reçu tout indigne que j'en étois. Tant de grâces m'ont fait croire que l'intention de Dieu étoit que je consacrasse ma vie au salut de ceux qui ont eu le malheur ici de naître dans l'erreur et dans le schisme.

C'est pour répondre à la vocation divine que je tâche depuis plusieurs années de remplir le moins mal qu'il met possible les devoirs de mon ministère.

Mais ayant eu l'avantage d'être connu particulièrement de votre paternité dans le séjour que j'ai fait à Rome auprès d'elle, j'avois eu lieu d'espérer qu'elle ne penseroit jamais à me charger du gouvernement de nos missions en Syrie et en Egypte. Vous avez commandé, mon révérend Père; j'ai obéi, dans l'espérance que mon obéissance me procureroit du côté de Dieu tout ce qui manque du mien pour accomplir sa volonté divine et vos intentions.

Ce que j'aurai l'honneur de vous expose

dans cette lettre vous fera connoître plus parfaitement que jamais la conduite édifiante de vos enfants, leurs travaux, leurs souffrances, leurs succès, et les nouvelles moissons que le Ciel leur prépare. Ce sont autant de motifs qui nous font espérer que votre paternité conservera pour nos missions son affection paternelle, et qu'elle continuera de nous envoyer plusieurs de nos frères, qui trouveront dans ce pays des ames à gagner.

La Syrie, où nous avons le bonheur d'être employés au service de Dieu et de notre sainte religion, est une grande province en Asie, soumise à la domination du Turc. Nous y avons cinq établissements : ils sont placés dans les villes et autres lieux où les exercices d'une mission sont nécessaires. Deux sont dans les deux ports les plus célèbres et les plus fréquentés de la Syrie, qui sont *Seyde* et *Tripoli*. Nous en avons deux autres dans ses deux principales villes, savoir : *Damas* et *Alep*. Notre cinquième établissement est dans la partie qu'on appelle *Kesroàn*. Son siége est à Antoura.

Le feu roi Louis XIV d'heureuse mémoire, toujours attentif à ce qui pouvoit procurer la gloire de Dieu dans les pays même les plus éloignés de ses états, jugea à propos, l'année

1698, d'envoyer des missionnaires en Égypte. Votre paternité aura vu dans la lettre que nous avons eu l'honneur d'adresser à son altesse sérénissime monseigneur le comte de Toulouse, l'établissement que feu sa Majesté nous a fait au grand Caire, capitale d'Égypte. Cette lettre [1] que le P. Fleuriau a eu l'honneur de vous envoyer explique les occupations que nous y avons, les biens qu'on y peut entreprendre, ceux que nous avons tâché jusqu'à présent d'y faire; et elle vous aura suffisamment instruit de tout ce qui regarde cette mission, qui fait un sixième établissement dans le département du supérieur-général de nos missions en Syrie et en Égypte.

Avant que d'exposer à votre paternité nos occupations pour la sanctification des ames, nous devons lui dire les moyens que nous avons de travailler à la nôtre : car nous devons nous souvenir d'abord de l'instruction capitale que saint Ignace fait aux missionnaires de sa compagnie, qui est d'employer leur zèle pour se perfectionner dans les voies de Dieu, avant que d'entreprendre d'y conduire les autres.

[1] Cette lettre se trouve dans un autre volume.

Le premier moyen que nous avons pour nous porter à Dieu, c'est la vue presque continuelle de toutes les actions et de toutes les souffrances du Sauveur, qui avoit choisi cette petite partie du monde par préférence à toute autre, pour y naître, pour y converser avec les hommes, et enfin pour y souffrir et y mourir pour eux.

A peine peut-on faire un pas sans reconnoître les vestiges de ce Dieu-homme, parcourant les bourgades, guérissant les maladies spirituelles et corporelles, et souffrant les mauvais traitements de ceux qui jouissoient de ses bienfaits. Les exemples de sa patience, de sa charité, de sa douceur, de son zèle, de son union continuelle avec Dieu son Père, nous sont de continuelles leçons qui nous instruisent, qui nous animent et qui nous consolent.

Le second moyen de perfection que les missionnaires trouvent ici sont les croix qu'ils ont souvent à porter à la suite du Sauveur. Elles leur viennent de la part des infidèles, qui ont un souverain mépris des chrétiens, et qui se font un point de religion de les maltraiter. Il y en a peu parmi nous qui n'en aient reçu de mauvais traitements.

Nous avons encore plus à souffrir des schis-

matiques. Le schisme leur inspire une haine implacable contre les catholiques et particulièrement contre les missionnaires. Ils emploient le mensonge, la calomnie, la perfidie, les faux témoignages, pour leur attirer des avanies de la part des Turcs, aussi souvent qu'ils le peuvent.

Nous n'avons pas moins à souffrir de la part des libertins, qui nous regardent comme ennemis déclarés de leur libertinage, parce que nous tâchons de leur faire enlever les malheureuses victimes de leurs iniquités.

Il faut joindre à ces croix les maladies pestilentielles et contagieuses auxquelles les missionnaires sont souvent exposés, et où ils s'exposent eux-mêmes volontairement, s'estimant heureux de pouvoir donner leur vie pour leurs frères en Jésus-Christ, par un martyre de charité. Plusieurs de nous ont eu cet heureux sort.

Ce sont là les croix inséparables de la vie évangélique qui se présentent souvent à nous. Le Fils de Dieu les a annoncées et promises à ceux qui voudroient le suivre. Nous aurions tort de nous plaindre, parce que nous sentons qu'elles contribuent à nous détacher de la vie et de nous-mêmes, et qu'elles nous font aimer

Dieu et désirer de le posséder pour toujours.

Je ne parle point ici, mon révérend Père, de notre manière de vivre, bien différente de celle qu'on a en France. Nous avons occasion de nous souvenir que nous ne sommes pas venus ici pour y chercher nos commodités. Nous tâchons de n'être à charge à personne; nous déclarons à nos disciples que nous ne voulons que le salut de leurs ames, et nous nous contentons des aumônes qui nous viennent de France, ayant toujours devant les yeux la pauvreté dont le Fils de Dieu et ses apôtres ont fait ici avant nous profession.

Le troisième moyen de sanctification que la Syrie et l'Égypte nous donnent, c'est la multitude des bonnes œuvres qui se présentent sans cesse à nous. Nul missionnaire ne manque d'ouvrage; il en trouve plus qu'il n'en peut faire; et c'est ce qui nous en a enlevé plusieurs, qui ont succombé dans la fleur de leur âge sous le poids du travail. Je dois ajouter ici que nous ne sommes pas les seuls qui ayons le bonheur de travailler dans la vigne du Seigneur. Plusieurs fervents religieux de différents ordres la cultivent avec nous.

Au reste, j'avoue qu'il ne faut pas s'attendre à faire ici la conquête de royaumes entiers,

pour les mettre sous l'empire de Jésus-Christ, et à baptiser autant de milliers d'hommes que saint François-Xavier en a baptisé. Ce n'est pas là de quoi il s'agit; mais Dieu demande de nous une attention continuelle pour conserver les chrétiens catholiques dans leur sainte foi, pour les préserver de la contagion du schisme, de l'hérésie et du libertinage, et pour faire rentrer dans le sein de l'Église ceux qui ont le malheur d'en être séparés. J'ajouterai même que, quand nous n'aurions ici pour toute occupation que certaines œuvres obscures qui nous sont journalières, nous nous estimerions encore très heureux d'y pouvoir employer toute notre vie; persuadés comme nous le sommes que, pour être cachées et sans éclat, elles n'en sont pas moins précieuses aux yeux de Dieu.

Mais, grâces au Seigneur, le champ que nous avons à cultiver est vaste et très peuplé. Il fournit toujours à un très grand nombre d'ouvriers les occasions de beaucoup travailler et de beaucoup souffrir.

On compte dans la Syrie et dans l'Égypte environ deux cent mille chrétiens de différentes nations, savoir, les Maronites, les Grecs, les Syriens, les Arméniens, les Chaldéens et les

Coptes. Tous font un exercice public de la religion chrétienne, en payant chaque année leur tribut à la Porte. Ces différentes nations ont leurs patriarches, leurs évêques et leurs prêtres, dont les uns sont catholiques et les autres sont schismatiques. Plaise à Dieu de bénir les apparences que nous avons d'une heureuse moisson. Elle est l'objet de nos vœux et de nos travaux; nous sommes prêts à verser notre sang pour elle, si son accroissement en pouvoit dépendre; j'ose vous assurer, mon révérend Père, que telle est la disposition de tous nos missionnaires. C'est le fruit des excellents moyens que nous fournit chaque année la Syrie pour parvenir à la perfection de notre état, et pour conduire au port du salut les nations que la Providence nous a confiées.

Après les observations que je viens de faire, mon révérend Père, il est temps d'entrer dans le détail de tout ce qui regarde chaque mission en particulier, pour en donner à votre paternité une connoissance parfaite.

MISSION DE NOTRE-DAME D'ALEP.

Je commence par notre mission dans la ville d'Alep, parce qu'elle fut la première établie

en Syrie, et qu'elle devint pour ainsi dire la mère des autres.

Alep est une des principales villes de l'empire Ottoman. Quelques-uns l'ont appelée *Béroan*, et d'autres *Hierapolis*. Les habitants prétendent que le nom d'Alep qu'elle porte aujourd'hui, est tiré du mot arabe *halep*, qui signifie *lait*. La raison qu'ils en apportent est l'opinion qu'ils ont qu'Abraham faisoit élever ses troupeaux en ce pays fertile en paturages du côté de la Caramanie.

La ville est belle, bien bâtie, bien peuplée, et très riche par le commerce qu'elle fait continuellement avec les Indes et la Perse, qui y envoient tout ce que ces royaumes ont de plus précieux; le peuple y est très doux, plus poli qu'ailleurs, et spirituel. Le nombre des catholiques, Grecs, Maronites et Arméniens, y est très grand. Il s'y trouve quelques familles nestoriennes.

Notre mission en cette ville prit naissance au milieu des croix. Les premiers missionnaires qui y furent envoyés les regardèrent comme des gages assurés de la protection de Dieu, et des fruits spirituels qu'ils recueilleroient un jour de leurs travaux et de leurs persécutions. *Si le grain de blé*, dit le Sauveur, *étant tombé*

dans la terre, ne vient à mourir, il demeure là seul; mais s'il meurt, il rapporte beaucoup. Cette parole du Sauveur étoit le ferme appui de leur espérance, et leur espérance causoit leur tranquillité d'esprit.

Ce fut l'an 1625 qu'Urbain VIII apprit, par des nouvelles sûres, que les intérêts de l'Église catholique demandoient que l'on envoyât au plus tôt des missionnaires en Syrie pour conserver notre sainte religion dans un pays où le Fils de Dieu l'avoit d'abord établie. Sa Sainteté s'adressa au révérend P. Mutio Vitelleschi, l'un de vos prédécesseurs dans le gouvernement de notre compagnie. Il lui ordonna de choisir de bons ouvriers qui fussent en état de partir incessamment pour se rendre en Syrie. Les PP. Gaspard Manilier et Jean Stella, tous deux de la province de Lyon, furent destinés à cette œuvre; ils arrivèrent à Alep dans la même année.

A peine fut-on informé de leur arrivée et de leur mission, qu'une personne très puissante auprès du bacha, et qui avoit des intérêts secrets à maintenir le schisme, et le libertinage qui en est ordinairement la suite, fit tous ses efforts pour faire chasser les deux missionnaires. Dieu permit qu'elle y réussît, et les

deux pères furent embarqués sur un vaisseau anglais, avec ordre au capitaine de ne les débarquer qu'en France; mais la Providence, qui détruit les projets des hommes quand ils sont contraires à ses desseins, en ordonna autrement. Une rude tempête qui s'éleva tout-à-coup obligea le capitaine à s'aller sauver, lui et son vaisseau, dans le port de Malte.

Le P. Manilier y tomba si dangereusement malade, que le capitaine, touché de compassion de son état, le mit à bord; la maladie paroissant devoir être longue, le capitaine ne jugea pas à propos d'attendre la guérison du père. Il le laissa entre les mains du P. Stella pour en prendre soin, et il fit voile en même temps pour continuer sa route. Dieu rendit la santé au malade.

A peine sentit-il ses forces revenues, qu'il prit la résolution avec le père son compagnon d'aller en droiture à Constantinople. Ils trouvèrent en cette capitale la puissante protection de notre ambassadeur; il leur obtint un commandement favorable du grand-seigneur pour s'établir à Alep.

Ils écrivirent en même temps en France pour supplier très humblement le Roi d'ordonner à

son consul de s'employer à leur établissement et d'y interposer son auguste nom.

Louis XIII, si recommandable par la sainteté de sa vie, et particulièrement par son grand zèle pour la religion, accorda très volontiers ce qu'on lui demanda pour les deux pères. Ces deux missionnaires, étant munis d'un commandement du grand-seigneur et de la puissante recommandation du Roi, partirent de Constantinople pour se rendre à Alep. L'ennemi qui les en avoit fait chasser, irrité de leur retour, excita secrètement les hérétiques à aller accuser auprès du bacha les deux pères d'être des perturbateurs du repos public, et d'avoir voulu forcer les sujets du grand-seigneur à se faire Francs, c'est-à-dire catholiques romains. Mais Dieu voulut confondre ces calomniateurs par celui même dont ils prétendoient se servir pour opprimer des innocents. Car, heureusement pour les missionnaires, ce bacha, qui n'étoit que depuis peu à Alep, avoit connu les deux pères à Constantinople. Il les fit venir devant lui. Alors prenant un visage sévère, il dit en leur présence à leurs accusateurs : « Vous êtes des imposteurs; je » connois ces religieux, je les ai vus à Constan- » tinople, et j'ai signé moi-même le commande-

» ment qui a été donné en leur faveur; je ferai » mettre aux fers le premier de vous qui les mo- » lestera.» Ensuite regardant les deux pères avec bonté, il leur dit : « Ne craignez rien, rassu- » rez-vous, je vous accorde ma protection.»

Il ne leur en fallut pas davantage pour leur faire mettre la main à l'œuvre, et pour commencer leur établissement. Les catholiques, charmés d'avoir dans les deux pères un secours dont ils avoient été jusqu'alors privés, firent paroître autant de ferveur que d'assiduité pour assister à leurs conférences et instructions.

Quelque temps après, le P. Stella ayant été député en France pour venir demander de nouveaux ouvriers, et pour pourvoir à leur subsistance, le P. Jérôme Queyrot vint prendre sa place. La peste s'étant allumée en ce temps dans toute la ville, le P. Manilier et son nouveau compagnon se crurent obligés de s'y exposer pour assister les malades qui étoient en danger. Cette action de charité leur gagna l'estime et l'affection de ceux qui leur avoient été jusque-là contraires : mais les marchands françois, craignant que la contagion du mal ne leur fît perdre deux hommes qui leur étoient si nécessaires, les forcèrent à venir se retirer avec eux dans leur camp, c'est-à-dire dans une

vaste maison, où plusieurs d'entr'eux occupoient les appartements séparés.

La maladie contagieuse ayant cessé, le métropolitain grec, prélat qui étoit catholique, prit les pères en amitié; il leur faisoit faire chez lui des catéchismes pour les enfants et des conférences pour ses ecclésiastiques. Avec cette protection de l'archevêque et du bacha, la religion faisoit chaque jour de nouvelles conquêtes sur l'hérésie et sur le libertinage. Le démon, jaloux de ce succès, voulut y mettre opposition, ou plutôt il plut à Dieu d'éprouver les instruments dont il vouloit se servir pour sa gloire.

Un nouveau bacha, successeur de celui dont nous venons de parler, étant venu à Alep avec des dispositions bien contraires à celles de son prédécesseur, écouta les nouveaux accusateurs des missionnaires. Les hérétiques les accusèrent d'avoir bâti une chapelle où ils disoient publiquement la messe. Sur cette seule déposition, dont la fausseté étoit aisée à connoître, le bacha fit jeter dans les cachots le P. Jérôme Queyrot et le P. Aimé Chezaud, et deux de nos frères, nommés Fleuri Béchesne et Raymond Bourgeois; il les fit charger de chaînes,

et ordonna qu'on remplît leurs cachots de pointes de cailloux et de pots cassés.

Les hérétiques en vouloient particulièrement au P. Manilier; mais ce père ayant été appelé ailleurs pour quelques bonnes œuvres, échappa aux mauvaises intentions de ses ennemis. Pour ce qui est des autres prisonniers, il est aisé de juger tout ce qu'ils eurent à souffrir pendant cette rude captivité. Le P. Jérôme Queyrot et ses compagnons se consoloient et s'animoient, en se disant les uns aux autres qu'ils étoient heureux d'être chargés, comme l'apôtre des Gentils, des chaînes de Jésus-Christ, et d'avoir à souffrir pour une si bonne cause, dans un pays où le Fils de Dieu, leur maître et leur père, avoit voulu porter sa croix, et y être attaché pour le salut des hommes.

Le Seigneur, qui veille continuellement sur ses élus, ne laissa pas long-temps ses serviteurs dans cette fournaise de tribulations. Il suscita un gentilhomme nommé *Contour*, ami du nouveau bacha, pour prendre la défense des prisonniers. La nation française et son consul se joignirent à ce charitable gentilhomme, et entreprirent ensemble la justification des prisonniers auprès du bacha. Ils lui firent voir si évidemment la malignité des calomniateurs,

et l'innocence des calomniés, que le bacha, convaincu de l'une et de l'autre, les fit sortir de prison. Leur élargissement donna beaucoup de joie, non seulement à leurs protecteurs et à tous les catholiques, mais encore aux consuls anglais et hollandais, qui voulurent en leur particulier faire leurs remerciements au bacha de la liberté qu'il avoit rendue aux missionnaires. Le malheureux qui les avoit accusés fut quelque temps après empoisonné par un de ses ennemis. Sa mort, dans son malheureux état, causa plus de douleur aux missionnaires que leur délivrance ne leur avoit donné de joie.

Le calme ayant succédé à la tempête, les missionnaires se livrèrent avec plus de ferveur que jamais aux travaux de la mission. L'instruction de la jeunesse et la fréquentation des sacrements leur ayant paru les plus efficaces moyens pour avancer l'œuvre de Dieu, ils ouvrirent pour l'instruction des enfants une école où ils les assemblèrent. Les chrétiens, témoins des peines et des soins que les pères se donnoient pour leur éducation, étoient infiniment édifiés de voir avec quelle bonté, quelle patience et quelle application ces hommes évangéliques apprenoient à leurs enfants les prin-

cipes de la doctrines chrétienne. Ils établirent en même temps trois congrégations d'hommes : la première pour les Français, la seconde pour les Arméniens, et la troisième pour les Maronites et les Syriens. Les exhortations fréquentes qu'ils y faisoient, et les autres exercices de piété qu'ils mirent en usage, accoutumèrent peu à peu les nouveaux congréganistes à s'approcher des sacrements de pénitence et d'eucharistie. L'exemple du consul qui étoit à la tête des Français animoit et entretenoit leur ferveur. La protection d'ailleurs que toute la nation accordoit aux missionnaires ne contribuoit pas peu au succès des bonnes œuvres qu'ils entreprenoient. Mais l'excès de leur travail consomma en peu d'années la vie de ces premiers ouvriers dans la ville d'Alep. Ils eurent pour successeurs, en différents temps, le P. *Jean Amieu*, le P. *Guillaume Godet*, le P. *René Clisson*, le P. *Michel Nau*, les PP. *Avril* et le P. *Joseph Besson*.

M. Picquet, consul de la nation française, jugea à propos de leur donner sa chapelle avec la qualité de chapelains. Ce titre, qui les mettoit sous une protection particulière du Roi, leur donnoit les facilités d'assembler les chrétiens dans la chapelle consulaire, de les instruire

et d'y faire librement et tranquillement leurs fonctions. Ce fut pour leur en assurer la possession qu'en 1679 le feu roi ayant été informé par le chevalier d'Arvieux, alors son consul à Alep, des avantages que la religion et ses sujets négociants dans le Levant recevoient des services des missionnaires, fit expédier en leur faveur le brevet ci-joint, par lequel Sa Majesté confirme lesdits missionnaires dans la possession où ils avoient été mis de la chapelle consulaire par la seule bonne volonté des consuls de la nation.

BREVET DU ROI.

Aujourd'hui septième de juin mil six cent soixante-dix-neuf, le Roi étant à Saint Germain-en-Laye, voulant gratifier et favorablement traiter les pères Jésuites français missionnaires au Levant, en considération de leur zèle pour la religion, et des avantages que ses sujets qui résident, et qui trafiquent dans toutes les Échelles reçoivent de leurs instructions, Sa Majesté les a retenus et retient pour ses chapelains dans l'église et chapelle consulaire de la ville d'Alep en Syrie. Veut qu'ils

soient dorénavant reconnus en cette qualité par tous les négociants audit pays ; qu'ils aient l'administration de ladite église ou chapelle consulaire ; qu'ils y fassent tous les exercices spirituels propres à leur institution : Et Sa Majesté, pour marque de sa volonté, m'a ordonné d'expédier le présent brevet, qu'elle a voulu signer de sa main, et fait contresigner par moi son conseiller-secrétaire d'état et de ses commandements et finances.

Signé, LOUIS.

Et plus bas : COLBERT.

Ce brevet fut enregistré au parlement d'Aix le 3 août de la même année, et M. le vicomte de Guilleragues, ambassadeur à la Porte, en ordonna l'exécution par son ordonnance du 6 septembre 1679.

Cette qualité de chapelains dont nos premiers missionnaires furent honorés ayant augmenté le nombre de leurs occupations, il fallut aussi augmenter le nombre des missionnaires, pour partager entr'eux tant de différentes occupations, et qui sont incompatibles. Les uns s'employoient uniquement aux œuvres de piété

dans la chapelle et dans les congrégations, et les autres alloient chercher les brebis égarées dans les différents quartiers de la ville et de la campagne.

Pour mieux juger de l'étendue et de la multitude de leurs occupations, il suffit de dire que l'on compte dans la ville d'Alep deux cent mille ames ou environ, parmi lesquelles nous avons cinquante mille chrétiens, tant Maronites qu'Arméniens et Grecs, sans y comprendre un grand nombre de Français que le commerce attire en cette florissante ville. C'est à toutes ces différentes nations que les missionnaires rendoient leurs services pour entretenir et perfectionner le bien que leurs prédécesseurs avoient commencé à faire. Ils s'appliquèrent en particulier à corriger plusieurs superstitions familières aux Orientaux, et entr'autres à faire abolir l'usage d'un sacrifice particulier, et le plus criminel de tous, qu'ils appeloient *Korban*.

Ce sacrifice consistoit à conduire avec pompe un mouton sur le parvis de l'église. Le prêtre sacrificateur bénissoit du sel, et le mettoit dans la gorge de la victime; il faisoit ensuite quelques prières sur le couteau dont il alloit se servir, et, après avoir imposé ses mains sur la

tête du mouton, il l'égorgeoit. La victime étant égorgée, le prêtre avoit grand soin de s'en approprier une bonne partie, et abandonnoit le reste aux assistants, qui en faisoient un grand festin, dont les suites étoient très souvent funestes aux bonnes mœurs.

C'est à leur zèle que nous devons le bonheur de ne voir presque plus aujourd'hui ces sortes de sacrifices, ni les superstitions de ces hommes que l'on appelle *chamsies*, et d'autres qu'on nomme *banianes*. Les premiers adoroient le soleil et les seconds se disoient de la religion d'Adam. Ils adoroient des veaux, et croyoient que manger de leur chair c'étoit un crime.

Je ne dois point oublier, mon révérend père, de parler ici du P. Joseph Besson, qui quitta le rectorat de notre collége de Nîmes pour venir consommer le reste de ses jours dans nos missions de Syrie. Elles n'oublieront jamais les rares exemples de vertus qu'il y a laissées. Il y joignoit beaucoup de capacité, et surtout la science qui lui étoit la plus nécessaire pour combattre avec fruit le schisme et l'hérésie. Il avoit acquis un si grand usage de la langue arabe, que ceux qui la parloient le plus élégamment avouoient qu'ils avoient un

plaisir sensible à l'entendre parler, exhorter, et prêcher; ce qui lui gagnoit la confiance de ceux qui le connoissoient. Dieu versa des bénédictions extraordinaires sur les congrégations dont il avoit le soin. Les consuls et les principaux de la nation se faisoient honneur d'en être. Il faut dire aussi que leur édifiante conduite faisoit en même temps honneur aux congrégations et à celui qui en prenoit le soin.

Quelque zèle que le P. Besson eût pour un si saint et si utile emploi, son attrait particulier étoit de s'employer au service des pestiférés, désirant mourir de ce martyre de charité. Dieu lui en fit la grâce. La ville d'Alep ayant été affligée de la peste, le zélé missionnaire, avec la permission de ses supérieurs, se jeta au milieu du péril; et, après avoir procuré une sainte mort à un grand nombre de personnes, qui périrent dans ce temps-là de contagion, il fut attaqué de la peste, et en mourut. Sa vocation à nos missions et sa promptitude à y obéir, fut digne d'un profès de notre compagnie, qui est engagé par un vœu particulier et solennel de courir au premier ordre de son supérieur jusqu'aux extrémités du monde pour y procurer le salut des ames.

Le père provincial de la province de Toulouse ayant exposé publiquement le besoin pressant d'ouvriers dans la Syrie, le P. Besson lui repartit à l'instant : *Me voici prêt à partir, mon père; parlez, et je pars.* Sa bonne volonté fut acceptée. Il partit. Quels services les missions ne doivent-elles pas attendre d'un missionnaire si saintement disposé !

Dieu se servit en effet de lui pour procurer sa gloire dans les travaux continuels où son zèle l'engageoit. Mais, ce qui est le plus surprenant, c'est qu'il joignoit à ses travaux excessifs une continuelle et affreuse mortification. Il ne quittoit jamais le cilice, deux ais composoient son lit, et deux gros livres lui servoient d'oreiller. Il ne donnoit que peu de temps au repos de la nuit, et se levoit chaque jour de grand matin pour employer plusieurs heures à l'oraison. Il étoit d'ailleurs toujours gai et d'une humeur très commode, se faisant tout à tous. Son confesseur a assuré que Dieu l'avoit honoré de plusieurs insignes faveurs, et entr'autres de fréquentes visites de son ange gardien, dont il recevoit de salutaires avis : mais l'humble serviteur de Dieu cachoit aux hommes les grâces qu'il recevoit du Ciel. Son zèle ne se borna pas dans la ville d'Alep; il

l'étendit dans les villages voisins. Le mauvais air même d'Alexandrette ne fut pas capable de le rebuter. Il y alla souvent avec le P. Gilbert Rigauld. Des confessions de plusieurs années, des réconciliations, les assistances des malades, et l'instruction des peuples, furent les fruits de leurs travaux. Le P. Rigauld, son compagnon, fut si touché des biens qu'un missionnaire peut faire dans cette ville, que, malgré l'air pestilentiel qu'on y respire, et qui surtout est mortel aux étrangers, il fit vœu d'y revenir aussi souvent que ses supérieurs le lui permettroient.

La conversion des Jasidies fut un nouvel objet de zèle pour le P. Besson. Les Jasidies sont des peuples qui adorent le soleil, et qui rendent un culte au démon, comme à l'auteur du mal.

Le P. Besson prit la résolution de leur aller porter la connoissance du vrai Dieu; mais, ayant été chargé du gouvernement de nos missions, et ne pouvant plus exécuter par lui-même ce dessein, il leur envoya des missionnaires. L'heure de la conversion de ce malheureux peuple n'étoit pas encore venue. Les missionnaires que le P. Besson leur envoya ne furent pas long-temps sans s'en apercevoir. Ils

s'en revinrent après avoir secoué la poussière de leurs souliers. Nous attendons le moment auquel Dieu par sa miséricorde voudra dissiper les ténèbres qui empêchent ces hommes aveugles de voir l'horreur de leurs mystères d'iniquité.

Le P. Besson et quelques autres missionnaires dont nous avons parlé ayant saintement fini leur carrière, le P. Deschamps et le P. Gabriel de Clermor tous deux de la province de France, furent du nombre de ceux qui leur succédèrent. Le premier a gouverné très utilement nos missions pendant plusieurs années, et a fini sa vie dans l'exercice de sa charge, et assistant les malades attaqués de fièvres pourprées.

Le P. de Clermont, de l'illustre famille dont il portoit le nom, mourut presque en même temps de la même maladie. Ces deux pères et leurs successeurs qui ont eu soin de cette mission se sont employés de tout leur cœur pour conserver le précieux héritage qu'ils avoient reçu de leurs prédécesseurs. C'est cet héritage que nous cultivons et que nous sommes prêts aujourd'hui à défendre au péril de notre vie. Tout ce que nous avons reçu de nos pères nous est infiniment cher, jusqu'à leurs croix, dont il

plaît à Dieu de nous faire part de temps en temps pour nous rendre plus dignes d'être de bons ouvriers dans sa vigne. Le P. Sauvage et le P. Pagnon ont eu de rudes combats à soutenir dans plusieurs avanies qui leur ont été faites. Le dernier étant supérieur de cette mission, et faisant faire quelques réparations dans une maison que M. Lemaire, consul à Alep, lui avoit procurée, fut accusé d'avoir voulu bâtir une chapelle publique. Cette accusation, toute fausse qu'elle étoit de notoriété publique, fut plus que suffisante pour le faire prendre par des soldats et le conduire ignominieusement devant le cadi, qui le fit mettre au carcan, et ensuite dans les fers. Il n'en auroit pas été quitte pour ces mauvais traitements, si M. Lemaire, alors consul d'Alep, et aujourd'hui consul au Caire, n'eût interposé son autorité pour le retirer des mains de ces furieux ennemis de notre sainte religion. Cette avanie et plusieurs autres semblables doivent disposer tous les missionnaires qui viendront en ce pays-ci à dire sincèrement comme l'apôtre saint Paul : *Je ne crains rien de tout cela, et je n'estime point ma vie plus précieuse que moi-même.*

En effet, nous serions bien coupables si nous

avions peur des croix dont ce pays est presque tout parsemé : car il ne faut pas croire que l'on puisse être long-temps tranquille parmi les infidèles qui ont en horreur notre sainte religion, et qui persécutent ordinairement les ministres de l'Évangile à mesure qu'ils font des progrès par leurs prédications. On sait tout ce que le patriarche et l'archevêque d'Alep eurent à souffrir, il y a quelques années, pour le seul crime dont ils furent accusés, qui étoit de faire une profession publique de la religion catholique. Il n'y eut point de mauvais traitements qu'on ne leur fît souffrir pour les obliger à y renoncer.

Le patriarche Ignace Pierre reçut quatre-vingts coups de bastonnade sous la plante des pieds, et fut ensuite mis aux fers dans une prison avec l'archevêque d'Alep, nommé Denis Rezkallah. Ils n'en sortirent que pour être conduits, par ordre du grand-seigneur, au château d'Adané, où ils furent renfermés dans un cachot obscur le reste de leurs jours.

L'archevêque mourut en y arrivant, exténué des fatigues du voyage. Le patriarche lui survécut de quelques mois, mais avec des infirmités continuelles et causées par les affreuses incommodités du cachot. Un prêtre, compa-

gnon de ses souffrances et témoin de sa sainte mort, nous a rapporté qu'avant de mourir, il renouvela sa profession de foi, et déclara qu'il mouroit enfant de l'Église catholique, apostolique et romaine, ajoutant, par une expression qui lui étoit assez familière, qu'il se mettoit sous les pieds de saint Pierre et de ses successeurs, les Vicaires de Jésus-Christ en terre. Ainsi mourut Ignace Pierre, patriarche d'Alep.

Ces deux courageux serviteurs de Dieu nous honoroient particulièrement de leur bienveillance et de leur confiance; leur innocente vie les avoit rendus dignes d'une si précieuse mort, qui leur a mis la palme du martyre en main. Nous les regardons comme les protecteurs, non seulement de notre mission, mais encore de toute leur nation, et c'est ce qui nous a donné sujet de croire que la réuniou de nos trois patriarches de l'Église grecque à l'Église romaine est un effet de leur puissante intercession auprès de Dieu.

Ces trois prélats sont les patriarches d'Alexandrie, d'Alep et de Damas. Le schisme les avoit séparés de nous dès leur bas âge; nous ne cessions pas de demander au Seigneur, qui tient nos cœurs entre ses mains, de disposer les

leurs à embrasser tout de nouveau la foi de leurs pères.

La pureté constante de leurs mœurs et leur probité éprouvée et reconnue nous faisoient espérer pour eux cette grâce de la bonté et de la miséricorde de Dieu.

Le moment enfin est venu où le bandeau qui tenoit leurs yeux fermés à la vérité catholique est tombé. Le patriarche d'Alexandrie et le patriarche d'Alep ont été les premiers qui ont envoyé à notre saint Père le pape Clément XI leur profession de foi, par laquelle ils protestent qu'ils le reconnoissent et le révèrent comme le Vicaire de Jésus-Christ, le chef de l'Église, et le centre de l'unité de la foi catholique.

Le patriarche de Damas, nommé Cyrille, le plus puissant de tous les patriarches du Levant, et par conséquent le plus accrédité, a été le dernier à se rendre. Il vivoit depuis longtemps dans le schisme; mais comme il est homme d'esprit, et d'ailleurs très capable, il ne pouvoit s'empêcher de louer et de défendre la catholicité. Il fréquentoit les missionnaires, et trouvoit bon qu'ils eussent l'honneur de le visiter souvent. Bien loin de s'opposer à la conversion des Grecs schismatiques ses ouail-

les, il favorisoit autant qu'il pouvoit leur retour à l'Église romaine. Il avouoit même qu'il savoit mauvais gré aux Grecs de Constantinople de s'en être autrefois séparés. De si bons discours, qui exprimoient ses sentiments, faisoient que les catholiques l'affectionnoient. Ils souhaitoient et demandoient à Dieu pour lui la force de pouvoir suivre l'exemple que les deux patriarches d'Alexandrie et d'Alep venoient de lui donner. Dieu a bien voulu écouter leurs prières; et voici le dernier moyen dont le Sauveur de tous les hommes s'est servi pour faire rentrer ce prélat dans le sein de l'Église romaine, qui étoit si souvent l'objet de ses éloges. Le schisme le tenoit dans son esclavage; pour l'en faire sortir, il falloit que la Providence permît qu'il tombât dans la captivité de la manière dont je vais le dire.

Le patriarche dont nous parlons confia le missel de son église à un de ses disciples pour le porter chez un relieur. Quelques Turcs étant entrés par hasard dans la boutique trouvèrent ce missel. Un d'entr'eux s'en saisit, et le porta à l'instant au bacha pour lui en faire sa cour. Le bacha, charmé de l'occasion qu'il avoit de faire une avanie au patriarche et d'en pouvoir tirer de l'argent, ne manqua pas dès le lende-

main de l'envoyer prendre pour venir comparoître devant lui.

Alors le bacha lui dit d'un ton furieux qu'il avoit été informé de ce qu'il avoit fait pour séduire les Turcs, et pour en faire des Francs; qu'il avoit donné à l'un d'eux un livre de sa fausse religion pour le pervertir; que son crime méritoit le feu; et, sans vouloir attendre sa justification, il le fit mettre dans la prison du sang, qui est ainsi nommée parce qu'elle est destinée aux criminels qui doivent être condamnés à mort.

L'ordre du pacha fut exécuté; mais le patriarche, après quelques jours de prison, ayant appris que pour trois mille écus sa liberté lui seroit rendue, fit payer au bacha cette somme, et la porte de la prison lui fut ouverte le lundi de la fête de la Pentecôte 1717. A peine fut-il sorti de prison et rentré dans sa maison, qu'il reçut un bref du pape Clément XI, par lequel Sa Sainteté lui mandoit qu'il avoit appris avec une sensible joie la protection qu'il accordoit aux catholiques, et les marques qu'il donnoit de son estime pour l'Église romaine; que ces dispositions de son esprit et de son cœur lui faisoient croire qu'il n'étoit pas éloigné du royaume de Dieu; qu'il le conjuroit, comme

son frère en Jésus-Christ, d'écouter la voix de Dieu qui l'appeloit, et vouloit se servir de la voix du commun pasteur pour faire rentrer son troupeau dans le bercail. Méditez, lui dit-il, ces paroles de Jésus-Christ : *De quoi sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son ame?* Prenez garde que la crainte de perdre quelques avantages passagers et temporels ne vous fasse perdre un bonheur éternel. Suivez plutôt l'exemple du patriarche d'Alexandrie et du patriarche d'Alep, qui nous ont envoyé leur profession de foi conforme aux saints conciles. Nous attendons, lui dit le Pape en finissant, nous attendons votre réponse telle que nous la souhaitons, et alors nous vous expliquerons ce que vous aurez à faire, et la conduite que vous devez tenir.

C'est à peu près en ces termes que le bref étoit conçu. Le patriarche le reçut et le lut avec un profond respect. Le Seigneur parla en même temps au cœur du patriarche, qui, touché de cette invitation du Père et du Chef des pasteurs, assembla les missionnaires pour leur déclarer que sa résolution étoit prise d'envoyer sa professiou de foi au saint Père dans les termes qu'il le désiroit.

Ce prélat a tenu parole. Il députa l'année

dernière trois personnes qui portèrent à Rome sa profession, avec des présents, et avec son bâton pastoral, pour le soumettre au Vicaire de Jésus-Christ.

Nous ne doutons pas que Sa Sainteté n'ait eu une joie bien sensible de recevoir en sa communion, et presque en même temps, les trois patriarches de l'Église grecque. Dieu veuille que ceux qui lui succéderont soient aussi les successeurs de leur foi orthodoxe, comme ils le seront de leur dignité.

Cet événement, qui est l'effet de la pure miséricorde de Dieu sur l'Église grecque, anime notre zèle pour nous conformer aux intentions du Sauveur, qui veut éclairer des lumières de la foi tous les hommes qui viennent au monde.

Mais puisque votre paternité nous ordonne de l'informer plus en détail des différents biens qui se font dans chacune de nos missions, je lui rapporterai ici ce que le P. Blein, supérieur de la mission d'Alep, en écrivit ces dernières années au P. Jean Barse, mon prédécesseur. Votre paternité jugera par cette simple lettre du fruit des occupations qui nous sont les plus ordinaires, et dont il nous est permis de parler.

Ce père missionnaire mandoit au P. Barse que pendant l'année 1714 il s'étoit fait dans la mission d'Alep près de quatre cents confessions générales. La nécessité de ces confessions vient de l'usage ordinaire aux prêtres du pays qui, pour avoir plus tôt fait, et ne point perdre la rétribution de leurs pénitents, se contentent de leur demander s'ils sont bien marris d'avoir offensé Dieu. Cette demande faite, et sans en attendre souvent la réponse, sans même connoître la disposition de leurs pénitents, ils leur donnent l'absolution.

Nous pouvons compter, ajoute le P. Blein dans sa lettre, plus de trois mille autres confessions qui ont été entendues; cent trente-huit personnes qui ont fait abjuration du schisme; des restitutions pour de très grosses sommes, et sept ou huit réconciliations entre des personnes très considérables. Je ne parle point de plusieurs autres bonnes œuvres qui doivent être dans le silence. C'est ainsi que le P. Blein s'explique sur les fruits de sa mission.

Nous souhaiterions fort qu'ils fussent plus grands parmi les hérétiques; mais il est très difficile de les retirer de l'erreur où ils sont nés. Les Suriens, ou autrement les Jacobites, y sont plus attachés que les autres. Ces der-

niers sont en grand nombre. On les appelle Jacobites du nom d'un des disciples d'Eutichès et de Dioscore, nommé *Jacob*. Ce disciple renouvela les erreurs de ses maîtres dans le commencement du sixième siècle, et enseigna publiquement qu'il n'y avoit qu'une nature en Jésus-Christ, composée de deux natures, l'une divine et l'autre humaine.

Il est vrai que le plus grand nombre de ces Jacobites ne sait pas trop de quoi il sagit; mais leurs évêques et leurs prêtres schismatiques leur vantent si souvent la prétendue sainteté et la profonde doctrine de Dioscore et de Barsama, que le commun peuple de cette secte, prévenu comme il est d'estime et de vénération pour ces deux hérésiarques, ne peut pas s'imaginer que ces deux hommes, si célèbres parmi eux, aient été capables de se tromper. Ainsi leurs prêtres faisant retentir continuellement à leurs oreilles que ces deux apôtres de leur secte, savoir Dioscore, successeur du grand saint Cyrille dans le patriarchat d'Alexandrie, et Barsama, ce fameux moine, son archimandrite, leur ont enseigné que la nature divine et la nature humaine ne font qu'une seule nature en Jésus-Christ, ils s'en tiennent opiniâtrément à ce sentiment; et

si vous les combattez, ils ne vous répondent que par des invectives, en faisant le signe de la croix avec le seul doigt du milieu de la main, et tenant en même temps les autres doigts pliés, pour nous faire entendre qu'ils ne reconnoissent qu'une nature en Jésus-Christ, et qu'on ne leur fera jamais croire le contraire.

Leur opiniâtreté, quelque grande qu'elle soit, ne nous ferme pas cependant la bouche; comme leur conversion dépend particulièrement de celle de leurs évêques, nous nous approchons d'eux le plus souvent qu'il nous est possible, afin qu'ils s'approchent de nous, et que nous ayons l'occasion de leur expliquer ce que la foi catholique nous enseigne, et ce que nous sommes obligés de croire pour être sauvés.

Heureusement pour nous, dans les visites que nous leur rendons, ils sont les premiers à nous mettre sur les articles de leur créance contraires à la nôtre, comme par exemple, sur la procession du Saint-Esprit, sur l'unité des deux natures en Jésus-Christ.

Notre coutume est de ne leur répondre qu'avec le saint Évangile, que nous avons en main; nous leur opposons les textes des Écritures qui décident clairement la question, et

les décrets du concile de Chalcédoinc, qui condamne formellement leurs erreurs.

Nos occupations dans la ville ne nous font pas abandonner les campagnes voisines. Il n'y a presque point d'année que quelques-uns de nous n'aillent parcourir les villages d'alentour. Le P. Yves de Lerne a été souvent chargé de cette mission, et il la continue autant qu'il lui est possible. Il y instruit les enfants des paysans, il visite les malades, dispose les chrétiens adultes aux sacrements de pénitence et d'eucharistie, surtout dans des temps de peste, où il assiste ceux qui en sont infectés. Il entretient la paix et l'union dans les familles, et fait d'autres bonnes œuvres qui procurent le salut à des ames qui sont chères à notre Rédempteur.

Pour travailler avec espérance de recueillir un jour de grands fruits, soit dans la ville, soit dans la campagne, nous nous appliquons particulièrement à l'instruction des enfants. Nous tâchons de les rendre forts et fermes dans la foi catholique, afin que, devenant un jour les successeurs des évêques et des curés hérétiques, ils arrachent l'ivraie du champ de Jésus-Christ, et y sèment le bon grain.

Nous avons déjà des preuves sensibles de

ce que nous devons attendre un jour de la bonne éducation de ces enfants, et des autres moyens que nous employons, soit pour maintenir les familles catholiques dans la pureté de leur foi, soit pour la faire embrasser à celles qui ont le malheur de ne la pas connoître. Je rapporterai ici à votre paternité quelques traits qui lui feront juger que nos espérances ne sont pas vaines.

Un curé hérétique s'étant trouvé dans une compagnie où étoit un jeune homme âgé de quinze ans qui avoit été instruit par un de nos pères, le curé voulut lui faire dire qu'il n'y avoit qu'une seule nature en Jésus-Christ. Pour l'en convaincre, il prit deux morceaux de fer, il les fit rougir au feu, et les joignit ensuite l'un à l'autre pour n'en faire qu'un seul morceau. C'est ainsi, dit-il à ce jeune homme, que les deux natures, l'humaine et la divine, unies ensemble dans Jésus-Christ, ne font plus qu'une seule nature dans sa personne. Mais, répondit l'enfant, mettez un petit lingot d'or à la place de ce petit morceau de fer ; faites-les rougir tous deux, et, approchant l'un de l'autre, tâchez de n'en faire qu'un seul morceau. Je vous demande alors, ce morceau sera-t-il tout or, ou tout fer? Chaque morceau ne demeurera-

t-il pas ce qu'il étoit auparavant ; c'est-à-dire, l'un ne sera-t-il pas toujours un lingot d'or, et l'autre un morceau de fer, quoiqu'ils soient unis ensemble ? Oui, sans doute, vous n'en pouvez disconvenir. Voilà donc deux morceaux, l'un d'or, l'autre de fer, qui, tout distingués qu'ils seront l'un de l'autre, ne feront plus cependant qu'un morceau. C'est ainsi, conclut l'enfant, que la nature divine et la nature humaine, quoique distinguées l'une de l'autre, ne font cependent qu'une seule personne en Jésus-Christ.

Le curé, qui ne s'attendoit pas à une telle repartie, demeura d'abord interdit, et sortit ensuite plein de colère, donnant mille imprécations à ce jeune homme qui venoit de le désarmer. Ceux qui furent témoins de sa victoire vinrent incontinent nous en faire l'agréable récit.

Je joindrai, mon révérend père, à ce récit, celui de quelques autres actions d'une vertu solide dont nous avons été témoins à Alep ; ils vous ferons connoître que nous ne travaillons pas dans une terre ingrate.

Une jeune fille de cette ville, élevée dans la piété par un père et une mère qui craignent Dieu, fut recherchée, il y a quelque temps, avec

importunité par plusieurs personnes également charmées de sa sagesse et de sa beauté. Après leur avoir fait déclarer plusieurs fois qu'elle ne songeoit à aucun établissement, et voyant que ses refus ne la délivroient pas de leurs importunités, elle eut le courage de se défigurer le visage pour mettre en sûreté sa virginité, qu'elle avoit vouée à Dieu.

Une dame de cette même ville, fort distinguée par sa naissance et par ses biens, s'interdit, il y a quelques années, par délicatesse de conscience et par esprit de mortification, tout usage de bain, si ordinaire dans le Levant.

Le P. Verseau, qui est présentement en France, rendra témoignage d'une action de charité qu'il a vue, et de la récompense divine qui la suivit de près.

Un pauvre artisan de sa connoissance s'étoit fait une loi de ne refuser jamais l'aumône à aucun pauvre. Plusieurs de ce nombre vinrent la lui demander dans un même jour. Il leur distribua presque tout le pain qu'il avoit dans sa maison, et voulut donner le reste à un dernier pauvre qui se présenta à lui. Ses enfants lui représentèrent qu'il n'avoit de pain pour vivre que ce qui lui en restoit. L'artisan leur

répondit qu'ils n'avoient rien à craindre; que tant qu'il partageroit sa nourriture avec Jésus-Christ, lui et sa famille n'en manqueroient jamais. En effet, quelques moments après cette action de charité, deux hommes, en présence du P. Verseau, entrèrent dans sa boutique avec une corbeille de pain, qu'ils y laissèrent en se retirant.

Le père lui demanda s'il connoissoit ces deux hommes. Le bon artisan lui répondit, avec beaucoup de simplicité, que ces mêmes hommes lui avoient déjà apporté un pareil secours dans ses besoins.

Voici un autre fait qui mérite encore qu'on en parle. Deux de nos missionnaires étant allés faire une mission dans une bourgade près d'Alep, ils trouvèrent tous les habitants en joie à l'occasion de deux sangliers que quelques-uns d'eux avoient tués à la chasse. Un des premiers de la bourgade qui les aperçut, et qui les reconnut à leur habit, leur dit : « Venez, pères, » venez voir notre chasse et le partage que » nous en allons faire. D'autres pères, comme » vous, ont fait ici autrefois la mission. Nous » étions en guerre les uns contre les autres ; » ils nous firent faire la paix, et nous ordon- » nèrent de partager entre nous nos chasses,

» pour entretenir dans notre village une bonne
» et continuelle intelligence. C'est ce que nous
» allons faire. » Ils le firent en effet. Nos deux missionnaires nous racontèrent à leur retour ce trait d'une fidélité admirable, dont nous fûmes sensiblement touchés.

Je supprime, mon révérend père, plusieurs autres actions de vertu de nos fervents chrétiens, parce que dans des pays catholiques elles mériteroient peut-être moins d'attention. Cependant dans cet empire, qui est le centre de l'infidélité, nous les regardons comme des restes précieux des prémices du christianisme. J'ajouterai seulement que nous remarquons un sensible accroissement de piété parmi nos disciples depuis l'établissement que nous avons fait d'une association pour honorer la sainte Vierge et inspirer la dévotion du rosaire. Cette association assujettit ceux que nous avons jugé à propos d'y recevoir à un réglement de vie qui les retire d'un monde oisif, et qui les occupe des devoirs de leur état. Ce réglement leur prescrit des temps destinés à la prière, à de saintes lectures, au travail des mains, à des actions de charité, et les oblige à donner bon exemple, et à s'approcher au moins tous les mois des sacrements de pénitence et d'eu-

charistie, pour conserver en eux l'esprit de dévotion et la pureté des mœurs.

A ces moyens, mon révérend père, dont nous nous servons pour entretenir la piété dans nos plus fervents catholiques, nous en joignons un autre d'une très grande importance pour le salut de plusieurs ames. C'est la distribution des remèdes qu'on nous envoie de France. Cette distribution nous donne entrée partout dans les maisons schismatiques, aussi bien que dans celles des chrétiens catholiques, et même dans celles des Turcs.

Nous devons aux services que nous avons rendus à quelques seigneurs parmi eux la protection que nous en avons reçue dans des occasions pressantes; mais le grand avantage que nous trouvons dans la distribution de ces remèdes, c'est qu'ils nous donnent la facilité d'assister spirituellement les malades, de les exhorter à faire un saint usage de leurs maladies, et de les préparer à la mort.

Ces remèdes nous fournissent même la facilité d'administrer le sacrement de baptême à des enfants moribonds qui n'auroient jamais eu le bonheur de le recevoir s'ils avoient vécu plus long-temps.

Cette mission vient de perdre un de ses plus

grands missionnaires, qui a fait une infinité d'actions de cette nature pendant le temps qu'il a vécu parmi nous. C'est le P. Bernard Couder. Il étoit de la province de Guyenne. Il vint en Syrie âgé de trente-huit ans, après avoir eu la conduite des novices dans sa province. La bonne et sainte éducation qu'il leur donnoit fut cause des oppositions qu'il trouva de la part de ses supérieurs lorsqu'il leur déclara sa vocation pour la Syrie; mais Dieu qui l'appeloit sut bien le mettre en liberté pour passer les mers et venir en cette mission. Il y a employé trente-quatre ans dans les plus pénibles exercices de la vie évangélique, avec un zèle qui le fait appeler l'apôtre de la Syrie. Il commença ce nouvel emploi par une étude constante de la langue arabe : il fut en peu de temps capable de prêcher les dominicales dans l'église patriarchale des Suriens. Ses expressions vives et pathétiques, le feu qui animoit son action, attiroient à ses prédications une grande foule d'auditeurs. Les fruits qu'ils en retiroient lui donnèrent une grande vogue, et lui gagnèrent bientôt l'affection et la confiance non seulement des catholiques, mais même des schismatiques, Arméniens, Grecs et Suriens. On compte à Alep plus de neuf cents familles qu'il a formées

dans le christianisme, et qu'il a mises dans la pratique exacte des devoirs d'une solide piété. Pour les cultiver toutes plus aisément, il distribuoit la ville en sept quartiers différents. Chaque jour il visitoit un quartier; il commençoit par les maisons où il y avoit des malades. L'usage où il étoit d'en voir souvent lui avoit acquis une grande expérience des maladies. Cette expérience lui servoit pour donner à propos quelques-uns des remèdes qui nous viennent de France. Le succès de ces remèdes, joint à son désintéressement, et sa charité à secourir les malades, le faisoient désirer et demander de toute part. Il profitoit de la confiance de ses malades pour opérer en même temps avec la grâce de Dieu, ou leur conversion ou leur sanctification. On ne peut compter le nombre d'enfants qui doivent à sa vigilance et à son industrie leur entrée dans le Ciel, que l'infidélité leur avoit fermé.

Après avoir secouru les malades et corporellement et spirituellement, il faisoit ses instructions dans les maisons où ses disciples s'assembloient. Il prenoit ce temps pour confesser les personnes qui n'avoient pas la liberté de sortir de chez elles. Il s'informoit particulièrement des pauvres familles, et il trouvoit le

moyen de faire en sorte que l'abondance des uns suppléât à l'indigence des autres.

Son zèle pour le salut des ames étoit si grand qu'on l'a vu souvent attendre les dix jours entiers un pécheur sur son passage pour le forcer par des paroles que Dieu mettoit dans sa bouche à changer de vie. Il obtint six fois de ses supérieurs la permission de s'exposer au service des pestiférés; une protection spéciale de Dieu l'a préservé autant de fois du mal contagieux où sa charité l'exposoit. Mais il n'a pas été exempt de plusieurs mauvais traitements qu'il a eu souvent à essuyer. Il les a soufferts avec une patience et dans un silence héroique.

La vertu d'obéissance ne lui fut pas moins chère que celle de la charité. Il en donna un rare exemple, l'orsqu'un supérieur lui ayant mandé de quitter la maison d'Alep, pour se rendre à une autre à laquelle on le croyoit nécessaire, il se disposa à l'instant même pour partir, malgré l'opposition de ceux qui connoissoient combien son absence seroit préjudiciable à la mission, et nonobstant l'attachement qu'un homme moins mortifié et moins obéissant que lui auroit eu pour le bien qu'il faisoit dans la ville d'Alep.

La vie dure et austère de ce fervent missionnaire, ses grands travaux et son âge très avancé lui causèrent sur la fin de sa vie de fréquentes infirmités. Elles étoient aussi douloureuses qu'incommodes. Sitôt qu'elles lui donnoient quelque relâche, il reprenoit son travail à l'ordinaire; le mal revenant, il le souffroit sans jamais laisser échapper un mot, ou un signe de plainte; content de tout, il disoit souvent qu'on en faisoit trop pour lui.

Sentant approcher la fin de sa vie, il profita de quelques jours on il se trouva mieux pour aller une dernière fois visiter ses disciples, leur donner ses charitables conseils, et se recommander à leurs prières. A son retour il demanda les derniers sacrements, qu'il reçut avec une piété et un amour de Dieu qui enflammoit son visage; il mourut enfin de la mort des justes.

Le regret que les différentes nations d'Alep, et que les Turcs même ont témoigné de sa mort; le concours prodigieux des peuples qui ont assisté à ses obsèques; les grâces que plusieurs catholiques assurent avoir obtenues de Dieu par son intercession : toutes ces circonstances nous font croire que nous avons dans le Ciel un nouveau protecteur de cette mis-

sion, qu'il a chérie, qu'il a servie et édifiée jusqu'au dernier soupir de sa vie.

La perte du père Couder a été suivie de celle de plusieurs autres missionnaires, soit de notre compagnie, soit des autres ordres religieux, et de quelques prêtres maronites et grecs, tous décédés au secours des pestiférés pendant l'année 1719. La lettre que le P. Yves de Lerne, supérieur de notre mission à Alep, m'écrivit a ce sujet est si édifiante, que je crois devoir en donner l'extrait à votre paternité. Sa lettre est du 7 mars 1720.

« La ville d'Alep, écrit le P. de Lerne, a été continuellement affligée d'une violente peste depuis le mois de mars 1719 jusqu'au mois de septembre de la même année. Les Turs les plus âgés conviennent de n'en avoir jamais vu une si vive et si meurtrière. L'opinion commune est que dans Alep la mort a enlevé cent vingt mille ames au moins, tant chrétiens que turcs. La terreur étoit si grande et si universelle, que les sains et les malades avoient également recours à nous pour les confesser. Jour et nuit on étoit à notre porte pour nous demander notre secours. Les catholiques, les hérétiques, les francs, les riches et les pauvres nous appeloient également. Quel triste specta-

cle, mon révérend père! Nous trouvions dans une même chambre quatre et cinq malades, avec une seule personne pour les servir, et tous en danger de mort. J'ai été souvent obligé de me tenir couché entre deux pestiférés pour les confesser l'un après l'autre, tenant, pour ainsi dire, l'oreille collée sur leurs lèvres, pour tâcher d'entendre leur voix mourante.

» Aprés avoir rendu à leurs ames les secours les plus pressés, quelques-uns de nos missionnaires ont eu la charité de laver leurs corps et leurs habits couvert d'une infection toute des plus horribles, et de baiser ensuite leurs mains et leurs pieds. Nos prêtres ne pouvoient suffire à enterrer les morts. Ils ne faisoient qu'aller au cimetière commun pour y porter les corps et en revenir aussitôt pour y en porter d'autres.

» Les pauvres ouvriers ne pouvant plus travailler étoient réduits à une grande nécessité. Dieu leur a fait la grâce de les assister par les abondantes charités de nos négociants.

» J'ai reçu en particulier de grosses aumônes de MM. *Ausbert, Soucheron, Rimbaut* et *Fagnel,* marchands anglois, et de plusieurs autres. Ce m'étoit une grande consolation de pouvoir soulager nos malades de leurs aumônes.

» Mais d'un autre côté j'ai eu la douleur de voir mourir entre mes mains le P. Emmanuel, carme déchaussé, qui pendant quatre mois a rendu de continuels services aux pestiférés. Après lui, j'ai assisté le P. Arnoudie et le frère Jean Marthe, de notre compagnie, décédés de la même maladie. J'entendis leur confession générale, et je leur administrai les derniers sacrements: ils ont eu tous trois le bonheur de mourir de la mort des saints, et dans l'exercice actuel de la charité pour leurs frères. Le P. Arnoudie dit à un de ses amis, quelque temps avant sa maladie, que le principal motif de sa vocation aux missions du Levant avoit été pour se procurer une heureuse mort.

» Il avoit moins de santé que de zèle; ce qui nous surprenoit, c'est qu'il pût, avec une constitution si délicate, travailler autant qu'il faisoit, soit au dehors pour le service du public, soit dans sa chambre, pour composer un très utile ouvrage arabe sur l'Écriture sainte. Cet ouvrage contient trois volumes *in-folio*, et il a eu le loisir de le finir avant sa mort.

» Il donnoit peu d'heures au sommeil, pour prolonger le temps qu'il employoit à l'oraison.

Son attrait pour la prière étoit si grand, que l'usage lui en étoit devenu très aisé. A le voir prier, on concevoit de l'amour pour la prière.

» Le mal contagieux l'attaqua étant auprès du frère Jean Marthe, qui en étoit à l'extrémité. Sitôt que ses disciples eurent appris sa maladie, ils vinrent à son secours et ne le quittèrent pas un seul moment.

» La violence du mal lui ayant ôté l'usage de la raison, je mis sur sa tête une relique du bienheureux Régis, et la présence d'esprit lui revint au même moment. Il l'employa à former des actes d'amour de Dieu, d'espérance en ses miséricordes, avec lesquels il expira.

» Notre frère Jean Marthe mourut avant ce cher missionnaire, et après avoir reçu ses derniers sacrements. Ce cher frère avoit obtenu la permission d'accompagner ceux qui assistoient les pestiférés, pour les soulager. Une mort précieuse fut sa récompense. Sa vocation aux missions avoit eu quelque chose d'extraordinaire.

» Il étoit marchand joaillier à Paris, et avoit fait un voyage dans le Levant pour y chercher quelques curiosités. Etant à Damas, il fit con-

noissance avec nos missionnaires qui sont en cette ville. Quelque temps après, étant de retour à Paris, il s'adressa au P. Fleuriau pour obtenir la grâce d'entrer dans notre compagnie, et de venir ensuite en ce pays servir nos missionnaires. Le P. Fleuriau l'envoya à notre noviciat d'Avignon. Après y avoir donné pendant une année entière des preuves d'une vertu solide, on lui permit de revenir ici. Il a passé sept ou huit ans avec nous, édifiant tout le monde par l'exercice des vertus de son état. Il aimoit le travail, ne se refusoit jamais aux ouvrages les plus durs et les plus abjects. Sa charité le rendoit très aimable, et sa dévotion, jointe à son humilité, le faisoit estimer de ceux qui le connoissoient.

« Nos prêtres grecs et maronites, qui se sont pareillement exposés avec générosité à la contagion, nous ont fait l'honneur d'assister à leurs funérailles. Qelques-uns d'eux, et des pères de la Terre-Sainte, religieux de l'ordre de saint François, ont eu aussi la gloire de cueillir les palmes du martyre de la charité. Je n'ai pas mérité, mon révérend père, que Dieu ait bien voulu recevoir le sacrifice de ma vie, que je lui avois offert. Je vous demande donc vos prières, pour obtenir de Dieu qu'il

oublie mes péchés, et qu'il me fasse la grâce de mourir pour lui.

» Les pertes que nous venons de faire de plusieurs ouvriers de notre compagnie, que le service des pestiférés nous a enlevés a Damas, à Tripoli, a Antoura et à Alep, vous auront déjà engagé à écrire en France pour nous faire une bonne recrue de missionnaires. Il n'y a point d'année que nous n'en perdions quelques-uns. C'est le sort des bons régiments de perdre les meilleurs soldats dans les batailles. Dieu daigne nous envoyer de nouveaux ouvriers, dignes de succéder à ceux que nous avons perdus ! »

Je finis, mon révérend père, par cette lettre du P. de Lerne ce que j'avois de plus considérable à dire de notre mission de Notre-Dame d'Alep.

MISSION DE S. PAUL DE DAMAS.

La ville de Damas a la gloire d'être connue dès les premiers siècles pour la capitale de la Syrie. C'est le témoignage honorable que lui rend le prophète Isaïe. Elle tire son origine de trois illustres fondateurs, qui tous trois ont

contribué a la mettre dans l'état où elle est. Le premier, dit Joseph, et après lui saint Jérôme, fut Hus, fils d'Aram. Le second fut Damascus, serviteur d'Abraham, qui la renouvela et l'embellit. Le troisième fut Coré, fils d'Esaü. Saint Jérôme dit que ce dernier lui donna une nouvelle forme, et la rendit une des plus agréables villes de la Syrie.

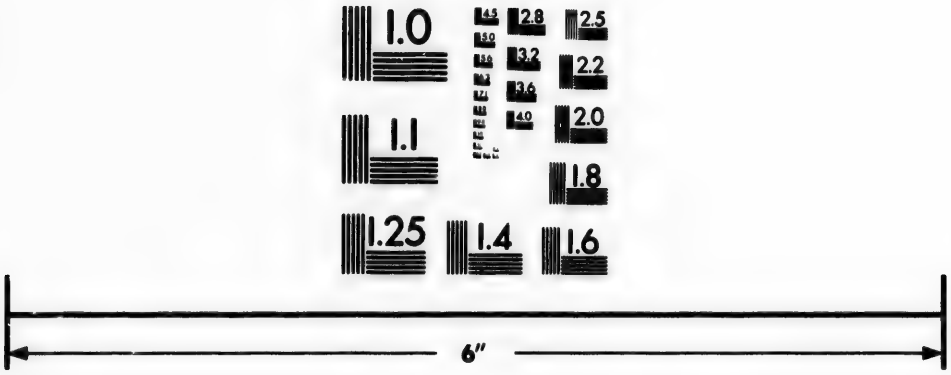
Ce fut en cette ville que se fit notre second établissement. Nous en eûmes la principale obligation à un saint évêque grec, nommé *Eutimios*, natif de Scio. Après la ruine d'Antioche, le siége patriarchal ayant été transféré à Damas, Eutimios en alla prendre possession. Il mena avec lui le P. Jérôme Queyrot, pour l'aider de ses conseils, pour prendre soin de l'éducation de son neveu qui avoit embrassé l'état ecclésiastique, et pour être son missionnaire dans la ville. La connoissance parfaite qu'il avoit des langues orientales, et l'étude particulière qu'il avoit faite des Pères grecs, le rendoient très utile au patriarche, et surtout aux Grecs. Il combattoit leurs erreurs par les propres paroles des Pères grecs, leur autorité ayant beaucoup plus de crédit sur l'esprit des Grecs que tous les raisonnements qu'on leur peut faire.

Le père avoit avec lui un de nos frères, nommé *Guillaume Volrad Bengen*, qui avoit reçu de Dieu un talent extraordinaire pour apprendre les langues. Il savoit l'arabe, le grec, l'italien, l'allemand, le françois et le flamand. Pendant que le père étoit occupé dans ses controverses particulières et publiques, et dans les autres fonctions de son ministère, le frère faisoit le catéchisme aux enfants, et s'acquittoit parfaitement de cet emploi. Leurs succès furent combattus par deux événements qui arrivèrent en ce temps-là l'un après l'autre, et qui devoient, ce semble, leur faire perdre toute espérance d'établir une mission à Damas; mais, au contraire, ces événements, par une protection spéciale de Dieu, opérèrent leur établissement.

Le patriarche grec, protecteur du P. Queyrot, fut obligé de se retirer de Damas pour se mettre à couvert d'une avanie de la part des Turcs, qui lui demandoient et à sa nation sept mille écus. Le père fut contraint de sortir de Damas avec son patriarche; mais il y fut incontinent rappelé par le crédit de ceux qui savoient combien sa présence étoit nécessaire aux chrétiens.

Quelque temps après, la guerre étant sur-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

venue entre les Turcs et les Vénitiens, la Porte envoya incontinent des ordres pour faire sortir de la ville tous les Vénitiens et les Latins, tant négociants que religieux; mais nul officier turc n'osa, par respect, mettre la main sur un homme qui étoit à Damas dans une vénération publique. Il y continua avec liberté ses exercices ordinaires, avec une telle réputation, que plusieurs des étrangers qui venoient à Damas désiroient connoître un homme dont ils entendoient dire tant de bien.

Le seigneur *Michel Condoleo*, maître de l'artillerie du grand-seigneur, le plus considérable d'entre les chrétiens, et qui aimoit tendrement le père, craignit qu'un nouvel accident ne lui enlevât, et à la ville, un homme à qui il avoit donné sa confiance. Il voulut donc tâcher d'assurer son état autant qu'il le pouvoit être parmi les infidèles. Dans cette pensée, il lui fit faire l'acquisition d'une maison située dans un quartier franc, qui ne payoit alors aucune contribution. Cette maison fit le commencement de notre établissement à Damas.

Le P. Queyrot, qui arriva pour la première fois en cette ville la veille de la fête de l'apôtre saint Paul, ne crut pas devoir donner un autre protecteur à sa nouvelle mission que cet

apôtre des Gentils. Il lui en fit porter le nom : elle le conserve encore aujourd'hui, et nous honorons S. Paul comme le protecteur et le patron de notre mission.

Le P. Queyrot, aidé de ses amis, mit sa maison en état d'y recevoir quelques autres ouvriers, qu'il appela de France à son secours. On lui donna pour second le P. Charles Malval, qui quitta par obéissance les missions de Grèce pour se rendre à Damas; mais il y abrégea le cours de sa vie par un travail excessif, et par les macérations extraordinaires de son corps. il lui donnoit peu de repos pendant la nuit, dont il passoit une grande partie devant le Saint-Sacrement de l'autel. Sa dévotion pour l'auguste présence de notre Sauveur étoit si vive et si ardente, qu'un jour s'en étant senti plus enflammé qu'à l'ordinaire, en disant la sainte messe, il fallut promptement le retirer du saint autel, le porter dans sa chambre, où il mourut peu d'heures après, consumé du feu de l'amour divin, le 5 février, jour auquel nous célébrons la fête de nos trois martyrs du Japon.

Le P. Queyrot, après avoir passé trente-huit ans dans les pénibles occupations de la vie d'un missionnaire, la finit aussi saintement qu'elle avoit toujours été sainte. Sa mort fut

regardée dans Damas comme une perte publique. Les Grecs la pleurèrent comme la mort de leur père; le clergé de l'église patriarchale assista à ses funérailles. Le seigneur Michel Condoleo dont nous avons parlé voulut porter lui-même le cercueil du saint homme, son ami et son confesseur. Chacun faisoit dans sa famille son éloge funèbre, et son nom est encore aujourd'hui en bénédiction.

Il eut pour successeurs dans la mission dont il avoit été le fondateur, les PP. *Parvilliers*, *Richelius*, *Resteau*, *Clisson* et le P. *Nau*. Il seroit trop long, mon révérend père, de vous rapporter ici les bénédictions qu'il a plu à Dieu d'accorder à leur zèle. Il me suffit de dire à votre paternité que tout le bien qui se pratique de nos jours dans cette ville et dans les campagnes voisines est encore aujourd'hui le fruit de leurs travaux. Nous sommes redevables entre autres au feu P. Nau et au feu P. Clisson de nous avoir laissé les excellents ouvrages qu'ils ont composés pour combattre les erreurs dont nos Suriens ont été infectés, et pour réunir a l'Église catholique ceux que le schisme a séparés du chef de l'Église de Jésus-Christ et du corps des pasteurs.

Nos évêques et nos prêtres lisent leurs livres

d'autant plus volontiers, que non seulement les Pères grecs, mais encore les livres de leur secte et leur liturgie y sont continuellement cités; et, grâce à Dieu, nous voyons que les hérétiques de bonne foi qui les lisent pour s'instruire de la vérité, la reconnoissent et l'embrassent sincèrement.

Le P. Clisson, après avoir donné trente-cinq ans de sa vie au service des missions de Syrie, la finit glorieusement au service des pestiférés.

Le P. Nau se destina aux mêmes missions dès sa plus tendre jeunesse; il y travailla infatigablement pendant dix-huit ans. Il avoit reçu du Ciel les qualités les plus propres à la vie apostolique : un esprit droit et solide, un cœur tendre et charitable, une inclination laborieuse et réglée, une modération raisonnable dans la poursuite de ses entreprises, une grande fermeté dans ses résolutions, et une application constante et inviolable à tous ses devoirs.

Son zèle pour l'établissement des missions dans les lieux où il les croyoit nécessaires pour le salut des ames, fut cause qu'il eut à souffrir à *Méredin* les cachots et les fers, qui affoiblirent sa santé, et qui abrégèrent sa vie. Il la finit à Paris où les affaires des misssions l'a-

voient obligé de se rendre. Il témoigna à sa mort le regret qu'il avoit de ne pas mourir dans une des missions de Syrie où Dieu l'avoit appelé; mais il adora les ordres de la Providence qui en ordonnoit autrement. Les missionnaires qui viendront en ce pays auront encore une grande obligation au P. *Nau* des sages instructions qu'il a laissées pour leur apprendre l'art de gagner les cœurs de leurs disciples, et de convaincre ensuite plus aisément leurs esprits, sans les aigrir jamais par des disputes opiniâtres.

Après avoir parlé de ces illustres missionnaires, je manquerois à ce que nous devons à la mémoire des PP. de la Thuillerie, avec lesquels nous avons vécu, si je passois sous silence ces deux frères, dont nous ne pouvons dire lequel des deux fut le plus parfait et le plus saint missionnaire.

Le P. Joseph de la Thuillerie fut l'aîné : sa douceur, sa patience inaltérable, sa charité, sa modestie, son humilité, jointes à un caractère de sainteté qui paroissoit sur son visage, et un certain air gracieux qui lui étoit naturel, toutes ces vertus le faisoient aimer, révérer et rechercher de ceux qui avoient le bonheur de le connoître; chacun vouloit l'avoir dans sa

maison pour y faire des conférences; les catholiques avoient grand soin de s'informer des lieux où il devoit aller, pour s'y rendre; les assemblées étoient toujours nombreuses. Il avoit un talent rare pour concilier les esprits et entretenir l'union dans les familles; il avoit même le don de se rendre agréable aux mahométans, des les porter aux vertus morales, et de leur donner de la vénération pour notre sainte loi. Il établit la coutume que nous observons encore aujourd'hui, de prêcher dans notre maison les fêtes et les dimanches.

C'est aux instructions de ce fervent missionnaire qne nos catholiques sont redevables de l'usage édifiant où ils sont d'approcher souvent des sacrements de pénitence et d'eucharistie. Il cultiva cette mission pendant l'espace de dix ans, avec un zèle et une charité universelle qui lui gagnoit tous les cœurs, et dont il faisoit ensuite ce qu'il vouloit.

Enfin, ayant été choisi pour être supérieur-général de nos missions en Syrie, il tomba malade en arrivant à Seyde. Les fatigues de son travail continuel à Damas eurent beaucoup de part à sa dernière maladie, qui nous priva d'un si excellent homme et d'un si bon supérieur. Il mourut en odeur de sainteté; ceux qui

l'ont connu nous en parlent encore tous les jours comme d'un saint qu'ils ont vu et qu'ils ont eu le bonheur d'entretenir.

Dieu lui accorda avant sa mort la consolation de voir et d'embrasser son cher frère Jacques-Joseph de la Thuillerie, qui vint de France pour partager avec son frère les travaux de la mission. Le cadet hérita des vertus, des talents et de la sainteté de son aîné; il n'est pas possible de voir une plus parfaite ressemblance entre deux frères que celle qui étoit entre eux deux jusque dans tous les traits du visage, étant d'ailleurs également vertueux et estimables. Le cadet ayant succédé à l'aîné dans cette mission, il y continua les mêmes fonctions avec le même zèle et le même succès; un très grand nombre de schismatiques lui doivent leur réunion à l'Église romaine, plusieurs esclaves lui doivent leur liberté, et quantité d'enfants lui sont redevables du saint baptême, qu'il leur a administré quelques instants avant leur mort.

Nos missions de Damas, d'Antoura et de Seyde ont été les témoins de son zèle, de ses travaux et des fruits de ses missions. Il mourut à Tripoli, après avoir passé ici douze ans parmi nous, et alla rejoindre son cher frère au

Ciel, où nous avons sujet de croire que Dieu dans sa miséricorde a couronné leurs mérites.

Nous comptons encore le P. *René Pillon* entre ceux de nos missionnaires qui ont rendu les plus grands services à notre mission de Damas. C'étoit un homme infatigable, toujours prêt à tout faire pour la gloire de Dieu; les bonnes œuvres le venaient pour ainsi dire chercher; quelque laborieuses qu'elles fussent, il s'y employoit volontiers; il avoit un grand nombre de disciples, Grecs et autres, qu'il instruisoit dans notre maison, et donnoit le reste de son temps à la visite des malades. Il regarda comme une grâce singulière de Dieu d'être attaqué de la peste, et d'en mourir au service des pestiférés. Ses disciples, affligés de la perte de leur père plus qu'on ne peut le dire, voulurent, par respect et par amour, le porter en terre. Ils se relevoient les uns les autres pour parvenir au lieu destiné à la sépulture des François, qui est fort éloigné de notre maison.

Ce fervent missionnaire est encore aujourd'hui très regretté dans cette mission, et les anciens nous en font souvent l'éloge.

C'est à nous présentement à conserver le précieux héritage que nos prédécesseurs nous

ont laissé, et, grâce à Dieu, il ne paroît pas qu'il ait dépéri depuis ce temps-là; votre paternité en jugera par la lettre que le P. Pierre Maucolot, supérieur de la mission de Dama, m'en écrivit peu de jours avant sa mort.

Nos occupations, me mandoit ce père, augmentent, grâce à Dieu, bien loin de diminuer; nous annonçons librement la parole divine, soit dans notre maison, soit dans celle des catholiques et à la campagne; l'école où nous instruisons les enfants est devenue si nombreuse, que nous avons été obligés de la placer dans un lieu plus vaste; les enfants y sont si bien instruits des vérités catholiques, que les hérétiques les craignent. Un d'eux, il y a quelque temps, se trouva dans une maison avec quatre prêtres schismatiques: ils lui demandérent ce que les missionnaires lui apprenoient du purgatoire; le jeune enfant leur expliqua ce que la foi catholique enseigne sur cet article, et leur ajouta qu'il faisoit soir et matin une prière particulière pour les ames que le purgatoire achève de purifier. *Prière perdue*, lui répondit un des prêtres schismatiques. *Quoi donc*, reprit l'enfant, *les prières que saint Augustin fit faire pour sa mère décédée furent-elles perdues, et le Saint-Esprit s'est-il trompé lorsqu'il a dit*

que la pensée de prier pour les morts étoit bonne et salutaire[1] ?

Cette réponse du jeune enfant mit son adversaire fort en colère. Il sortit à l'instant même de la maison comme un furieux, et criant à haute voix : *Que Dieu te maudisse, enfant réprouvé, et qu'après ta mort il te place parmi les Francs !*

C'est tout ce que je demande, répondit l'enfant.

Un autre de nos élèves ayant été chargé par son évêque de lire le jeudi saint, selon la coutume des schismatiques, l'excommunication que l'Église grecque porte contre l'Église latine qui consacre avec un pain azyme : *Pourquoi*, lui dit l'enfant, *excommunier l'Église latine qui pratique ce que Jésus-Chist pratiqua lui-même avec ses Apôtres la veille de sa mort ?* C'est ainsi qu'en instruisant les enfants, nous instruisons en même temps les familles ; car les pères et les mères ne manquent point d'interroger tous les soirs leurs enfants sur ce qu'ils ont appris pendant le jour. Ces enfants répètent publiquement leurs leçons, et leurs parents sont charmés de les entendre.

[1] II Machab. xii, 46

Les bénédictions que Dieu accorde aux paroles qui sortent de la bouche de cette innocente jeunesse, nous font regarder nos écoles comme autant de séminaires qui donneront à l'Église catholique des prosélytes bien instruits et capables d'en instruire d'autres.

Pendant qu'un de nous est occupé à l'instruction des enfants, matin et soir, les autres missionnaires vont visiter les familles chrétiennes dans leurs maisons. Ces visites sont aussi nécessaires qu'utiles; car les personnes du sexe n'ayant pas la liberté de sortir de chez elles, elles n'entendroient jamais parler de Dieu, ni de leur salut, si on ne les allait chercher pour les y faire penser. De plus, le fruit de ces visites est ordinairement l'union des familles, les réconciliations des uns avec les autres, la modestie dans leur conduite, l'amour et la pratique de la prière, et la fréquentation des sacrements.

Voilà, mon révérend père, ce que le supérieur et nos autres missionnaires de Damas m'ont écrit. Je sais de plus qu'ils ont commencé à corriger deux abus considérables. Le premier abus étoit que les parents ne faisoient baptiser leurs enfants que quarante jours après leur naissance. On leur a fait concevoir que

différer si long-temps le baptême de leurs enfants, c'est les exposer à perdre une vie meilleure que celle qu'ils leur ont donnée, malheur qui n'arrivoit que trop souvent.

Le patriarche s'est déclaré avec nous contre cet abus, et, grâce à Dieu, la pratique contraire est présentement établie.

Le second abus est celui dont nous avons déjà parlé ailleurs et qui ne regarde que les schismatiques, c'est au sujet de leurs confessions. Leurs confesseurs donnent l'absolution à leurs pénitents sans exiger l'accusation de leurs péchés, se contentant d'une accusation vague et générale, sans les déclarer en particulier.

Nos missionnaires ont tâché de faire comprendre aux uns et aux autres, que les confesseurs établis juges par Jésus-Christ pour lier et délier les pécheurs ne peuvent prononcer sur leurs péchés sans en avoir connoissance, et que par conséquent les pénitents sont obligés de déclarer leurs péchés au tribunal de la pénitence. C'est par les fréquentes instructions de nos missionnaires que ces abus et plusieurs autres se détruisent peu-à-peu et insensiblement.

Telles sont, mon révérend père, les occu-

pations de nos missionnaires les jours ouvriers. Pour ce qui est des fêtes et des dimanches, ils les emploient à faire des conférences dans notre maison. Ces conférences se font le livre à la main. Le missionnaire explique ce qu'il lit. Cette lecture, qui est interrompue par des explications, ne contribue pas peu à exciter l'attention des auditeurs. On se sert aussi quelquefois des images des quatre fins dernières de l'homme, ou de ces figures énigmatiques dont nos pères font en Bretagne un si utile usage dans les retraites publiques.

Elles ne font pas ici moins de fruit. L'explication de ces images et de ces figures est comme un spectacle qui attire les catholiques, et ceux même qui ne le sont pas. Elle sert à leur faire comprendre la brièveté de la vie et son incertitude; la vanité des choses du monde, l'horreur de la mort dans le péché, l'éternité des feux de l'enfer, les avantages de la vertu, et la récompense que Dieu lui destine dans le Ciel.

Ces conférences sont toujours suivies de plusieurs confessions, qui entretiennent la piété, ou qui font rentrer dans le devoir ceux qui ont eu le malheur d'en sortir.

Le P. Maucolot, que nous avons perdu,

étoit admirable dans ces sortes de conférences. Dieu lui avoit donné un talent rare pour converser avec édification et utilité. On étoit charmé de la douceur de ses entretiens, de l'énergie de sa parole, et de sa retenue et simplicité religieuse dans sa conduite, mais surtout d'un certain air de sainteté qui paroissoit dans sa personne.

Un curé de ses amis l'étant venu visiter la veille de sa mort, me dit, en le reconduisant : Vous allez perdre un missionnaire qui prêchoit autant par ses exemples que par ses discours.

Ouvrier d'ailleurs infatigable, ne faisant par jour qu'un seul et léger repas, pour donner plus de temps à ses conférences et aux instructions des enfants. Il n'y a pas à douter que la fièvre maligne, qui nous l'a enlevé à l'âge de quarante-trois ans, n'ait été causée par l'excès de ses travaux. Il avoit employé au service de nos missions en Syrie les dix dernières années de sa vie. Ceux qui l'ont connu le regardoient comme un saint. Trois évêques et plusieurs prêtres, qui nous firent l'honneur d'assister à ses obsèques, furent témoins de l'empressement des peuples pour lui baiser les mains, et pour obtenir quelque petite partie de ses vêtements.

Le témoignage public de la vénération de nos catholiques pour un de nos missionnaires fait connoître leurs dispositions favorables pour écouter nos instructions et pour en profiter. Ils en donnèrent, il y a quelque temps, en cette ville une preuve bien sensible, et qui fit beaucoup d'honneur à notre religion.

Les Druses nos voisins, qui occupent les montagnes depuis Acre jusqu'aux environs de Baruth, ayant refusé de payer leur tribut au grand-seigneur, le bacha de Damas leur fit la guerre, pilla presque tout leur pays, et fit grand nombre d'esclaves prisonniers qu'il fit conduire à Damas. Dans le nombre de ces prisonniers, il se trouva plusieurs chrétiens de tout sexe. On les chargea de chaînes dans une obscure prison, où on les laissoit mourir de faim. Le P. Blein, un de nos missionnaires qui étoit alors à Damas, ayant été informé du pitoyable état de ces chrétiens captifs, courut à l'instant chez nos catholiques; il leur représenta la misère de leurs frères qui étoient dans les fers, et la tentation violente où ils étoient exposés de changer de religion pour conserver leur vie.

Alors plusieurs catholiques émus de compassion et de zèle ramassèrent dans leurs maisons

ce qu'ils purent donner, et le portèrent à la prison. Le P. Blein les accompagna, portant lui-même dans une besace les livres qu'il avait obtenus, pour les distribuer aux prisonniers. Il continua chaque jour la même charité avec quelques catholiques qui fournissoient tour-à-tour à leurs plus pressants besoins. Mais le père songeoit particulièrement aux besoins de leurs ames, surtout depuis qu'il eut appris que le bacha leur avait fait dire qu'il falloit ou se faire turcs ou mourir.

Au premier bruit de cette nouvelle, le P. Blein courut à la prison pour les fortifier et les disposer au martyre, si Dieu leur faisoit la grâce de verser leur sang pour une si bonne cause. Il les trouva déterminés à souffrir tous les supplices du monde, plutôt que de manquer à leur foi. Tous se confessèrent au père, et se disposèrent à mourir pour Jésus-Christ; mais pendant qu'ils n'attendoient plus que l'arrêt de leur mort, les catholiques entreprirent de les racheter et de les sauver.

Pour y réussir ils s'adressèrent à un domestique du bacha auquel ce seigneur devoit une somme d'argent considérable; ils engagèrent ce domestique a proposer à son maître de ne lui rien demander de ce qui lui étoit dû,

pourvu qu'il lui permît de tirer des prisonniers ce qu'il en pourroit avoir pour leur rançon. Les catholiques l'assurèrent en même temps que les chrétiens lui feroient un présent qui acquitteroit pour le moins ce qui lui étoit dû par son maître.

Le domestique impatient d'avoir son argent comptant trouva l'expédient merveilleux. Il ne manqua pas d'en faire la proposition au bacha. Le bacha de son côté fut charmé de pouvoir se défaire à si peu de frais d'un importun créancier; il consentit facilement à la demande de son domestique. Celui-ci fit valoir aux chrétiens l'effet de son grand crédit auprès du bacha. Les chrétiens pour lui tenir parole se cotisèrent ensemble et firent la somme qui lui avoit été promise. Nous crûmes dans cette occasion devoir leur donner l'exemple. Nous leur offrîmes un calice et deux ciboires de notre maison pour contribuer à une aussi bonne œuvre; mais par respect pour ces vases sacrés ils refusèrent nos offres. La somme entière fut délivrée au domestique du bacha, et les prisonniers sortirent de leur prison : toute la ville fut très édifiée de la charité de nos chrétiens. Les Turcs mêmes ne purent s'empêcher d'en faire l'éloge.

Je ne dois point passer ici sous silence que le P. Blein, que nous venons de perdre, exposa généreusement sa vie en cette occasion pour délivrer une esclave chrétienne prête à tomber entre les mains des ennemis de sa pureté. Après l'avoir préservée d'un péril si grand et si pressant, il la mit en sûreté chez un Grec, fervent catholique, et l'un des plus riches de sa nation, qui en prit autant de soin que si elle eût été sa fille, jusqu'à pourvoir libéralement à son établissement.

Les infidèles n'en demeurèrent pas là; car outrés de colère de ce qu'on leur avoit enlevé cette innocente victime, ils vinrent comme des furieux chez nous pendant la nuit, et enfoncèrent la porte de la maison.

Le P. Blein étant venu au bruit, et s'étant présenté à eux, ils se jetèrent sur lui, le traînèrent par terre, lui donnèrent plusieurs coups, tirèrent même le couteau sur lui; il n'échappa à leur fureur que parce qu'on vint au plus tôt à son secours.

Notre cher missionnaire ne nous en parut pas plus ému; nous l'entendions bénir Dieu du traitement qu'on lui faisoit pour l'action qu'il venoit de faire.

Votre paternité sait que la sacrée congré-

gation nous a fait l'honneur de nous écrire une lettre pour nous témoigner sa satisfaction de la charité de nos catholiques dans cette occasion.

Les marques du zèle et de la charité du P. Pierre Blein dont nous venons de parler n'ont pas été les seules qu'il nous ait données. Damas et Alep en ont vu plusieurs autres dont nous avons été témoins.

Ayant appris un jour qu'une chrétienne dont il avoit pris soin, et qui étoit fort maltraitée de son mari, étoit dans le dessein d'embrasser la religion des Turcs, espérant que ce changement la mettroit à couvert des cruautés de celui qui la faisoit souffrir, le P. Blein trouva le moyen de parler à cette femme. Il lui représenta si vivement et si efficacement l'horreur du crime qu'elle alloit commettre, qu'il la fit rentrer dans son devoir.

Quelques Turcs ayant découvert que le P. Blein seul avoit fait changer la résolution de cette femme, l'allèrent attendre sur son chemin; ils se jetèrent sur lui avec violence, le terrassèrent, le frappèrent de plusieurs coups. Un Turc qui vit de sa maison la fureur de ces hommes brutaux contre le P. Blein en eut compassion. Il vint à eux, leur promit une

bourse de cinq cents écus, et par cet appât le tira de leurs mains. Il fit entrer le père dans sa maison et le mit en sûreté.

Ces Turcs étant venus quelques heures après demander la bourse qui leur avoit été promise furent bien étonnés de voir le Turc qui leur dit d'un ton de colère et avec un air menaçant : Suivez-moi, je vais vous apprendre chez le cadi ce que méritent des gens qui se laissent corrompre par argent. Ils se gardèrent bien de le suivre, ils s'enfuirent au contraire l'un d'un côté et l'autre de l'autre.

Nous avons vu le même P. Blein aller tous les jours panser les plaies d'un chrétien qui lui avoit suscité une avanie. Il n'avoit pas de plus grande joie que quand il s'agissoit d'aller visiter des prisonniers ou assister des malades.

A toutes ces bonnes œuvres le P. Blein joignoit la pratique des vertus religieuses. L'amour de la pauvreté lui faisoit toujours trouver trop bon tout ce qu'on lui donnoit.

Il partageoit souvent ses repas avec les pauvres. Il consacroit à la prière les heures qu'il avoit à lui. Sa ferveur qui paroissoit sur son visage et par la posture de son corps, excitoit la dévotion dans le cœur de ceux qui le

voyoient. Son humilité étoit si grande, qu'il étoit ennemi jusqu'à l'excès de toute louange, que personne ne pouvoit lui refuser. L'estime que ses vertus lui avoient acquise parut particulièrement à sa mort. Car, quoique la contagion dont il mourut nous eût empêchés de faire des invitations pour ses obsèques, les Grecs et les Maronites vinrent en corps y réciter les prières de leur rit. Ils lui baisoient les mains et les pieds ; on vit quelques-uns d'eux emporter de petits morceaux de ses habits. Il n'avoit que cinquante-deux ans, dont il en avoit passé vingt et un dans nos missions en Syrie. Si Dieu avoit bien voulu prolonger ses jours, cette mission en eût tiré de grands avantages. Car, grâce à Dieu, les fruits de la parole de Dieu croissent ici de jour en jour.

Le retour de nos patriarches grecs à l'Église romaine, et celui de l'évêque de Baruth qui a suivi de près leur exemple, nous en font espérer de plus grands. C'est ce qui nous fait attendre avec empressement l'arrivée des nouveaux missionnaires que la France nous promet, pour réparer la perte des ouvriers que la contagion à laquelle ils se sont exposés nous a enlevés.

La mission de Damas et d'Alep dont je viens

de parler, et celle de Tripoli dont je vais rendre compte, recevront avec joie ceux que la Providence leur destine.

MISSION DE S. JEAN A TRIPOLI.

Tripoli, dont le port n'est qu'à demi-lieue de la mer, est la troisième ville de Syrie; nous y avons un établissement. Le P. Jean Amieu, de notre compagnie, y donna commencement. Ce père, après avoir fait mission à Alep et à Damas, alla en pélerinage à Jérusalem pour y visiter les saints lieux, où les plus augustes mystères de notre religion ont été accomplis.

Au retour de son pélerinage il passa par Tripoli, où il apprit qu'il y avoit en cette ville et dans ses environs un nombre considérable de chrétiens, Maronites, Grecs et Suriens, qui manquoient d'instruction. Il s'offrit à eux pour leur rendre service; mais les Turcs ayant alors déclaré la guerre aux Vénitiens, le grand-seigneur envoya ordre de mettre en prison les Vénitiens et les Francs qui se trouvoient à Tripoli. Le P. Amieu, qui n'étoit arrivé que depuis quelques jours, fut arrêté des premiers, et vingt-cinq Français avec lui qui furent tous mis dans le même cachot. Ce fut dans ce ca-

chot que Dieu voulut, ce semble, donner commencement à la nouvelle mission; car le père y avoit le loisir et la liberté d'y instruire les compagnons de sa captivité. Il soutenoit leur patience par son exemple et ses paroles; il les exhortoit à se conformer à la volonté de Dieu, et à joindre leurs souffrances à celles du Sauveur pour eux. Il faisoit ensuite succéder la prière à ses instructions, et par ces saints exercices il leur adoucissoit les rigueurs de la prison et les leur rendoit méritoires pour le Ciel.

Après vingt-deux jours de souffrances continuelles, et au moment que le P. Amieu s'attendoit le moins à les voir finir, il vint un ordre de la Porte ottomane de mettre les prisonniers en liberté. Cette nouvelle fut incontinent annoncée à la prison.

Le P. Amieu avant que d'en sortir voulut profiter des derniers moments pour exhorter ses compagnons à n'oublier jamais les promesses qu'ils avoient faites à Dieu dans le temps de leurs épreuves. Il les embrassa tous avec une tendresse paternelle, et ils se séparèrent.

Le P. Amieu ayant recouvré sa liberté alla visiter les catholiques; il prit des heures

avec eux pour les rassembler dans une maison, et pour leur y faire des instructions. Il n'y avoit presque pas de jour où il n'en fît quelqu'une, soit en français pour la nation française, soit en arabe pour les chrétiens du pays; mais il n'avoit aucune demeure fixe, et il étoit obligé de loger tantôt d'un côté, et tantôt d'un autre.

Les catholiques, témoins de cette incommodité, lui trouvèrent une petite maison pour le loger et deux ou trois de ses compagnons.

Le P. Amieu commença par mettre sa maison sous la protection de saint Jean Porte-Latine; le motif qu'il en eut fut parce qu'étant arrivé à Tripoli le jour même auquel l'Église célèbre la fête de ce bien-aimé disciple de Jésus-Christ, il crut que Dieu lui donnoit ce saint apôtre pour être le protecteur de sa nouvelle mission. Elle porte depuis ce temps-là son nom, et reconnoît avoir reçu de grandes grâces du Ciel par son intercession.

Les premiers exercices qui s'y firent, et qui s'y continuent encore aujourd'hui, sont à peu près les mêmes que ceux qui se pratiquent dans nos missions à Alep et à Damas dont nous avons parlé.

Je rapporterai seulement deux faits particuliers qui regardent le P. Amieu.

Les évêques maronites avoient entr'eux des usages différents dans l'administration des sacrements; les suites de ces usages étoient d'une conséquence dangereuse. Le P. Amieu fit des conférences aux patriarches et aux évêques maronites, où il leur expliquoit le pontifical romain. Ces conférences les obligèrent a établir parmi eux une pratique sûre et uniforme dans l'administration des sacrements. Les évêques maronites observent encore aujourd'hui cette pratique avec autant de fidélité que d'édification.

Voici l'autre fait qui regarde encore le P. Amieu. Grégoire XIII ayant fondé un collége à Rome pour l'éducation de la jeunesse maronite, si chère au christianisme, quelques gouverneurs du pays ne vouloient pas souffrir que les sujets du grand-seigneur sortissent de ses états pour aller chez les étrangers. Les parents mêmes des enfants ne pouvoient se résoudre à les donner, et à se priver pour un si long-temps de la joie de les voir. Ainsi il n'y en avoit qu'un fort petit nombre qui profitât de la libéralité de leur bienfaiteur, si avantageuse à toute la nation maronite.

Le P. Amieu, qui connoissoit l'importance de cette œuvre, fit tous ses efforts pour persuader aux pères et aux mères qu'ils devoient à leurs enfants l'éducation que le Ciel leur offroit; que cette éducation leur étoit absolument nécessaire pour les rendre un jour de dignes ministres des autels; qu'ils auroient à répondre à Dieu d'avoir rejeté cette grâce de prédilection pour leurs familles. Enfin le père fit si bien, qu'ayant fait choix des meilleurs sujets qu'il put alors découvrir parmi la jeunesse de Tripoli, il obtint le consentement de leurs parents pour les envoyer à Rome.

Le souverain pontife témoigna au révérend père général sa satisfaction de ce qu'avoit fait le P. Amieu pour donner à son nouveau collége des sujets propres à commencer heureusement cet établissement.

C'est par un zèle aussi pur que fut celui de Grégoire XIII pour la conservation et pour l'augmentation de notre sainte foi, que Louis XIV, d'heureuse mémoire, prit la résolution, il y a plusieurs années, de faire venir en France une douzaine d'enfants de différentes nations du Levant, Arméniens, Grecs et Suriens, pour être élevés dans notre collége de Paris. L'intention de Sa Majesté étoit que ces

enfants fussent bien instruits de la doctrine catholique; qu'on leur inspirât l'amour de la vertu; qu'on leur apprît en même temps les sciences humaines, afin qu'après avoir reçu en France une heureuse éducation, ils reportassent dans leurs pays un cœur plein de reconnoissance pour le Roi leur bienfaiteur, et d'estime pour la France; mais surtout afin qu'on les rendît capables de communiquer à leurs compatriotes les sentiments de religion et de piété qu'ils auroient pris dans le collége de Louis-le-Grand.

Nous apprenons que M. le duc d'Orléans, pour se conformer aux intentions du feu roi, avoit d'abord maintenu et protégé cet établissement; mais que, sur les représentations de M. le marquis de Bonnac, notre ambassadeur à la Porte ottomane, on venoit d'y faire un changement. Ce sage et zélé ministre du Roi lui ayant représenté qu'il seroit beaucoup plus avantageux à la religion et au service de Sa Majesté d'élever à Paris dans notre collége de jeunes enfants français destinés à être un jour dans le Levant les interprètes et les drogmans des consuls de la nation française; M. le duc d'Orléans, de l'avis de M. le comte de Toulouse, grand amiral, « a ordonné par un arrêt

» qu'à l'avenir il sera élevé dans le collége des » Jésuites, à Paris, au lieu de douze Orien- » taux, dix jeunes enfants français, qui seront » nommés par Sa Majesté, et pris alternative- » ment de familles de ses sujets, habitants dans » le royaume, et de celles des négociants, drog- » mans ou autres Français établis dans les » échelles du Levant; lesquels seront instruits » dans ledit collége des Jésuites, et enseignés » dans la langue latine à l'ordinaire, jusques » et y compris la rhétorique, et en même » temps dans les langues turque et arabe, par » deux maîtres de ces langues, qui iront les » leur montrer dans ledit collége aux jours et » heures qui seront réglés, pour être ensuite » lesdits enfants de langue destinés aux em- » plois de drogmans. »

On nous assure de Paris que l'ordre du Roi et de M. le duc d'Orléans s'exécutoit, et que les jeunes Français qui ont pris la place de nos Orientaux apprenoient le turc avec plus de facilité qu'on ne l'avoit espéré. Leur progrès dans les langues sera bien plus prompt et plus sensible, si ceux qui sont chargés de leur éducation les obligent, autant que faire se pourra, de ne parler entre eux que dans la langue qu'ils étudient. Ces jeunes enfants, par ce

moyen, non seulement acquerront en peu de temps l'usage de parler aisément, mais ils le donneront encore à ceux qui leur seront associés; car les anciens conversant et jouant avec les nouveaux leur seront autant de maîtres des langues.

L'habit à la longue, qui est celui de nos Orientaux qu'on leur a fait prendre, ne contribuera pas peu à les affectionner à nos langues orientales qui leur doivent être familières. De plus, cet habit distingué dans le collége leur fera aimer de bonne heure leur état, et les excitera à se rendre dignes des emplois qui leur sont destinés.

Nous avons, mon révérend père, dans cet établissement une nouvelle preuve de la bonté du feu Roi pour nous, et de celle de Mgr le duc d'Orléans, régent du royaume, qui ont voulu nous confier l'éducation de ces jeunes gens.

Après cette digression due à la piété et à la libéralité du feu Roi qui ordonna cet établissement, et à Mgr le duc d'Orléans qui vient de le perfectionner, je reprendrai la suite de ce que j'ai rapporté ci-devant de notre mission de Tripoli.

Le P. Amieu, nonobstant les occupations

qu'il avoit dans Tripoli, trouvoit le temps de visiter avec son compagnon, missionnaire, les villages situés le long de la mer jusqu'à Tortosa, et dans les plaines de Zaovie, de Patron et de Gebail, du côté de Baruth.

Ils trouvèrent beaucoup d'ignorance et une grande pauvreté parmi les gens de la campagne. A peine se souvenoient-ils d'avoir jamais vu des missionnaires. Il fallut leur apprendre les premiers articles du catéchisme, et leur en faire des leçons comme on les fait aux enfants.

Le P. Amieu préféroit cette occupation à plusieurs autres qu'on lui présentoit, et sa raison étoit qu'il y avoit un bien et plus grand et plus solide à faire dans les pauvres chaumières de la campagne que dans les riches maisons des villes. Il étoit cependant obligé de revenir souvent à Tripoli pour prêcher dans les églises et pour faire des conférences particulières dans les maisons. Il y employoit une partie du jour, et donnoit le reste à l'assistance des malades.

Une vie si laborieuse ne pouvoit qu'abréger ses jours; il succomba en effet sous le poids de son travail.

Il faisoit alors une mission à Baruth, appelé autrefois Béryte. Cette ville est située sur le

bord de la mer, à vingt milles de Seyde. Les Romains y entretenoient une colonie. Ses habitants avoient droit de bourgeoisie. Le vieil Hérode l'avoit embellie; et le roi Agrippa l'avoit enrichie de portiques, de théâtres, d'amphithéâtres, de bains et de plusieurs bâtiments superbes. Mais ce qui honore davantage cette ville, c'est de posséder un crucifix que la tradition dit avoir été fait par les mains de saint Nicodème, possédé ensuite par Gamaliel, et envoyé à Baruth deux ans avant la prise de Jérusalem par Tite et Vespasien. L'auteur qui porte le nom de saint Athanase fait l'éloge de ce crucifix dans son sermon rapporté au concile de Nicée. Le sang qui sortit de cette image, percée de la main impie d'un juif, conserve encore aujourd'hui sa couleur que le temps n'a pu effacer. Ce précieux monument est placé dans un lieu souterrain de l'église de Saint-Sauveur, dont les Turcs ont fait une mosquée. Nos chrétiens et les Turcs mêmes ont recours dans leurs maladies et dans leurs autres besoins à cette miraculeuse image de Jésus crucifié.

La même tradition dont j'ai parlé dit encore que le Messie alla prêcher son Évangile jusqu'à la porte de Baruth sans y entrer, pour observer lui-même la défense qu'il avoit faite

à ses apôtres de ne point aller sur les terres des Gentils [1]. Mais le Sauveur du monde ayant versé son sang pour le salut de tous les hommes, a envoyé depuis ce temps-là prêcher son Évangile aux Gentils aussi bien qu'aux Juifs ; et c'est dans cette ville que le P. Jean Amieu annonçant le royaume de Dieu, prédit sa mort prochaine à un de ses amis, qui tomba malade avec lui. Il assura son ami de sa guérison, et l'exhorta à faire un saint usage de la santé qui lui seroit rendue.

Les choses arrivèrent comme le P. Amieu les avoit prédites : son ami guérit, et le P. Amieu, après vingt-cinq années consommées dans l'exercice de la vie d'un fervent missionnaire, alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux. Il mourut à Baruth, et fut inhumé à la porte de l'église des Maronites, dédiée à saint George, où la voix de ce prédicateur de l'Évangile s'étoit fait si souvent entendre.

Les papiers qu'on trouva après sa mort nous ont appris qu'il avoit fait un vœu particulier de pratiquer, avec la grâce divine, tout ce qui lui paroîtroit être le plus parfait. Ils nous ont aussi découvert les faveurs singulières qu'il

[1] Saint Matthieu, x, 5.

avoit reçues de Dieu et de sa sainte Mère, et que son humilité nous avoit cachées. Il y eut un concours extraordinaire de peuple à ses obsèques. Chacun en parloit comme d'un saint, et sa mémoire est encore aujourd'hui en bénédiction.

Après la perte de ce digne missionnaire, les exercices de la mission de Tripoli furent suspendus. La guerre que les Arméniens schismatiques firent aux Turcs et aux chrétiens, dont ils sont également ennemis, en fut la première cause; mais la principale fut la perte de plusieurs missionnaires, décédés au service des pestiférés. Sitôt que la guerre eut cessé, et que la France eut réparé nos pertes, les PP. Pilon, Bazire et Verseau furent envoyés dans cette mission pour y reprendre les exercices qui avoient été interrompus depuis la mort du P. Amieu.

J'ai eu le bonheur d'y venir après eux, et je puis rendre témoignage qu'un missionnaire affectionné à ses fonctions ne manque pas de travail, soit à la ville, soit surtout à la campagne, où l'ignorance laisse introduire des abus auxquels il faut continuellement remédier.

Un des plus grands est de voir des adultes s'approcher de la sainte table sans se mettre en

peine de s'y préparer par la confession de leurs péchés. Ils regardent la communion comme une bonne œuvre qui ne demande rien autre chose que de communier. S'ils tombent malades, ils ont l'esprit si occupé du regret de ne pouvoir travailler pour nourrir leur famille et payer leurs impôts, que si nous n'étions informés de leur état, en faisant la visite des maisons, plusieurs de ces malades périroient sans aucune assistance spirituelle.

Voici la manière dont nos missionnaires commencent ordinairement leur mission dans les villages.

Ils y entrent le crucifix à la main pour annoncer aux peuples qu'ils les viennent voir au nom de Jésus-Christ crucifié. S'il y a une église ou une chapelle dans le village, ils y vont faire leur prière avec les chrétiens du lieu qui sont promptement avertis de l'arrivée des missionnaires. Ils emploient les premiers jours à les visiter; ils les assemblent ensuite, soit dans leurs maisons particulières, soit dans l'église, lorsque les curés le permettent. Ils y font le catéchisme aux enfants et des instructions aux adultes; ils s'informent avec soin des malades et les visitent. Ils les trouvent souvent couchés à plate terre sur une misérable natte man-

quant des choses les plus nécessaires à leurs besoins, et plus encore des secours spirituels: car leurs curés, qui ont beaucoup de peine à vivre de leur petite rétribution, sont bien plus occupés du soin de leur ménage que de celui de leurs paroissiens, et ils s'en reposent volontiers sur la bonne volonté des missionnaires.

C'est ce qui nous fait prendre la précaution de porter avec nous dans nos courses de petites boîtes d'argent dans lesquelles nous renfermons des hosties consacrées, pour donner le viatique aux malades qui nous paroissent en danger et bien disposés à le recevoir.

A cette occasion j'exposerai ici de quelle manière les curés grecs de la campagne conservent la sainte eucharistie et l'administrent à leurs malades. Ils font faire un grand pain le jeudi saint; ce pain étant tout chaud, ils le consacrent; étant consacré, ils le trempent dans les espèces du vin consacré, et l'exposent ensuite au soleil pour le faire sécher; étant sec, ils le pulvérisent dans un petit moulin, et étant pulvérisé, ils gardent cette poudre dans un sac assez malpropre. Lorsqu'on les appelle pour donner le saint viatique, ils prennent un peu de cette poudre avec une cuiller, et la font doucement tomber dans la bouche du malade.

Pour ce qui est de l'extrême-onction, ils préparent et administrent ce dernier sacrement en cette manière. Ils prennent un morceau de la pâte dont ils font leur pain; ils la mettent dans un plat; ils versent de l'huile sur cette pâte; la pâte étant pénétrée de l'huile qui l'environne, ils y enfoncent un bâton, auquel ils attachent trois mèches allumées; ils récitent ensuite de longues prières, et font des lectures de quelques endroits de l'Ecriture sainte. Les lectures et les prières finies, ils s'approchent du malade, et prenant un peu de l'huile qui est dans le plat, ils lui en font des onctions au visage, à la poitrine et aux mains.

Le feu P. Avril, missionnaire de notre compagnie, étant de retour d'une de ces missions à la campagne, raconta à nos pères qu'étant entré chez un pauvre paysan malade, il y avoit trouvé son curé qui lui faisoit ces onctions, et que le curé les ayant finies, se tourna du côté des assistants pour leur faire de pareilles onctions, et voulut par honneur les commencer par le père missionnaire qui étoit présent, et qui eut bien de la peine à s'en défendre.

En parlant ici des bonnes œuvres qui se pratiquent dans la mission de Tripoli, je ne dois pas oublier celle où la Providence employa le P. Jean Verseau, et qui fut une des plus im-

portantes qu'on ait jamais faites dans cette mission.

A trois lieues de Tripoli et à son midi il y a un monastère de religieux grecs, nommé *Belmande*. Ces religieux étoient autrefois schismatiques; comme ce monastère a toujours eu la réputation d'être le plus riche et le plus nombreux de tous ceux que les Grecs possèdent dans la Syrie, il étoit aussi le plus propre à entretenir le schisme et à l'accréditer dans toute la nation.

Nos missionnaires persuadés des grands avantages que la religion retireroit de la conversion de ce monastère, cherchèrent tous les moyens d'y avoir accès pour y faire connoître les vérités catholiques. Après en avoir employé plusieurs inutilement, la Providence leur en donna un qui réussit.

Deux de nos disciples se sentirent intérieurement appelés à la vie religieuse; ils choisirent ce monastère pour s'y consacrer au service de Dieu. Le P. Verseau, qui les connoissoit particulièrement, les alla visiter, et les avertit du danger où ils étoient exposés dans une maison où l'on pensoit mal en matière de foi; mais ce père, après avoir eu plusieurs entretiens avec ces deux jeunes novices, comprit qu'étant aussi

bien instruits qu'ils l'étoient de la doctrine de l'Eglise, Dieu se serviroit d'eux pour la faire connoître et la faire goûter aux religieux de ce monastère.

Flatté de cette espérance, le missionnaire les visitoit souvent; et, comme on lui laissoit la liberté de les entretenir, il leur expliquoit la manière de faire naître des doutes dans l'esprit des religieux sur les dogmes qu'ils défendoient, pour avoir lieu de leur en découvrir l'erreur.

Dieu bénit la sage conduite de nos deux novices; car leur piété sincère, leur régularité exemplaire, leur capacité qui se découvroit dans leurs entretiens, la modestie qui accompagnoit leurs paroles et leurs actions; toutes ces rares qualités leur gagnèrent en peu de temps l'estime, la considération et la confiance même des anciens. Ils s'entretenoient volontiers avec ces jeunes gens. Ils les consultoient sur leurs doutes, et sur tout ce qu'ils ignoroient.

Nos deux jeunes religieux de leur côté ne manquoient pas de profiter de ces dispositions, qui devenoient de jour en jour plus favorables. Ils en avertirent le P. Verseau, qui dès lors leur rendit des visites plus fréquentes. On s'accoutuma à le voir dans le monastère. Ces deux disciples lui firent faire connoissance

avec d'autres religieux moins entêtés des opinions schismatiques que leurs confrères. Ces dernières connoissances lui en donnèrent de nouvelles, en sorte qu'il parvint à trouver place dans leurs assemblées. Pour s'y rendre plus agréable, il y parloit souvent de saint Basile que ces solitaires honorent comme leur saint patriarche. Il leur rapportoit des traits de sa vie. Il leur louoit ses doctes ouvrages que tous les Grecs ont en vénération.

Mais pour leur donner le moyen de méditer à loisir les matières qui faisoient le sujet de leurs entretiens, il mit entre les mains des deux jeunes religieux les excellents livres du feu P. Clisson et du feu P. Nau, composés en arabe pour combattre le schisme et pour rétablir les vérités catholiques.

Ceux-ci ne manquèrent pas d'en faire publiquement la lecture; ils avoient surtout grand soin de leur faire remarquer les sentiments de saint Basile et des autres Pères grecs, fondés sur le propre texte des saintes Ecritures, qui établissoit les preuves invincibles des vérités catholiques contre les opinions schismatiques. Le P. Verseau leur fit observer dans les mêmes livres des saints Pères la pratique ancienne de la fréquentation des sacrements de pénitence

et d'eucharistie que le schisme avoit abolie jusque dans leur monastère.

Enfin, avec le temps, la patience, les soins des deux jeunes religieux et les entretiens de nos missionnaires, la vérité orthodoxe a tellement prévalu, que tous les religieux du monastère, à quelques entêtés près, s'y sont rendus et l'ont embrassée.

Depuis ce temps, nos missionnaires de Tripoli y continuent leurs visites; ils y sont les bien venus, et ils ne contribuent pas peu à y entretenir l'union, la paix, la régularité, la piété et la sainte doctrine.

C'est dans cette mission, mon révérend père, que les supérieurs généraux de nos missions en Syrie font ordinairement leur demeure, parce qu'ils y sont plus à portée qu'ailleurs de recevoir des nouvelles de nos autres missions et d'y envoyer leurs ordres.

Le P. Nicolas Bazire, qui les a gouvernées en qualité de supérieur-général, mérite, après le P. Amieu, d'être appelé le fondateur de la mission de Tripoli. C'est pour honorer sa mémoire qu'on la nomme encore aujourd'hui la mission du P. Nicolas. Il y a employé dix-huit ans de sa vie, pendant lesquels sa vertu, sa sagesse et sa charité lui avoient gagné et lui ont conservé

la confiance et la vénération des chrétiens. Les infidèles même le respectoient et en parloient toujours avec éloge. La réputation qu'il avoit d'être aussi bon médecin que missionnaire lui donnoit accès dans les maisons, non-seulement des chrétiens, mais encore dans celles des Turcs. Un enfant ne tomboit pas malade qu'on n'appelât au plus tôt le P. Nicolas, car c'est ainsi qu'on l'appeloit communément; son zèle pour le salut de ces enfants dirigeoit ses pas, et il les faisoit volontiers. Le nombre d'enfants qu'il a baptisés est presque incroyable. Combien de ces enfants auroient été exclus du royaume des Cieux, si par le baptême il ne leur en avoit ouvert la porte!

La multitude de ses occupations ne l'empêchoit pas de conserver dans ses actions un esprit intérieur qui paroissoit sur son visage. Quoiqu'il fût très sévère et très mortifié pour lui-même, il étoit très humain pour les autres. Sa charité et sa bonté, jointes à une profonde humilité, ne parurent jamais davantage que dans le gouvernement de nos missions dont la Providence le chargea. Tous les missionnaires l'honoroient et l'aimoient comme leur père; aussi en prenoit-il un soin paternel. Chacun d'eux eût bien voulu que son gouvernement

eût été plus long; mais les fatigues de sa vie laborieuse ayant usé ses forces, nous le perdîmes pendant qu'il faisoit sa visite à Seyde.

Le P. Jean Barse, qui Succéda au P. Nicolas Bazire dans l'emploi de supérieur-général de nos missions en Syrie, et que la mort nous a enlevé pendant son gouvernement, excite encore aujourd'hui tous nos regrets. Cette mission en particulier lui a des obligations qu'elle n'oubliera jamais. Il ouvrit ici, il y a peu d'années, une école pareille à celle que nous avons à Damas. On ne peut imaginer les contradictions qu'il essuya pour l'établir; elles eussent été capables de rebuter l'homme du monde le plus patient et le plus courageux; mais le zèle du P. Barse, fondé sur sa confiance en Dieu, n'en devint que plus courageux et plus constant.

Après bien des peines et des traverses il parvint enfin à ouvrir une école. Elle fut en peu de temps remplie de plusieurs enfants. Il falloit le voir au milieu d'eux les instruisant, tantôt en particulier les uns après les autres, et tantôt en général, avec une bonté et une charité sans égale. Il comptoit pour rien les dégoûts d'une occupation aussi rebutante que celle-ci; il n'étoit touché que du désir de bien instruire ces enfants des vérités catholiques.

Il est vrai que Dieu lui avoit donné un talent singulier pour instruire les grands et les petits, et il l'employoit très fidèlement. Aussi eut-il la consolation d'en avoir les fruits; car en instruisant les enfants, il instruisoit les familles. les pères et les mères venoient le consulter, et lui proposoient leurs doutes. A leur exemple plusieurs chrétiens s'adressoient à lui pour mettre leur conscience en repos; ils le trouvoient toujours prêt à leur répondre avec une charité dont ils ne pouvoient assez se louer.

Je dois vous ajouter ici, mon révérend père, que le temps qu'il mettoit à ces œuvres de charité ne faisoit aucun tort à celui qu'il étoit obligé de donner au gouvernement de ses missions. Il veilloit sur tous les emplois des missionnaires, et avoit fort à cœur qu'un chacun satisfît à ses devoirs. Il employoit à cet effet autant de fermeté que de bonté. Le caractère de son esprit étoit solide, vif et ardent; sa vertu lui mettoit toujours dans la bouche des paroles si gracieuses qu'elles lui gagnoient l'affection et la confiance de ceux dont il étoit connu. Au surplus, il paroissoit toujours intrépide au milieu des différentes persécutions que les ennemis de notre sainte religion suscitoient à nos missionnaires. Il savoit se taire et

parler à propos, omettre quelquefois un bien pour éviter un mal qu'il prévoyoit, son zèle étant toujours sage, modéré et discret. Toutes ces rares qualités dans un supérieur, qui étoit d'ailleurs d'un âge peu avancé, nous faisoient espérer que nos missions profiteroient de ses services pendant plusieurs années; mais Dieu dont les vues sont bien différentes des nôtres, voulut finir la carrière de sa vie le 7 décembre 1715, veille de la fête de la Conception de la sainte Vierge pour laquelle il avoit une dévotion très tendre. Il donna ordre aux affaires pressantes des missions. Il demanda ensuite les sacrements de l'Église, et ne songea plus qu'à se préparer à une sainte mort, qui nous a enlevé un missionnaire et un supérieur accompli.

La mission de Tripoli a eu aussi l'avantage de posséder quelque temps les PP. Paulet et Grenier. On peut dire d'eux avec vérité, que rien ne leur coûtoit quand il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu et le salut des ames. Ils en donnèrent une preuve éclatante lorsqu'ils apprirent que le royaume d'Éthiopie n'étoit pas absolument fermé à l'Évangile, et que le P. de Brévedent étoit en chemin pour tâcher d'y pénétrer. Ils s'offrirent tous deux à le suivre. Ils le suivirent en effet; mais les

fatigues et les misères que ces trois missionnaires eurent à souffrir, marchant par des pays inaccessibles; les mauvais traitements qu'ils reçurent dans le royaume de Sennaar qu'il falloit traverser, abrégèrent leurs jours; Dieu, pour des raisons que sa providence nous cache, s'étant contenté des dispositions de leur cœur, et réservant à d'autres temps la conversion d'un peuple tant de fois rebelle à sa voix.

Je joindrai à cette lettre que j'ai l'honneur d'écrire à votre paternité une courte relation de l'Éthiopie. Elle lui rappellera le souvenir de ces grands hommes de notre compagnie que la Providence divine avoit envoyés en ce royaume dans ces derniers siècles, pour y éclairer cette nation teinte du sang de tant de martyrs qui demandent sans cesse à Dieu pour elle grâce et miséricorde.

MISSION DE NOTRE-DAME DE SEYDE.

Seyde[1], qui étoit appelée autrefois Sidon, se fait honneur d'avoir été bâtie par Sidon, fils aîné de Chanaan, et de porter le nom de son fondateur. Elle causoit en ce temps de la jalousie à la ville de Tyr, par les grandes richesses qu'elle possédoit, et qu'elle devoit à

[1] Seide ou Sayde. (*N. des Éd.*)

la commodité de son port, que l'art avoit rendu capable de contenir un grand nombre de vaisseaux; elle se donne la gloire d'avoir construit les premiers qui aient été mis en mer.

Mais, d'un autre côté, elle s'est bien déshonorée en se laissant corrompre par l'idolâtrie et par les vices qui en sont les suites.

Les chrétiens perdirent cette ville en l'an 1111. Ils la reprirent ensuite sur les Sarrasins, et saint Louis la répara l'an 1250. Mais les Sarrasins s'en rendirent maîtres une seconde fois l'an 1289, et l'émir Fakredin jugea à propos d'en combler le port pour en éloigner à jamais les ennemis.

L'honneur que cette ville a eu de posséder le Messie, lorsqu'il alloit, dit saint Marc [1], des confins de Tyr à la mer de Galilée, fut le principal motif qui fit désirer à nos premiers missionnaires l'établissement d'une mission dans la ville de Seyde.

Ils avoient en effet sujet d'espérer que les grâces que le Sauveur du monde regretta en quelque manière de n'avoir pas faites à la ville de Sidon, par préférence aux villes de Corozaïn et de Bethsaïde, seroient aujourd'hui ac-

[1] Saint Marc, VII, 24.

cordées à la ville de Seyde, et qu'ils en profiteroient pour opérer le salut de ses habitants.

La Providence favorisa les désirs de nos missionnaires à l'occasion que je vais dire.

La peste qui venoit de s'éteindre à Damas se ralluma bientôt après à Seyde. Nos Français en furent les premiers attaqués. Ce fléau de Dieu les fit penser à leur salut, et à recourir promptement aux remèdes spirituels. La disette où ils étoient à Seyde de ces secours les plus nécessaires, les obligea d'envoyer à Damas en toute diligence pour y demander le P. François Rigordy, qui venoit de signaler son zèle et sa charité auprès des pestiférés de cette ville. Ce charitable missionnaire ne fut pas plus tôt averti qu'on le demandoit à Seyde qu'il partit pour s'y rendre. Sitôt qu'il y fut arrivé, il se mit au service des malades, allant de l'un à l'autre pour les soulager et spirituellement et corporellement.

Heureusement la contagion n'y fut pas de longue durée, ce qui donna lieu au P. Crasset, religieux de l'Observance, et commissaire de Terre-Sainte, de proposer au P. Rigordy de prêcher l'avent et le carême dans son église.

Ce père se trouvant en effet peu occupé du soin des malades, dont le nombre diminuoit

chaque jour, accepta cet emploi. Il commença ses premières prédications avec un concours extraordinaire de tous les chrétiens de la ville et de la campagne, qui venoient avec empressement entendre un homme d'une si grande réputation dans le pays.

Il la méritoit, non seulement par l'opinion qu'on avoit de sa sainteté éprouvée tant de fois, et par son ardente charité pour les malades pestiférés, au péril même de sa vie, mais encore par les grands talents qu'il avoit reçus du Ciel : car il paroissoit en chaire parlant avec un air prophétique; sa voix étoit grande et agréable, accompagnée d'un geste qui exprimoit ce qu'il vouloit dire; ses discours étoient solides, mais si pathétiques qu'ils remuoient vivement les cœurs les plus endurcis.

Avec de si grands avantages pour le ministère de la parole évangélique, il n'étoit pas possible que le prédicateur ne fût entendu avec un grand empressement, et que le fruit de ses prédications ne fût très sensible. Messieurs de la nation française, qui l'entendirent assidûment pendant l'avent et le carême, en furent si touchés qu'ils prirent la résolution de retenir le P. Rigordy pour établir à Seyde une mission pareille à celle de Damas. Ils lui

offrirent, et lui donnèrent un appartement dans la vaste maison que plusieurs d'entr'eux occupoient, et pourvurent à sa subsistance et à celle de deux autres missionnaires que le père Rigordy devoit faire venir pour partager avec lui les travaux de la mission.

Le père qui connoissoit par expérience combien le bon et le mauvais exemple des Français, hors de leur pays, fait de bien et de mal parmi les étrangers, crut devoir commencer sa mission par travailler à la sanctification des Français que le commerce rassembloit à Seyde. Le moyen le plus propre pour y réussir fut l'établissement d'une congrégation, sur le modèle de celles que notre compagnie a toujours pris soin d'établir dans toutes nos maisons, pour y former des personnes de différentes conditions et de différents âges dans la pratique des devoirs et des vertus de leur état.

Il en fit la proposition aux plus anciens et aux plus distingués d'entre les négociants, en les assurant en même temps que l'érection d'une congrégation en l'honneur de la sainte Vierge leur donneroit, dans cette auguste Mère de Dieu, une puissante protectrice, qui attireroit sur eux, sur leur famille et sur leur commerce, d'abondantes bénédictions.

Ces assurances de la part d'un homme qui avoit gagné leur estime et leur confiance produisirent l'effet que le P. Rigordy souhaitoit : non seulement ils consentirent à cet établissement, mais ils s'employèrent volontiers avec le père pour préparer une chapelle convenable, et pour s'associer d'autres négocians français qui commenceroient avec eux les exercices de la congrégation.

Les principaux furent M. André, qui fut ensuite élu patriarche de la nation surienne ; MM. Stoupans, Honoré Audifroy, François Lambert, et M. Piquet. Ces premiers congréganistes faisoient un honneur infini au nouvel établissement ; on les voyoit employer en bonnes œuvres tout le loisir que les occupations de leur commerce leur laissoient de reste. Ils avoient surtout grand soin d'assister les pauvres chrétiens, jusqu'à les aller chercher dans les lieux obscurs où leur pauvreté s'alloit cacher. Dieu de son côté secondoit tellement leurs bons exemples, que plusieurs autres considérables commerçants français demandèrent à être admis au nombre des congréganistes. On les reconnoissoit dans la ville à leur modestie, à leur piété et à leur charité. Les étrangers en étoient édifiés, et étoient les pre-

miers à louer les bons effets que le nouvel établissement avoit produits.

Le P. Gilbert Rigoust et le P. Jean Amieu gouvernèrent pendant plusieurs années cette congrégation. Dieu leur donna la consolation d'en voir croître les fruits d'année en année; car la conduite édifiante de leurs congréganistes faisant honorer la vertu et décriant le vice, les mœurs de la ville de Seyde en furent réformées.

Les plus zélés catholiques, témoins de ces changements, donnoient mille bénédictions aux directeurs de la congrégation.

La réputation où ils étoient, étoit si bien établie, que chacun avoit recours à leurs conseils et qu'on en passoit par leurs avis dans les différends qui naissoient entre les négociants.

En parlant de la congrégation et des congréganistes, il est de la gloire de Dieu et de l'honneur de la congrégation dont nous parlons, de raconter ici la conduite singulière de Dieu sur un de ceux qui en fut un des principaux ornements. Ce congréganiste dont je veux parler fut M. François Lambert; il étoit natif de Marseille, et le plus accrédité négociant qu'il y eût alors à Seyde. Il étoit surtout recomman-

dable par la régularité de sa vie connue de tout le monde. Les liaisons que la congrégation lui donnoit avec les missionnaires lui firent apprendre qu'il en devoit partir quelques-uns d'entr'eux pour aller établir une mission à Ispahan, capitale du royaume de Perse. Après avoir entendu parler souvent du projet de cet établissement et de ses avantages, pour procurer la gloire de Dieu et le salut d'un grand nombre de chrétiens dont la foi périclitoit dans un empire où l'infidélité domine, il se sentit inspiré d'imiter saint Matthieu, c'est-à-dire de quitter son commerce pour se mettre à la suite des missionnaires que le Sauveur appeloit en Perse.

Après y avoir bien pensé, et consulté les personnes qui avoient sa confiance, il se disposa à suivre son inspiration comme une vocation particulière de Dieu. Il donna ordre à ses affaires domestiques : il laissa ses dernières volontés dans un écrit qu'il mit entre les mains d'un ami, homme sage et vertueux, et il partit de Seyde dans l'intention d'aller joindre les pères missionnaires en Perse.

Mais la Providence qui l'avoit appelé à son service en disposa autrement; car au lieu de le faire arriver en Perse, elle le conduisit par di-

vers événements sur les côtes des Indes et près de *Méliapour*.

Notre voyageur fut bien étonné de se voir, contre toute attente, transporté, pour ainsi dire, sur le tombeau de l'apôtre saint Thomas. Il adora la Providence divine, qui lui avoit donné occasion de faire dans un voyage involontaire des œuvres saintes pour lesquelles il semble qu'elle avoit voulu l'employer. D'ailleurs se voyant près du tombeau du saint apôtre, il ne douta point que Dieu n'eût sur lui des desseins particuliers qui lui seroient révélés lorsqu'il seroit au pied de ce célèbre et saint monument.

Il partit incontinent pour se rendre à Méliapour, que l'on nomme la ville de Saint-Thomé. Il n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il se fit conduire au tombeau de l'apôtre. A la vue de ce respectable objet il se sentit pénétré d'une dévotion extraordinaire. Il se prosterna sur la pierre où ce grand saint fut percé d'un coup de lance, et il y demeura long-temps en oraison.

Il ne se contenta pas de cette première visite, où il avoit ressenti de si abondantes consolations. Il venoit chaque jour passer plusieurs heures dans le même lieu, et il en revenoit

toujours de plus en plus animé du désir de se donner à Dieu.

Il y répétoit continuellement ces paroles de l'apôtre saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Le Seigneur qui écoute toujours favorablement les vœux de ceux qui ne veulent suivre que sa volonté, lui parla intérieurement, et lui inspira le désir d'entrer dans la compagnie pour y être missionnaire.

Le sieur Lambert se rappela pour lors la vie et les travaux des ouvriers évangéliques qu'il avoit connus en Syrie; leur zèle infatigable pour le salut de ceux que le schisme, l'erreur et le déréglement des mœurs précipitoient à leur perte; les fruits de leurs paroles, dont il avoit été si souvent témoin; leur vie d'ailleurs innocente et irrépréhensible; leur désintéressement dans les services qu'ils rendoient au prochain. Tous ces objets se présentoient vivement à son esprit, et lui faisoient comprendre que pour imiter plus parfaitement la vie du Sauveur dans la Judée, il ne pouvait rien faire de mieux que de se mettre au nombre de ses disciples qui s'efforçoient de marcher sur ses vestiges.

Cependant, pour ne se pas tromper dans la résolution qu'il avoit à prendre, il alla consul-

ter un religieux de saint Augustin qui avoit la réputation d'être un grand homme de bien, et très éclairé dans la voie de Dieu. Il eut plusieurs conversations avec lui, où il lui fit le récit de sa vie; il lui exposa les pensées dont il étoit occupé depuis les visites qu'il avoit rendues au tombeau de l'apôtre saint Thomas, et il le pria de lui dire son sentiment sur les vues qu'il croyoit que Dieu avoit sur lui.

Le religieux son directeur ayant pris le temps convenable pour examiner sa vocation, lui dit qu'il ne doutoit pas que Dieu ne l'appelât à son service pour travailler au salut des ames dans le pays où la Providence l'avoit conduit, et que tout ce qui lui étoit arrivé depuis son départ d'Alep lui paroissoit être autant de moyens que Dieu avoit employés pour se retirer du commerce qu'il faisoit en cette ville, et pour lui faire embrasser le nouveau genre de vie qui lui étoit inspiré.

Il n'en fallut pas davantage au sieur Lambert pour le déterminer à suivre les impressions de l'Esprit saint, qui le portoit intérieurement à la vie évangélique. Il ne songea plus qu'à exécuter les volontés de Dieu. Il s'agissoit d'abord de se faire recevoir dans notre compagnie, et étant déjà un peu âgé, il ap-

préhenda que son âge ne mît obstacle à sa réception.

Pour prévenir toutes difficultés, il jugea à propos, de l'avis de son directeur, d'aller en droiture à Rome, et de s'y adresser au général des Jésuites, qui après avoir examiné et connu par lui-même la conduite de Dieu sur lui ne pourroit se défendre de le recevoir. Rempli donc de cette espérance qui lui parut bien fondée, il s'embarqua pour l'Italie. En chemin il eut occasion de racheter deux pauvres esclaves, il les instruisit dans la foi catholique, et les disposa à recevoir le saint baptême.

Le voyage du sieur Lambert fut très heureux jusqu'à Rome. Sitôt qu'il y fut arrivé, il exposa au révérend père général le sujet de son voyage, les diverses circonstances de sa vie, les moyens dont il s'étoit servi pour connoître la volonté de Dieu, et les motifs qui l'avoient porté à venir en personne lui demander la grâce d'être admis dans la compagnie.

Le révérend père général, après l'avoir vu et entendu plusieurs fois, fut charmé du présent que la Providence offroit à sa compagnie dans la personne du sieur Lambert; il n'hésita pas à le recevoir, et il le conduisit lui-même au noviciat.

Il est aisé de comprendre avec quelle ferveur le nouveau novice fit toutes les épreuves des deux années de son noviciat. Son exemple étoit une continuelle exhortation pour tous les autres novices, qui admiroient dans un homme déjà fait une si profonde humilité.

Les deux années de son noviciat étant finies, on l'appliqua à l'étude des sciences nécessaires aux fonctions évangéliques auxquelles il étoit destiné. L'application qu'il y donna lui fit faire en peu de temps un progrès extraordinaire. Il se disposa en même temps à recevoir les saints ordres. Le sacerdoce dont il fut honoré enflamma son cœur d'un désir plus ardent que jamais d'aller prêcher le royaume de Jésus-Christ dans la Judée et dans la Palestine. Ses études étant finies, et se trouvant suffisamment instruit de ce qu'un missionnaire doit savoir, il obtint du révérend père général la permission d'aller finir ses jours dans nos missions en Syrie.

Il partit de Rome avec deux jeunes jésuites qui avoient demandé instamment à le suivre. Ils s'embarquèrent tous trois sur un vaisseau qui partoit pour arriver au port de Seyde ou de Tripoli; mais la Providence qui avoit conduit jusqu'alors le P. Lambert, et qui vouloit

se servir de lui pour l'établissement d'une mission en faveur des Maronites, permit qu'une rude tempête jetât son vaisseau sur les côtes voisines d'un petit village nommé Antoura.

Les habitants de ce pays apercevant un bâtiment qui s'approchoit de leur côte, le prirent pour un vaisseau corsaire; et sans trop examiner ce qu'il en étoit, ils y coururent et se saisirent du P. Lambert, de ses deux compagnons et de quelques autres passagers, et les conduisirent chez le commandant de la province.

Le commandant du pays étoit Abunaufel, maronite, seigneur le plus recommandable de sa nation. La réputation de sa probité étoit si bien établie et si connue, que Louis XIV, d'heureuse mémoire, le choisit, tout sujet du grand-seigneur qu'il étoit, pour être son consul de la nation françoise, et il lui en fit expédier le brevet.

Ce fut devant ce seigneur que comparurent le P. Lambert et ses deux compagnons. Abunaufel les interrogea. Dans les réponses qu'ils firent, ils déclarèrent ce qu'ils étaient, et pour lui en donner la preuve, ils lui montrèrent les patentes du révérend père général, par lesquelles il les reconnoissoit pour être de sa

compagnie, et destinés pour aller faire les fonctions de missionnaires dans la Syrie.

Abunaufel comprit sans peine que ces prétendus corsaires étoient des missionnaires que la Providence lui envoyoit. Il leur fit tout le bon accueil possible, et les logea chez lui. L'arrivée de ces trois missionnaires, et les entretiens qu'il eut avec eux, lui firent naître la pensée de faire en son pays l'établissement d'une mission, pour donner aux Maronites du mont Liban les secours spirituels dont ils étoient souvent privés. Il en fit la proposition au P. Lambert, et lui offrit un emplacement dans son propre domaine, situé dans la partie du mont Liban qu'on appelle le *Kesroan*.

Le P. Lambert, après avoir consulté les supérieurs de nos missions en Syrie, et en avoir reçu des réponses favorables, accepta de leur part les offres d'Abunaufel. Ce seigneur tint parole aux missionnaires; il fit don d'un terrain convenable pour bâtir une petite maison avec une chapelle. Il entra même dans les dépenses nécessaires pour ce petit édifice. Le P. Lambert fut l'homme choisi de Dieu pour être le fondateur de la mission d'Antoura. Il en fit l'ouverture avec un concours extraordinaire de peuples qui assistèrent aux premiers exer-

ces de la mission. Aidé de ses deux compagnons, il les continua jusqu'à la mort avec un zèle aussi ardent qu'infatigable. Abunaufel voyoit avec plaisir les grands succès de son établissement dont les Maronites ne cessoient pas de le remercier. Le P. Lambert, au bout de quelques années de mission, soit qu'il fût épuisé de ses continuels travaux, soit que Dieu voulût le récompenser dans l'autre vie, après quelques jours de maladie mourut; et à sa mort il plut à Dieu de donner des marques publiques de la sainteté de son serviteur.

Depuis cette perte, qui causa dans tout le pays une affliction générale, la mission d'Antoura a toujours continué et continue encore d'envoyer des missionnaires en différentes parties du mont Liban. Je rendrai compte de leurs missions après que j'aurai achevé ce qui me reste à dire de la mission de Seyde.

Cette ville étant habitée par un assez grand nombre de Grecs et de Maronites, nous leur donnons nos premiers soins, qui consistent à instruire leurs enfants, à visiter les malades, à prêcher les avents et les carêmes avec la permission des pères de Terre-Sainte, qui sont les curés nés dans la Syrie et dans la Palestine, et à disposer les adultes pour

approcher dignement des sacrements. Mais nos principales et plus nécessaires occupations sont dans les campagnes. La raison est que nos chrétiens s'y trouvant mêlés avec d'autres peuples qui professent une religion bien contraire à la religion catholique, nous avons un sujet continuel de craindre que leur mauvais exemple, ou l'intérêt, ou la force même, ne fasse abandonner nos saintes pratiques à nos catholiques, et ne pervertissent leurs mœurs après avoir corrompu leur foi.

C'est pour prévenir ces malheurs, et d'ailleurs pour profiter de l'avantage qu'on a de faire avec liberté de grands biens parmi les Maronites, que nos missionnaires préfèrent les missions des montagnes à celles qui se font dans les villes.

Aussi faut-il convenir, à l'honneur de la nation maronite, que l'on trouve dans cette aimable nation des ames pures, innocentes et capables des plus grandes vertus.

Pour en donner ici une preuve, et pour faire en même temps admirer et bénir les miséricordes infinies de Dieu, je raconterai ce qui se passa ici il y a quelques années, Dieu ayant voulu se servir d'une bonne veuve maronite pour mettre dans le troupeau de Jésus-Christ

une ame qui en étoit exclue par sa naissance, et pour la disposer à finir ses jours par le martyre [1].

Cette femme maronite s'appeloit Vonni Joussephe. Pour s'éloigner des troubles qui agitoient alors le mont Liban, elle vint se réfugier dans un village près de Seyde. Elle étoit fort âgée et très infirme, son corps étoit presque tout couvert d'ulcères; si on la touchoit pour la soulager, on lui faisoit souffrir des douleurs très aiguës; d'ailleurs son extrême pauvreté la privoit des commodités de la vie les plus nécessaires.

Un état aussi déplorable que le sien étoit moins étonnant que la patience qu'elle faisoit constamment paroître dans ses maux. Jamais on ne l'entendoit se plaindre; bien au contraire, elle faisoit paroître sur son visage une douceur et une égalité d'humeur inaltérables.

[1] La relation touchante de cette jeune martyre avoit fourni dans le VIIIe volume des Mémoires du Levant l'*Histoire de la conversion et du martyre de Fatiné*, histoire écrite avec élégance, mais non pas avec cette simple et exacte vérité qui brille dans le récit du P. Nacchi. Les droits rigoureux de la vérité exigent de nous de ne conserver dans cette édition (1780) que ce qui est vrai, et de supprimer la fiction.

Ses voisines qui venoient la visiter ne pouvoient assez admirer sa tranquillité et sa douceur dans un état si douloureux. Entre ses voisines il y avait une jeune fille âgée de vingt ans, qui fut nommée, quelque temps avant sa mort, Marie-Thérèse. Elle avoit été élevée par son père et sa mère dans la religion et les erreurs de sa nation. Cette jeune fille charmée des vertus qu'elle découvroit dans la malade étoit celle qui la fréquentoit le plus souvent.

S'entretenant un jour avec elle, elle lui demanda comment il se pouvait faire que, souffrant autant qu'elle souffroit, elle ne se plaignît jamais et parût toujours contente. « C'est, » lui répondit la patiente maronite, que je ne » souffre pas seule; car le Dieu que j'adore et » qui est le seul adorable m'aide par sa grâce à » souffrir. Sa grâce m'a fait aimer mes souffrances, parce qu'elle m'a fait connoître que mes » souffrances me rendent agréable à ses yeux, » et que les siennes, pour le salut de mon ame, » ont été beaucoup plus grandes; mais vous avez » le malheur d'ignorer, ajouta la malade à la » jeune fille, que vous avez eu autant de part » que moi à ses souffrances. »

« Quel est donc ce Dieu qui a souffert pour » moi? reprit la jeune fille, je voudrois le con-

» noître. — Je vous l'apprendrai quand vous le » voudrez, lui dit la maronite. »

La jeune fille frappée de ces discours revenoit souvent visiter la maronite, qui ne manquoit pas de profiter de ces occasions pour l'instruire des principales vérités du christianisme et de nos auguste mystères.

La jeune fille écoutoit avec plaisir ses instructions et les méditoit chez elle avec attention. Dieu de son côté préparoit intérieurement son ame à recevoir la divine semence que l'on y jetoit.

Sur ces entrefaites il se présenta un parti pour cette fille; son père le jugeant convenable à sa famille, il le proposa à sa fille comme une affaire si bien conclue qu'il ne s'agissoit plus que de l'exécuter. Sa fille employa toutes les raisons qu'elle put imaginer pour faire changer la volonté de son père : mais n'ayant pu rien gagner, elle le conjura de lui laisser la liberté de se choisir elle-même un époux qui pût faire son bonheur. Mais son père qui avoit un intérêt particulier à se donner le gendre qu'il avoit choisi, déclara à sa fille qu'elle n'auroit point d'autre époux que celui qu'il lui avoit destiné, et qu'il regardoit sa résistance comme une rébellion manifeste à la volonté

d'un père. La fille ne lui répondit que par une abondance de larmes et de gémissements capables de toucher le cœur du plus dur de tous les pères.

Mais ce père n'en fut que plus irrité contre sa fille. Il la menaça de la chasser de chez lui et de l'abandonner; ces menaces n'empêchèrent pas sa fille de persister dans sa résolution, ce qui obligea son père d'engager un de ses oncles qu'elle aimoit de parler à sa fille et de faire ses efforts pour la faire consentir à ses volontés.

L'oncle fit de tout son mieux pour vaincre la résistance de sa nièce, en lui représentant d'un côté le tort qu'elle se faisoit de refuser un parti aussi avantageux que celui que l'on proposoit, et lui exposant de l'autre tout ce qu'elle avoit à craindre de l'indignation d'un père offensé par sa désobéissance.

La jeune fille qui avoit pris le nom de Marie-Thérèse, n'osant pas encore déclarer les sentiments que Dieu mettoit dans son cœur, ne put opposer à tout ce que lui dit son oncle, que sa répugnance extrême et invincible à tout établissement tel qu'il pût être, le suppliant en même temps de lui donner la plus grande de toutes les marques de sa tendresse, en ob-

tenant de son père la grâce de ne lui en parler jamais.

L'oncle, attendri des paroles de sa nièce, fit tout ce qu'il put pour persuader à son père de ne point forcer l'inclination de sa fille, et de songer plutôt à marier sa cadette.

Pendant ces négociations Marie-Thérèse trouvoit chaque jour des moments pour aller secrètement rendre compte à sa directrice, sa voisine, de tout ce qui se passoit. Celle-ci la fortifioit dans ses résolutions, et l'instruisoit de toutes les vérités qu'elle devoit croire. Elle l'animoit par les espérances d'un bonheur éternel dont Dieu récompenseroit ce qu'elle souffroit et ce qu'elle auroit encore à souffrir pour son saint nom. Elle lui enseignoit la pratique des vertus qui lui étoient nécessaires, et lui en faisoit faire les actes. Marie-Thérèse revenoit toujours d'auprès de cette bonne amie avec plus d'amour et plus d'attachement pour la religion chrétienne.

Son père, qui avoit gardé le silence pendant quelques jours pour donner le loisir à sa fille de faire ses réflexions, voyant que ni lui ni son oncle n'avoient pu la réduire à lui obéir, regarda sa résistance comme un mépris de son autorité, et un affront que sa propre fille lui

faisoit. Piqué de ces pensées il prit la résolution de marier sa cadette, et de se défaire de l'aînée qui lui étoit devenue un objet odieux. Marie-Thérèse fut bientôt informée des desseins de son père. Elle en avertit sa bonne amie maronite, qui la disposa à souffrir avec mérite ce qu'elle avoit à craindre de la fureur de son père.

Elle ne fut pas long-temps sans en sentir les effets; car ce père inhumain, croyant causer un chagrin mortel à sa fille, fit les noces de sa cadette avec grand appareil; mais il n'en demeura pas là : conservant toujours contre sa fille aînée un vif ressentiment de son refus, et l'accusant d'une rébellion criminelle et punissable des derniers supplices, ce père inhumain n'eut pas horreur, dans une assemblée chez lui où l'on prenoit du café, d'en faire donner une tasse préparée à cette innocente victime, qui la but sans savoir qu'elle devoit lui causer la mort. Peu de temps après elle se sentit attaquée d'une fièvre lente, accompagnée de frissonnements et de défaillances fréquentes qui l'avertirent que ses jours s'abrégeoient, et qu'elle ne devoit plus songer qu'à mettre en pratique ce qu'elle avoit appris de sa directrice la maronite. La fièvre lente qui la consu-

moit redoubla. Dieu lui fit la grâce de conserver jusqu'au dernier soupir assez de présence d'esprit pour produire les actes les plus héroïques de notre sainte religion, et pour faire à Dieu le sacrifice de sa vie.

Ainsi mourut cette jeune martyre; son ame, comme nous le devons espérer de la bonté de Dieu pour elle, fut enlevée au Ciel. Son père, pour satisfaire son ressentiment contre elle' fit jeter inhumainement son coprs dans un puits; mais Dieu ne permit pas que le crime d'un tel père fût impuni. Il mourut subitement peu de temps après la sainte mort de sa fille.

Exemple de la sévérité redoutable des jugements de Dieu, comme la conversion et l'heureuse fin de cette jeune fille est une marque sensible de ses infinies miséricordes.

Ces deux événements arrivèrent vers la fin de l'année 1697. L'un et l'autre donnèrent matière à nos missionnaires pour faire à leurs disciples de touchantes instructions.

Au reste, ce n'est pas seulement dans cette occasion que nous avons vu le Seigneur employer les plus vils instruments aux yeux des hommes, pour faire éclater les plus grands effets de sa miséricorde.

Mais ce qui ne mérite pas moins notre ad-

miration, c'est que nous rencontrons dans de pauvres chaumines des ames simples qui ne voient que rarement des missionnaires, mais qui sont conduites par l'esprit de Dieu, qui agit en elles, et qui leur fait produire les actes des plus héroïques vertus du christianisme.

Nos missions dans le Kesroan et dans les montagnes du Liban, dont nous allons parler, nous découvrent assez souvent quelques-unes de ces ames dont les vertus sont cachées aux hommes, mais qui sont connues de Dieu.

MISSION DE SAINT-JOSEPH D'ANTOURA.

Notre mission d'Antoura n'oubliera jamais qu'elle doit son établissement au seigneur Abunaufel, dont nous avons déjà parlé. Il fut toute sa vie, non seulement notre protecteur, mais encore notre insigne bienfaiteur. On doit dire de lui avec vérité, que ce pays lui est redevable de toutes les bonnes œuvres qu'il a plu à Dieu d'opérer par le ministère des missionnaires qu'il y a établis, protégés et maintenus.

Antoura est un petit village de l'Anti-Liban, entre Béryte et Gibail, et à cinq lieues de l'un et de l'autre. Tout le monde sait que ce fut

[1] Ou *Giblos*.

à cette dernière ville que furent portés les bois de cèdre enlevés du mont Liban et destinés à la construction du temple, et que de cette ville où ils furent façonnés, ils furent conduits sur des chariots à Jérusalem par les ordres du roi Hiram.

Antoura signifie en arabe *source de rocher*. Ce village est ainsi nommé parce qu'il est voisin d'une montagne pierreuse d'où l'on voit sortir une fontaine d'eau très claire et abondante qui traverse le village.

C'est dans ce village que le seigneur Abunaufel nous a procuré un établissement en 1656. Cet établissement nous donne des avantages considérables. Le premier est que l'air y étant très sain, il contribue beaucoup au rétablissement de nos missionnaires, qui reviennent toujours très fatigués des rudes missions dans les montagnes. Un second avantage est que le pays étant presque tout chrétien et catholique, nous y avons eu en tout temps un asile, si par malheur quelque prompte révolution nous obligeoit d'abandonner nos autres missions.

Un troisième avantage est que la situation d'Antoura nous met plus à portée que partout ailleurs d'aller faire nos excursions évangéliques dans les différentes parties du Liban où

à cette dernière ville que furent portés les bois de cèdre enlevés du mont Liban et destinés à la construction du temple, et que de cette ville où ils furent façonnés, ils furent conduits sur des chariots à Jérusalem par les ordres du roi Hiram.

Antoura signifie en arabe *source de rocher*. Ce village est ainsi nommé parce qu'il est voisin d'une montagne pierreuse d'où l'on voit sortir une fontaine d'eau très claire et abondante qui traverse le village.

C'est dans ce village que le seigneur Abunaufel nous a procuré un établissement en 1656. Cet établissement nous donne des avantages considérables. Le premier est que l'air y étant très sain, il contribue beaucoup au rétablissement de nos missionnaires, qui reviennent toujours très fatigués des rudes missions dans les montagnes. Un second avantage est que le pays étant presque tout chrétien et catholique, nous y avons eu en tout temps un asile, si par malheur quelque prompte révolution nous obligeoit d'abandonner nos autres missions.

Un troisième avantage est que la situation d'Antoura nous met plus à portée que partout

les secours spirituels sont en un plus pressant besoin.

Notre maison, toute petite qu'elle est, convient assez à nos usages. Un petit jardin qui l'accompagne nous donne suffisamment des légumes qui sont en ce pays notre nourriture ordinaire. Ils sont arrosés des eaux de la fontaine dont j'ai parlé. Nous avons une chapelle détachée de la maison; elle avoit été autrefois bâtie et proprement ornée par un de nos frères qui s'entendoit assez bien en bâtiments. Nos premiers missionnaires la dédièrent à saint Joseph, et donnèrent à notre mission le nom de ce puissant protecteur dont elle a souvent éprouvé le crédit auprès de Dieu.

Des raisons particulières nous obligent aujourd'hui à rebâtir cette petite chapelle. Nous espérons nous la rendre beaucoup plus commode, et à nos disciples, qu'elle ne l'étoit auparavant. Nous n'aurions jamais été en état d'entreprendre cet ouvrage si la Providence n'avoit excité des dames de la première qualité de Lorraine à nous aider de leurs charités. Elles ont même pourvu à des ornements d'église qu'elles nous ont envoyés et qui sont très propres. Nous venons de recevoir encore de leur part un taber-

nacle, où le corps adorable de notre Sauveur reposera avec décence.

Pour ce qui est des occupations de nos missionnaires, on peut dire qu'elle sont des missions continuelles, qui se succèdent les unes aux autres, soit dans les villages du Kesroan, soit dans les montagnes les plus éloignées du Liban et de l'Anti-Liban. Les différentes saisons de l'année règlent nos courses évangéliques.

Nous prenons le temps du carême des Maronites pour les missions les plus éloignées et qui doivent être les plus longues. On sait que les Maronites ont quatre carêmes par an. Le premier est celui qui leur est commun avec nous et avec tous les catholiques, c'est-à-dire celui qui précède le saint jour de Pâques. Le second est celui de l'avent, et les deux autres sont ceux des apôtres saint Pierre et saint Paul, et de la fête de l'Assomption de la très sainte Vierge, mère de Dieu. Ces deux derniers ne sont que de quinze jours chacun.

Nous employons les entre-deux de ces quatre carêmes aux missions des villages qui nous environnent et qui composent le Kesroan. Nous y comptons environ quarante villages, tous assez peuplés; nous les visitons les uns après les autres.

Leurs curés, qui ne sont pas à beaucoup près ni si savants, ni si instruits des fonctions curiales qu'on l'est en chrétienté, nous souhaitent avec autant d'empressement que leurs peuples, et ils nous reçoivent avec affection, Ils se trouvent à nos exercices; le profit qu'ils en retirent les rend beaucoup plus utiles à leurs paroissiens.

Nous avons encore une autre bonne œuvre à faire qui mérite nos soins. Il y a en ce pays plusieurs petits monastères, ou, pour mieux dire, des ermitages de religieux et de religieuses maronites et grecs qui reconnoissent saint Antoine pour leur patriarche. Ils portent un habit grossier fait de poil de chèvre; leur tête est couverte d'un petit capuchon noir; ils marchent pieds nus; leur occupation est la prière et le travail des mains; ils se relèvent la nuit pour chanter des psaumes en syriaque; leur vie est très dure; ils ne vivent que de légumes et ne boivent que de l'eau; ils couchent sur la dure, et observent pendant le jour un continuel silence.

Nos missionnaires d'Antoura les vont visiter: ils en sont toujours parfaitement bien reçus; ils leur font des conférences, et ils les entretiennent dans la foi catholique, dans l'obser-

vance de leur devoirs, et dans la pratique de la fréquentation des sacrements. La retraite des huit jours, selon la méthode de saint Ignace, est le moyen le plus efficase dont se servent les missionnaires pour conserver dans ces solitaires l'esprit religieux et la pureté de la foi et des mœurs.

Pour vous faire ici, mon révérend père, un plus grand détail de nos occupations à la campagne, je vous rapporterai l'extrait de la lettre que le P. Néret et le P. le Mole nous ont écrite au retour de leur missions dans le Kesroan : c'est en ces termes qu'elle est conçue :

« Nous ne sommes de retour de nos courses évangéliques dans le Kesroan, le P. le Mole et moi, que depuis peu de jours. J'avois déjà fait, il y a quelques années, mon apprentissage dans ces missions, sous la conduite d'un de nos missionnaires le plus expérimenté que nous ayons pour faire avec fruit les missions du Kesroan et des montagnes du Liban.

» Le P. le Mole ayant été destiné pour les continuer, j'ai eu le bonheur de l'accompagner. Nous avons commencé nos visites par les villages qui sont vers les bords de la rivière du Chien, et nous sommes venus ensuite à ceux qui sont plus avant dans les terres. Comme ces

villages ne sont pas également peuplés, nous y avons prolongé nos séjours à proportion du nombre des peuples que nous avions à instruire; et vous savez, mon révérend père, que tous ont besoin d'instruction. Mais l'instruction se fait avec joie lorsque ceux que vous venez instruire vous reçoivent avec autant de marques de bienveillance que nous en avons reçues dans les lieux que nous avons visités.

» Sitôt que nous étions arrivés dans un village où il y avoit une église, le son d'une espèce de cloche de bois qui est en usage en ce pays donnoit le signal aux habitants pour s'y rendre; chacun y accouroit incontinent.

»Nous commencions chaque jour nos exercices par la sainte messe, suivie d'une instruction sur les devoirs généraux du chrétien, sur ceux de leur état particulier, et sur les préparations nécessaires pour approcher dignement des sacrements de pénitence et d'eucharistie; leur attention infatigable nous animoit à leur parler. Un de nous s'appliquoit à faire le catéchisme aux enfants; nous les trouvions assez ordinairement mal instruits, parce que les curés et leurs parents sont bien plus occupés des soins domestiques et de la culture de leurs terres que de l'instruction des enfants.

» Après avoir satisfait à ces premières obligations de la maison, nous nous faisions instruire du nombre des pauvres, des malades, des divisions qui se trouvent assez souvent entre les habitants du même lieu, et même dans les familles. Nous donnions une partie de nos après-dinées à la visite des malades, où nous trouvions de fréquentes occasions d'ouvrir le Ciel à de pauvres enfants moribonds qui en auroient été éternellement exclus. Nous joignions aux secours spirituels que nous donnions aux malades celui des remèdes qu'on nous envoie de France pour leur soulagement. Dieu les bénit souvent d'une manière extraordinaire; mais il bénit encore davantage les paroles qu'il met dans notre bouche, soit pour la sanctification des malades, soit pour rétablir la paix dans les familles.

» Mais ce qui mérite ici une attention particulière des missionnaires, et ce qui a arrêté singulièrement la nôtre, a été d'employer toutes sortes de moyens pour détacher le peuple de plusieurs superstitions, et pour corriger d'autres désordres que le voisinage de quelques nations qui se disent chrétiennes, avec lesquelles ils commercent, a introduits insensiblement et facilement parmi eux.

» Nous avons trouvé quatre principaux désordres à combattre, dont le premier est l'ignorance de nos mystères ; elle vient du commerce que ce pays entretient avec les Druses qui en sont voisins. Ceux-ci ayant pour principe qu'il ne faut jamais discourir des points capitaux de leur religion, persuadent aux autres d'en faire autant dans la pratique de la religion catholique.

» Le second est le peu de dévotion du sexe, particulièrement de celles que la nature a favorisées de ses grâces : car elles croient se faire honneur et se distinguer du commun du peuple en ne paroissant jamais dans les églises, sinon dans les plus grandes fêtes, c'est-à-dire deux ou trois fois l'année, et leurs maris entretiennent cette coutume. De là vient qu'elles ne reçoivent aucune instruction de leurs pasteurs qui ne s'en mettent pas beaucoup en peine. Or, dans le temps de nos missions, elles assistent librement à nos instructions et les écoutent avec profit.

» Le troisième désordre est l'usure, qu'ils apprennent des infidèles, et qui leur devient commode. Ils se la croient permise, parce que ceux qui devroient la leur défendre ne font pas voir dans la pratique qu'ils en aient horreur.

De l'usure naît le quatrième désordre, qui est l'injustice, et souvent la violence : effet malheureux que la cupidité des richesses ne manque jamais de produire. C'est avec beaucoup de patience, de douceur et de charité, et surtout c'est avec de fréquentes et ferventes prières, pour obtenir le secours du bras tout puissant de Dieu, que les missionnaires doivent espérer de pouvoir gagner des victoires sur les ennemis du salut des hommes. Ce sont là les armes dont nous tâchons de nous servir dans nos missions.

» Aidez-nous, s'il vous plaît, mon révérend père, à rendre de grandes grâces à Dieu d'avoir bien voulu combattre avec nous. Nous n'avons pas passé un seul jour sans entendre un grand nombre de confessions, et souvent générales, suivies quelquefois de restitutions et de réconciliations, marques infaillibles de la contrition des pénitents. On peut juger quelle est ensuite leur dévotion en s'approchant de la sainte table. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'on ne peut en être témoin sans en être ému jusqu'aux larmes.

» De si grands exemples font voir qu'il y a bien de la différence à mettre entre catholiques et catholiques, c'est-à-dire entre ceux qui s'ap-

prochent de nos saints mystères avec une foi vive, et ceux qui n'y apportent qu'une foi froide et languissante.

» C'est par ces derniers exercices que nous finissons, selon la coutume, chaque mission, pour aller à une autre.

» Il est inutile de vous dire, mon révérend père, que notre départ d'une bourgade y causoit autant de tristesse, que notre arrivée dans une autre y donnoit de joie. Car c'est ce que vous avez souvent vu dans les missions que vous avez faites ici avant nous.

» Nous avons visité, le P. le Mole et moi, les villages de Geita, Bellounié, de Zouy et Kéral, lieux considérables sur le fleuve du Chien. Ces missions et quelques autres étant finies, j'en ai recommencé de nouvelles avec le P. Bonamour dans les villages de Calrat, d'Algiton, et dans plusieurs autres situés entre Antoura et la rivière qu'on nomme Abraham. Nous avons eu pourtant beaucoup d'occupations, de grands biens à faire, et des désordres à corriger.

» Pour conserver autant qu'il nous a été possible les fruits de nos missions, nous avons établi dans les villages les plus peuplés des prières publiques pour les morts, et les prati-

ques de la confrérie du Rosaire; l'expérience nous a appris les heureux effet de ces saints établissements.

» Je dois vous ajouter ici, mon révérend père, que Dieu me fait la grâce de me donner un si grand goût pour nos missions de la campagne, que je crois suivre sa volonté en vous suppliant de me rendre les mêmes emplois à mon retour de la visite des saints lieux de Jérusalem, où vous m'avez permis d'aller adorer les précieux monuments qui ont été teints du sang que Jésus-Christ a versé pour tous les hommes. Je soumets cependant mon inclination propre à la vôtre, qui fera le mérite de mon obéissance; je me recommande à vos saints sacrifices. »

Cette lettre du P. Charles Néret, qui rend compte de ses travaux dans les missions de la compagnie, fait l'éloge en même temps du zèle, du courage et de la vertu solide de ce vertueux missionnaire, qui s'est consumé de fatigues dans les pénibles occupations d'une vie très austère.

Au retour de son pélerinage à Jérusalem, dont il nous a laissé la relation que j'envoie en France, il revint à la mission d'Antoura qui étoit l'objet de ses affections, et sans vouloir

se donner un moment de repos, il prit avec plus de ferveur que jamais les missions de la campagne; mais ses forces n'étant pas si grandes que son courage, il fallut succomber. Il en revint avec une fièvre très ardente qui nous l'enleva en peu de jours.

Notre mission d'Antoura, qui le regardoit comme un ange sur terre, conserve pour lui une singulière vénération, et ne cesse pas de le regretter. Sa douceur, son humeur toujours égale, sa piété, sa modestie, sa charité pour les pauvres, et son air avenant lui avoient gagné l'esprit et l'affection de ceux qui le connoissoient, et des Maronites en particulier, qui en parlent encore aujourd'hui avec un sensible regret de l'avoir perdu.

La perte du P. Néret avoit été précédée de celle du P. Gravier, du P. Cordier, du P. Heuré, et a été suivie de celle du P. Nicolas Treffons, qui tous s'étoient pareillement dévoués au service des missions des montagnes. Il faut convenir en effet qu'elles sont très rudes : car pour y arriver il est nécessaire de grimper par des chemins escarpés et interrompus par de grosses roches, sur lesquelles il faut monter pour passer outre, et souvent nu-pieds, pour

se tenir plus fermes sur ces rochers, dont le tranchant nous fait beaucoup souffrir.

Ajoutez à cela qu'il faut essuyer en même temps, ou les ardeurs d'un soleil qui nous brûle en été, ou marcher sur les neiges en hiver, portant sur son dos sa chapelle, c'est-à-dire ses ornements, et ce qui est nécessaire pour dire la messe; de plus, avoir avec soi sa petite provision de chapelets, d'images, de remèdes pour les malades, et nos autres besoins pour tout le temps de la mission. L'on marche dans cet équipage le bâton à la main les jours entiers.

Est-on arrivé dans un village où doit être la mission, on la commence sans perdre de temps; nous y sommes toujours les bien venus, ayant affaire à un peuple doux, docile, catholique, qui aime la prière et la parole de Dieu.

Le temps de la mission se passe à instruire, à prier, à assister les malades, à entendre des confessions ordinairement générales. Elles sont d'autant plus nécessaires que les curés, dans les grandes fêtes, se contentent de demander à une foule de pénitents qui se présentent à eux, s'ils ont de la douleur de leurs péchés, et sur le simple aveu qu'ils leur en font, sans

autre examen, leurs curés leur donnent l'absolution.

Les exercices du matin étant finis par la sainte messe, un des habitants du village ne manque jamais de nous inviter à prendre nos repas chez lui. Ces repas en carême ne se prennent qu'après le soleil couché; la frugalité en est toujours inséparable : car il consiste dans des *olives*, du *blé* rôti, des *oignons* cuits sous la cendre, et dans du *riz* fort épais. Lorsque nos hôtes veulent se régaler, ils y ajoutent un plat d'huile, dans lequel chacun trempe son pain, qui est un pain plat, insipide, et plus semblable à un gros carton qu'à du pain.

Tous ces mets sont posés à terre sur un tapis ou sur une natte qui tient lieu de table, de nappe et de serviette.

Dans ces repas on ne sait ce que c'est que de manger de la chair, même hors le temps des carêmes, quoiqu'elle ne soit pas défendue aux Maronites; l'usage du vin est rare, quoiqu'il soit ici parfaitement bon.

L'après-dînée se passe en conférences particulières dans les maisons, en catéchismes aux enfants, et en autres bonnes œuvres nécessaires dans les missions. Le soir venu, nous nous rendons chez nos hôtes, où nous trouvons

leurs familles assemblées, et leurs amis particuliers, qui attendent de nous de nouvelles instructions, dont les Maronites ne se lassent jamais. La matière alors de nos entretiens se prend des histoires de l'Ancien Testament, et de la Vie des Saints qui leur sont connus. Ces histoires donnent lieu de faire d'utiles leçons sur les vertus qu'ils doivent pratiquer selon leurs différents états.

L'heure de finir la journée étant venue, nous faisons publiquement la prière du soir. La prière faite, chacun se retire chez soi.

En nous quittant ils nous saluent à la mode du pays, c'est-à-dire portant la main à la tête, baisant la main, et nous disant en style oriental : « Nous prions le Seigneur qu'un doux sommeil ferme tes paupières, et donne du repos à ton corps; que ton bon ange te garde pendant la nuit, et que le soleil, plus beau que jamais, se lève demain pour t'éclairer. »

La fatigue du jour demanderoit en effet le repos de la nuit; mais le moyen de l'avoir! ayant pour lit un méchant tapis de poil de chèvre étendu à plate terre; étant continuellement interrompus du cri des enfants, qui se fait entendre toute la nuit; tourmentés en même temps comme on l'est d'une armée de

petits insectes qui nous livrent sans cesse une guerre opiniâtre. Ajoutez à tous ces ennemis du sommeil, la fumée d'un feu à demi-éteint, qui ne trouve aucune issue pour sortir de la chambre, et qui par conséquent suffoque ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Toutes ces incommodités nous font attendre le lendemain avec patience. Sitôt qu'il est venu, il faut recommencer les exercices de la mission, et les continuer aussi long-temps que les villages plus ou moins peuplés le demandent.

Quelque fatigantes que soient ces missions des montagnes pendant les carêmes, je puis vous assurer, mon révérend père, que les favorables dispositions qu'on trouve dans toute la nation maronite, et les fruits qu'on y recueille, nous les rendent non seulement supportables, mais encore très consolantes. Je finirai ces mémoires de nos missions en Syrie par le récit d'une histoire qui doit vous paroître fabuleuse, et que nous-mêmes nous ne pourrions croire si nous n'avions connu ici la personne dont je vais vous parler.

Un jeune turc de Damas, âgé d'environ treize ans, passant sur un saïque, fut pris par des chevaliers de Malte. Ces chevaliers le donnè-

rent à un seigneur espagnol qui le mena en Espagne avec lui. Son nouveau maître le prit en affection, il le fit instruire de la religion catholique, et la lui fit embrasser.

Quelques années après l'Espagnol ayant été obligé d'aller servir en Flandre, il emmena avec lui son nouveau catholique. Les bonnes qualités qu'il remarqua dans ce jeune homme, et celles en particulier que le métier de la guerre demande, engagèrent l'officier espagnol à demander pour son turc, à la fin de la campagne, une compagnie de cavalerie dans l'armée espagnole; il l'obtint. Le nouveau capitaine, qui avoit alors environ vingt-cinq ans, fut envoyé à Bruxelles pour son quartier d'hiver.

La réputation qu'il y porta d'être un bon officier dans l'armée le fit recevoir avec distinction dans les meilleures maisons de Bruxelles. Il fréquenta particulièrement celle où logeoit une riche dame d'Amsterdam qui étoit venue à Bruxelles avec sa fille pour y passer quelque temps.

La mère et la fille étoient très bonnes catholiques; elles voyoient avec plaisir venir chez elles le jeune officier espagnol, en qui elles remarquoient de l'esprit, de la sagesse, de la

politesse, et une conduite très réglée. Elles savoient d'ailleurs la considération que les autres officiers avoient pour lui.

L'hiver étant passé, notre officier turc, qui se disoit toujours espagnol, se flatta que le bon accueil que la mère et la fille lui faisoient dans leur maison le mettroit à portée de pouvoir demander la demoiselle en mariage. Il le fit.

La mère déjà prévenue en faveur du cavalier reçut favorablement sa demande; elle se persuada aisément que le mérite qu'elle connoissoit dans cet officier ne pourroit manquer d'avancer sa fortune, et que ses bonnes qualités d'ailleurs rendroient sa fille heureuse.

Ces réflexions de la mère, et l'inclination de la fille favorable à l'Espagnol, firent consentir l'une et l'autre au mariage; les noces se firent à Bruxelles avec l'approbation de toute la ville. L'époux et l'épouse furent dix ans ensemble, et n'eurent un fils qu'au bout de de dix ans.

Quelque temps après, le cavalier, soit qu'il eût le mal du pays, soit qu'il fût ennuyé de son métier, soit plutôt qu'il eût une intention qu'il avoit alors intérêt de cacher, exposa en secret à son épouse le désir qu'il avoit de faire le pé-

lerinage de Jérusalem pour y adorer le tombeau de notre Sauveur. Il lui proposa de la mener ensuite en Espagne, pour y voir sa famille, disoit-il, et lui donner connoissance des biens qu'il feignoit y posséder.

La jeune femme hollandoise, qui étoit attachée à son époux, consentit à ce voyage; ils convinrent de ne parler à qui que ce soit de leur projet, et surtout de le tenir caché à la mère, qui ne manqueroit pas de s'opposer à un dessein aussi extraordinaire que celui-ci. Ils concertèrent si secrètement leur embarquement sur un vaisseau hollandois qui faisoit voile en Italie, que la mère ne l'apprit qu'après leur départ.

On peut aisément juger quelle fut sa surprise à la première nouvelle qu'elle en eut. Elle fut long-temps sans la vouloir croire. Elle les fit chercher partout, mais enfin la chose fut si avérée qu'elle n'en put douter.

Pendant que la mère ne cessoit point de pleurer la perte de sa fille, le vaisseau qui la portoit, elle et son gendre, fit rencontre, vers les côtes d'Afrique, de deux ou trois barbaresques qui vinrent l'attaquer. Notre cavalier espagnol, qui les reconnut à leur langage pour ce qu'ils étoient, demanda à parler au capi-

taine qui les commandoit, ne doutant pas qu'il n'en fût reçu favorablement en lui déclarant sa naissance. La chose arriva comme il l'avoit prévue; car le commandant l'ayant fait passer sur son bord, l'Espagnol lui fit entendre qu'il n'étoit rien moins qu'Espagnol, lui conta toutes ses aventures, et lui dit que son dessein secret étoit de retourner en Turquie, sa patrie, pour y continuer en liberté l'exercice de la religion de ses pères. Il conjura en même temps le commandant de l'aider dans l'exécution de ses intentions. Heureusement pour lui, il se trouva sur le vaisseau du commandant un Turc de Damas qui connoissoit sa famille, et qui en rendit témoignage. Il n'en fallut pas davantage pour engager le commandant à entrer dans les intérêts de cet officier. Le commandant lui offrit de le recevoir sur son vaisseau; la difficulté étoit de donner de bonnes raisons à son épouse pour la faire consentir à ce nouveau parti.

Il résolut cependant de le lui proposer, en lui faisant entendre qu'ils arriveroient bien plus tôt à Jérusalem sur un des vaisseaux de Barbarie que sur le vaisseau hollandois, parce que celui-ci, disoit-il, devoit demeurer longtemps en Italie, au lieu que les barbaresques

iroient en droiture mouiller aux côtes de la Syrie.

La jeune femme hollandaise, malgré ses répugnances, crut ne pouvoir mieux faire que de s'abandonner à la conduite de son mari, qui en devoit savoir plus qu'elle.

Le commandant, instruit secrètement de tout le mystère, reçut agréablement le père et la mère, et leur fils. Après quelques jours de navigation le vaisseau arriva à Alger; la Hollandaise ne savoit d'abord où elle étoit, mais elle connut bientôt qu'elle vivoit avec des Turcs. Sa surprise n'en fut pas médiocre, mais elle devint ensuite bien plus grande lorsqu'elle s'aperçut que son mari fréquentoit continuellement les Turcs, et se trouvoit même à leurs prières. Elle n'osa d'abord lui parler de sa peine, le croyant toujours bon catholique dans l'ame; mais craignant qu'il ne vînt à se pervertir par le commerce qu'il avoit avec les Turcs, elle le pressa instamment de partir d'Alger, pour gagner au plus tôt le terme de leur pélerinage qui étoit Jérusalem, étant persuadée que son mari rempliroit mieux ailleurs les devoirs du christianisme.

L'Espagnol son époux, qui ne songeoit de son côté qu'à pouvoir professer librement le

mahométisme, profita de l'empressement de son épouse, pour la conduire en Turquie sur un vaisseau prêt à partir pour l'Égypte, l'assurant que ce vaisseau la rendroit promptement à Jérusalem. Ils s'y embarquèrent tous deux et leur fils, mais avec des intentions bien différentes.

Ils abordèrent en peu de temps à Alexandrie, et le capitaine espagnol, son mari, tâchant de se dérober aux yeux de sa femme, alloit secrètement aux mosquées, et fréquentoit les Turcs. La pauvre Hollandaise, malgré toutes les précautions du faux catholique, découvrit sa conduite, si contraire à celle que doit tenir un chrétien. Elle en fut consternée; et ne sachant plus qu'en croire, elle avoit recours à ses larmes, sans oser lui parler de la cause de sa douleur. Le faux Espagnol, qui avoit autant d'estime que de tendresse pour elle, sentit bien qu'il ne pouvoit jouer plus long-temps son personnage. Il cherchoit les moyens de se découvrir, prévoyant cependant les suites que pouvoit avoir une telle déclaration. Enfin, trouvant un jour la jeune Hollandaise dans une désolation plus grande que jamais, la vérité fut obligée de sortir de sa bouche. Il lui avoua sa naissance, sa religion,

le motif de sa sortie de Bruxelles, et son imaginaire voyage à Jérusalem. Il lui protesta en même temps qu'elle auroit toujours partout le libre exercice de sa religion; que pour lui, il ne seroit occupé que du soin de rendre sa vie heureuse; qu'il en avoit les moyens dans le lieu de sa naissance, où il se mettroit en possession de grands biens. La pauvre femme écouta ces discours sans avoir la force de répondre un mot; mais on peut bien s'imaginer de combien de différentes pensées, et toutes plus affligeantes l'une que l'autre, son ame fut alors agitée. Elle se vit tout-à-coup la femme d'un Turc, bannie de sa patrie, forcée de passer le reste de ses jours parmi une nation dont les mœurs, les coutumes, la religion, étoient si opposées à celles dans lesquelles elle avoit été élevée.

Après avoir passé quelques jours avec ces affligeantes réflexions, elle crut, dans la situation où elle se trouvoit, n'avoir point d'autre parti à prendre que celui de s'abandonner à la Providence divine, qui n'abandonne jamais ses créatures lorsqu'elles lui sont fidèles. Prévenue de cette pensée, elle se laissa conduire par celui qui avoit été jusqu'alors son malheureux guide, et qui redoubloit son attention pour lui

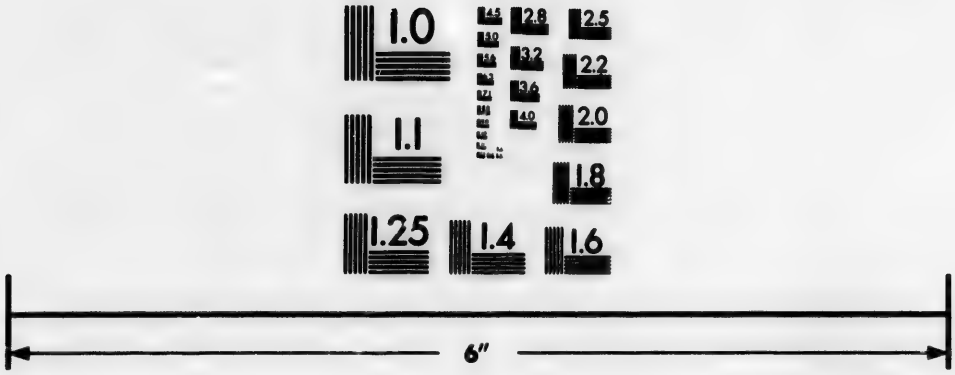
plaire et pour adoucir ses chagrins. Il la fit passer d'Egypte en Syrie, et la conduisit à Alep où il avoit des connoissances.

L'histoire de l'un et de l'autre, devenue publique à Alexandrie et au Caire, avoit déjà été mandée à Alep. Sitôt qu'ils y furent arrivés, chacun s'empressa de voir une jeune Hollandaise qui avoit épousé un Turc, croyant épouser un officier espagnol qui devoit faire sa fortune en Espagne. Le mérite personnel de cette jeune femme, qui fut bientôt connu, excita la compassion de tout le monde, et particulièrement des catholiques, qui s'efforcèrent de lui donner quelque consolation; mais elle n'étoit pas encore au bout de ses malheurs: car le bruit s'étant répandu à Alep que l'Espagnol démasqué avoit apporté avec lui beaucoup d'or et d'argent, il n'en fallut pas davantage pour exciter, dit-on, des bandits à vouloir lui enlever ses prétendus trésors. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on trouva le Turc assassiné dans sa chambre, sans qu'on ait jamais pu découvrir l'assassin. La Hollandaise sa veuve n'apprit que trop tôt cette action tragique qui mit le comble à ses malheurs. Il est aisé de juger quel fut alors l'excès de sa douleur. Elle se voyoit, elle et son fils,

dépourvue de tout bien, dans une terre étrangère, sans savoir ce qu'ils deviendroient. Dieu ne permit pas qu'elle demeurât sans secours. Des femmes maronites qui étoient venues à Alep, et qui devoient s'en retourner au mont Liban, lui proposèrent de venir habiter avec elles, l'assurant qu'elle seroit dans un pays presque tout catholique, qu'elle y feroit avec liberté les exercices de sa religion, et que rien ne lui manqueroit pour elle et pour son fils. Ces espérances, dans son malheureux état, la déterminèrent à suivre les femmes maronites. Celles-ci l'amenèrent dans la bourgade d'Antoura. Une veuve, très bonne catholique, et des mieux accommodées du bourg, la prit chez elle et en eut tout le soin possible.

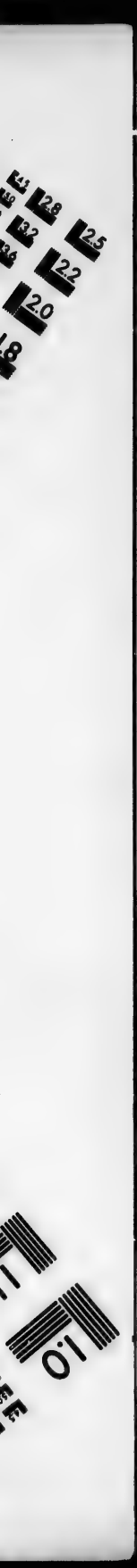
C'est à Antoura que nous l'avons connue. Sa conduite y a toujours été très édifiante et très exemplaire. Elle parloit de ses malheurs avec une soumission aux ordres de Dieu qui tiroit les larmes des yeux de ceux qui l'entendoient parler. Une si rare vertu lui gagna tellement l'estime et la considération de nos Maronites, qu'ils s'empressoient tous volontiers à lui rendre les services dont ils étoient capables, et s'efforçoient de lui faire oublier ses tristes aventures.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
2.2
2.0
1.0

Elle donna sa confiance à un de nos missionnaires qui prit un soin particulier de la mère et de l'éducation du fils.

Après que l'un et l'autre eurent passé quelques années à Antoura, il se présenta une occasion et une compagnie favorable pour retourner en leur pays. La mère se résolut d'en profiter. Nos missionnaires, bien loin de l'en détourner, l'aidèrent à s'embarquer avec son fils sur un bon vaisseau, persuadés qu'ils étoient, qu'elle trouveroit beaucoup plus de consolation dans le sein de sa famille, et plus de secours pour l'éducation de son fils, que dans le pays étranger où elle étoit, et où, malgré tous nos soins, elle auroit toujours beaucoup de choses à désirer. Depuis ce temps-là nous n'en avons eu aucune nouvelle; mais nous avons sujet de croire que Dieu, toujours fidèle aux ames qui s'abandonnent à sa providence, aura heureusement conduit le fils et la mère au terme où ils désiroient arriver.

J'ai exposé à votre paternité, mon révérend père, ce que nos archives nous apprennent de l'établissement de nos missions en Syrie, de la conduite de nos premiers missionnaires, et de toutes les bonnes œuvres de leur vie évangélique : j'y ai joint celles de leurs successeurs

et celles encore qui se sont passées de nos jours et sous nos yeux.

C'est la même terre, arrosée autrefois du sang de Jésus-Christ, que nous cultivons avec toute la consolation qu'elle est capable de donner. Sa fertilité croît à proportion du nombre des missionnaires qui y sont employés.

La maladie contagieuse qui a enlevé nos frères dans les principales villes de Provence, après s'y être généreusement exposés au service des pestiférés, n'a pas épargné nos missionnaires dans le Levant; leur charité pour secourir ceux qui en étoient attaqués leur a fait mériter la couronne du martyre. Nous supplions votre paternité, qui envoie continuellement dans toutes les parties du monde chrétien des missionnaires pour y prêcher l'Évangile de Jésus-Christ, de se souvenir de nos missions du Levant, et particulièrement de celles qui sont dans la Syrie et dans la Palestine, lesquelles furent infiniment chères à saint Ignace, et méritent pàr cette considération et par plusieurs autres la spéciale protection de votre paternité. J'ai l'honneur de la lui demander au nom de tous nos missionnaires. Ils ne cessent pas d'offrir à Dieu leurs vœux et leurs travaux pour obtenir la conservation de votre

paternité, précieuse à toute notre compagnie, et à moi en particulier, qui ai eu l'avantage de la voir de près à Rome, et qui suis avec un profond respect, etc.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Préface. . . . . Pag. VII

Lettre du P. Tarillon à Monseigneur le comte de Pontchartrain, secrétaire d'état, sur l'état présent des missions des pères Jésuites dans la Grèce. 1

Mission de Constantinople. 3

Mission de Smyrne. 24

Mission de Thessalonique. 31

Mission de Scio. 36

Mission de Naxie. 55

Mission de Santorin. 70

Relation en forme de journal de la nouvelle île sortie de la mer dans le golfe de Santorin. 77

Extrait d'une lettre écrite de Santorin, le 14 septembre 1712, sur le même sujet. 99

Lettre du P. Antoine-Marie Nacchi, supérieur-général des missions de la compagnie de Jésus en Syrie et en Egypte, au très ré-

vérend P. Michel-Ange Tamburini, général de la compagnie de Jésus. 106

Mission de Notre-Dame d'Alep. 116
Mission de Saint Paul de Damas. . . . 161
Mission de Saint Jean à Tripoli. . . . 185
Mission de Notre-Dame de Seyde. . . . 208
Mission de Saint Joseph d'Antoura. . . 232

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.